

133

L'ombre du Passé

Mary Thiéry



PRIX

1fr 50



Editions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Cazan
PARIS (XIV^e)

Pour recevoir, chez vous, sans vous déranger, et
régulièrement tous les 15 jours, nos délicieux romans
de la **COLLECTION "STELLA"**,

ABONNEZ-VOUS

TROIS MOIS (6 romans).	{	France .. 10 francs.
	{	Etranger.. 12 fr. 50.
SIX MOIS (12 romans)	{	France .. 18 francs.
	{	Etranger.. 23 »
UN AN (24 romans). ..	{	France .. 30 francs.
	{	Etranger.. 40 »

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste (ni chèque postal, ni mandat-carte) à
M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue
Gazan, Paris (XIV^e).

Les Publications de la Société Anonyme du PETIT ECHO de la MODE

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc. Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 18 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet

:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

Le numéro : 1 franc.

Abonnement : un an, 4 francs ; Etranger : 5 francs.

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. — 56. *Monette*.
Antoine ALHIX : 33. *Comme une plume...* — 40. *Chemin montant*.
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Grallenne*.
Louis d'ARVERS : 15. *Le Mariage de lord Loveland*. — 62. *Le Chaperon*. (Adaptée de l'anglais.)
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*.
Salva du BÉAL : 18. *Trop petite*. — 31. *Le Médecin de Lochrist*.
Emile BERGY : 130. *Irène*.
Julie BORIUS : 20. *Mon Mariage*.
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.
Marie Anne de BOVET : 24. *Veuve blanc*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Réveil*.
Rhoda BROUGHTON : 98. *L'Obstacle*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*.
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.
H. de COPPEL : 53. *La Filleule de la mer*.
Jeanne de COULOMB : 26. *L'Impossible Lien*. — 48. *Le Chevalier clairvoyant*. — 60. *L'Algue d'or*. — 79. *La Belle Histoire de Maguelonne*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Angé*.
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel t'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrie par la vie !* — 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*.
Jacques des GACHONS : 96. *Dans l'ombre de mes jours*.
Claire GENIAUX : 12. *Un Mariage "in extremis"*.
Pierre GOURDON : 89. *Aimez Nicole !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 78. *De l'amour et de la pitié*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Marc HELYS : 22. *Aimé pour lui-même*. (Adapté de l'anglais.)
J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette*.
Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent*.

(Suite au verso.)

Volumes parus dans la Collection (Suite).

- L. de KÉRANY : 10. *La Dame aux genêts*. — 16. *Le Sentier du bonheur*. — 43. *La Roche-aux-Algues*. — 131. *Pigeon sur rue*.
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
Eveline LE MAIRE : 30. *Le Rêve d'Antoinette*.
Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot*.
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour*.
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles*.
Raoul MALTRAVERS : 92. *Une Belle-mère*.
Lionel de MOVET : 27. *Chemin secret*.
B. NEUILLÈS : 7. *Tante Gertrude*. — 128. *La Vole de l'amour*.
Claude NISSON : 13. *Intruse*. — 52. *Les Deux Amours d'Agnès*. — 85. *L'Autre Route*. — 129. *Le Cadet*.
Baronne ORCZY : 84. *Un Serment*.
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave*.
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent*.
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis*. (Adaptés de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embarquée*.
Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi*.
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de volane*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette*.
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur*. — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline*.
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou Vivant*.
Jean THIÉRY : 46. *Victrices*. — 59. *Le Roman d'un vieux garçon*. — 88. *Sous leurs pas*. — 108. *Tout à moi !*
Marie THIÉRY : 23. *Bonsolis, madame la Lune*. — 38. *Au delà des monts*. — 57. *Rêve et Réalité*. — 102. *Le Coup de volant*.
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Pettote*. — 42. *Odette de Lymaille*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlette, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*.
Andrée VERTIOL : 14. *La Maison des troubadours*. — 39. *L'Idole*. — 44. *La Tartane amarrée*. — 72. *L'Étoile du lac*. — 94. *La Fleur d'amour*. — 118. *Le Hibou des Ruines*.
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu*.

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

Demandez bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franc contre 0 fr. 25.

C92619

MARIE THIÉRY

Mante

L'Ombre du Passé



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

L'Ombre du Passé

I

Une sœur tourière parut à la porte de la salle d'étude. A petits pas feutrés, étouffant dans sa main le cliquetis de son grand chapelet de cuivre, elle s'approcha de la chaire où siégeait la surveillante et murmura quelques mots que la religieuse répéta à voix haute :

— Marguerite de Trévoux... notre Mère supérieure vous demande.

Toutes les têtes se levèrent et un fou rire contenu courut à l'exclamation peureuse d'une grande jeune fille :

— Mon Dieu... Qu'est-ce que j'ai fait?

La religieuse sourit, indulgente.

— Voilà le cri d'une bonne conscience ! mais il n'est pas dit que notre Mère veuille vous réprimander.

Marguerite quitta sa place et discrètement s'étira, elle n'était point fâchée de cette occasion de remuer un peu. Elle sortit à la suite de la tourière et demanda gaiement :

— Vous ne croyez pas, dites, sœur Hortense, que notre Mère va me gronder ?

— Si vous le méritez, mademoiselle ?

— On mérite toujours d'être grondée pour quelque chose, sœur Hortense, même à dix-neuf ans...

— Oui, vous voilà grande jeune fille... vous avez déjà doublé la classe supérieure... vous nous quitterez bientôt...

— Vous quitter, ma sœur? Et pour m'en aller où? Je suis seule au monde, c'est le couvent qui est toute ma famille. Songez donc, j'avais quatre ans lorsqu'on m'a amenée ici, à la mort de maman, survenue très vite après celle de mon père. J'étais si petite alors... je n'ai pas compris... Je dois avoir un tuteur, mais il ne pense à moi que pour payer le prix de ma pension... Ai-je encore des parents? il est probable que non. Quand vous avez été chassées de France et que vous êtes venues en Belgique, les Mères m'ont emmenée avec elles. Même à Paris, je n'aurais jamais franchi les grilles du jardin si, pendant les vacances, Edith Barine ne m'avait emmenée chez elle... Quand je serai majeure, sœur Hortense, je réclamerai mon argent et me ferai religieuse.

— Religieuse! vous la plus dissipée de toutes les élèves!

— Il faut des saintes gaies au Paradis, ma sœur, pour varier!

— Vous dites des folies... mais nous voici arrivées.

D'un doigt léger la tourière heurta une porte, puis, s'effaçant, fit entrer la jeune fille.

Au fond du petit parloir dont un haut portrait du Pape tenait tout un panneau, Mère Saint-Jean-Baptiste était assise devant une table-bureau. Elle sourit à l'élève qui, respectueusement, faisait la révérence et l'appela du geste près d'elle.

— Asseyez-vous là, ma bonne petite enfant ! J'ai à vous apprendre des choses très graves !

Mère Saint-Jean paraissait émue ; ses traits fins, d'ordinaire impassibles, se voilaient d'une ombre. Elle contemplait anxieusement Marguerite, comme si elle eût cherché, sur ce jeune visage, à lire le mot redoutable du destin.

Elle vit des yeux fort beaux, sombres et brillants, inconsciemment tendres, des yeux qui, franchement, laissaient lire en eux ; une bouche fraîche, un peu grande, aux contours nettement tracés. Elle remarqua avec plaisir la fermeté du menton, la largeur du front sous l'envolée des cheveux bruns. Il y avait de l'énergie dans cette tête d'enfant : Marguerite, au besoin, saurait être courageuse.

Cependant, elle se démontait un peu sous l'examen prolongé de la religieuse. Mère Saint-Jean-Baptiste s'en aperçut et sourit de nouveau.

— Ma chère petite, ne vous effrayez pas de ce que je vais vous dire et surtout ne m'en veuillez pas de vous avoir celé si longtemps la vérité. Lorsque vous fûtes confiée à notre maison, voilà quinze ans de cela, je n'étais point supérieure. C'est à notre bonne Mère Saint-Eustache, morte depuis, qu'avait été dit tout ce qu'il importait de savoir sur vous, sur les vôtres. Ce secret m'a été transmis et c'est à moi, supérieure aujourd'hui, de vous l'apprendre. Il n'a rien d'affligeant, rassurez-vous. Tout au contraire, il faut vous en réjouir... Vous vous croyiez abandonnée, mon enfant, vous ne l'êtes pas. Vous avez en France une famille... la famille de votre père. Votre grand-mère, la marquise de Trévoux...

— Une grand-mère... J'ai une grand-mère, et jamais elle n'a cherché à me revoir ! à me

voir, plutôt, car je ne me souviens pas de l'avoir rencontrée nulle part... Pourquoi... oh ! pourquoi m'a-t-elle rejetée ainsi !

— Des motifs très graves, qu'il ne m'appartient pas de vous divulguer, lui ont dicté sa conduite. Mme de Trévoux n'est pas seule, votre grand-père vit aussi.

— Ma Mère, ma Mère, c'est affreux !... Quoi ? ni l'un ni l'autre... Ils me haïssent donc ?

— Pourquoi vous haïraient-ils ? Mais ce n'est pas tout, Marguerite. Auprès d'eux vit une jeune fille, de deux ans plus jeune que vous... votre sœur...

— Une sœur... une sœur...

Marguerite cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes.

La religieuse, un moment, la laissa pleurer.

Elle regardait avec pitié cette enfant qui peut-être encore et plus amèrement devrait pleurer. Elle se pencha vers la jeune fille, écarta doucement ses mains.

— Marguerite, écoutez-moi : Votre famille a cru bien faire en vous tenant à l'écart. Moi, qui connais ses raisons, je vous jure qu'elle est excusable d'avoir agi ainsi. Mais pour le bien de tous, ne cherchez pas à comprendre encore ; plus tard, sans doute, on vous expliquera tout. Vos parents vous réclament. Une de nos sœurs doit, dès demain, vous conduire à eux.

Marguerite eut un cri de détresse.

— Oh ! Mère, Mère... je ne veux pas... je ne veux pas ! Gardez-moi ici, près de vous, toujours... Laissez-moi devenir tout à fait votre fille. Je ne veux point connaître ces gens, connaître le monde... Je veux me faire religieuse.

— Vous êtes une petite enfant exaltée ; on n'entre pas ainsi au couvent par un élan irrai-

sonné. Vous devez obéir à votre famille, ma chère Marguerite, et plus le sacrifice vous paraît dur, plus vous devez l'accomplir de bon cœur. Quelle meilleure preuve pourriez-vous donner de votre désir de servir le Bon Dieu? Vous reconnaîtrez peut-être que l'existence familiale est bien votre voie, et vous m'approuverez d'avoir reculé votre admission parmi nous.

Marguerite ne pleurait plus. Les mains jointes sur ses genoux, les yeux fixes, elle s'efforçait d'évoquer les visages de ces gens qui, soudainement, la réclamaient comme des leurs.

II

Un vent furieux secouait les arbres, soulevait les ardoises des toits, hurlait lamentablement dans les longs corridors du château de Murdos. Une pluie torrentielle frappait aux vitres du salon et si sombre était le ciel que l'obscurité se faisait là presque complète.

Près de la cheminée au large manteau de bois sculpté, la marquise de Trévoux se tenait toute raide en son fauteuil à haut dossier sur les appuis duquel s'allongeaient ses mains, très blanches et fluettes. Une fanchon de Malines voilait ses cheveux d'argent, relevés en diadème. Elle était vêtue de velours noir, sans autres bijoux qu'une croix en brillants fermant son col.

En face de la vieille dame, immobile et raide aussi, le marquis, dans un fauteuil semblable, avait la même pose. Durant tant d'années vé-

cues l'un près de l'autre, M. et Mme de Trévoux, inconsciemment, s'étaient modelés l'un sur l'autre. Leurs gestes, à présent, leurs attitudes se reflétaient. Tous deux, de taille élevée, demeuraient droits avec un pareil redressement de la tête. Leurs yeux, bruns chez elle, plus clairs chez lui, avaient un regard autoritaire, allant parfois jusqu'à la dureté et que ne corrigeait guère un mélancolique et froid sourire.

La tempête au dehors pouvait mugir : ni le marquis, ni la marquise n'y prenaient garde. Ils écoutaient l'autre tempête qui s'agitait dans leurs vieux cœurs, secouant, ranimant tant de souvenirs amers, tant de fantômes douloureux. Mais rien sur les impénétrables visages ne trahissait leurs pensées. Leurs lèvres closes avaient toujours le même pli d'amertume, et leurs yeux baissés se fuyaient.

Au fond d'embrasures profondes, deux fenêtres en vis-à-vis éclairaient le salon. L'une ouvrait sur une terrasse plantée de marronniers, l'autre regardait l'antique cour d'honneur, encadrée de trois côtés par le château et les tourelles avançantes. Plus loin, s'étendait l'avenue, très longue, entre une double rangée de platanes.

Novembre finissant a jauni toutes les feuilles et les dernières, au souffle du vent furieux, aujourd'hui sont arrachées.

A travers l'incessante nappe d'eau que l'ouragan déchaîné repousse, épaissit, roule en tourbillons, on n'aperçoit que des branchages nus, tordus, emmêlés, échevelés, convulsivement agités comme en des gestes de détresse.

Des rideaux de damas jaune encadrent les fenêtres, faisant des vastes embrasures deux retraits. En l'un d'eux, l'austine de Trévoux se

tient immobile et muette, autant que le sont les vieillards. Elle appuie son front à la vitre et regarde au loin, là-bas, l'avenue désolée... En elle aussi s'agitent des pensées ; son esprit éperdument cherche à trouver le mot d'une énigme qui, depuis peu, lui fut proposée. Elle n'ose plus interroger. A ses premières questions on a imposé silence : « Contentez-vous de ce que l'on vous a dit et ne demandez rien... », lui a-t-on répondu.

Ce qu'on lui a dit ?

C'est une phrase bien courte, suffisant à bouleverser sa vie, à la plonger dans un monde d'incertitudes, d'anxiétés... d'espoirs aussi.

Le marquis et la marquise ont fait comparaître la jeune fille devant eux. Sa grand'mère a détourné les yeux et gardé le silence, tandis que le regard scrutateur de son grand'père pesait sur Faustine, chargé d'un reproche qu'elle a conscience de n'avoir point mérité. C'est lui qui a prononcé les mots inattendus, si surprenants que Faustine, ne comprenant point, a dû faire répéter.

— Ma chère enfant, a dit le marquis, pour des raisons qu'il est inutile de vous faire connaître, nous vous avons jusqu'ici caché un fait qui doit vous être révélé. Vous avez une sœur. Elle a grandi loin de vous, au couvent, et va nous être ramenée dans quelques jours, pour vivre désormais ici auprès de vous.

Après le premier émoi, ayant enfin compris, Faustine s'est informée de l'âge de cette sœur. Le marquis, après une brève hésitation, a répondu :

— Dix-neuf ans !

Et sans lever les yeux, la marquise a répété d'un accent étrange :

— Dix-neuf ans...

— Comment se nomme-t-elle? a demandé Faustine.

Après la même hésitation, le marquis a dit :

— Marguerite.

Et encore, d'un accent indéfinissable, la marquise a répété :

— Marguerite...

Et c'est tout ce qu'on a daigné révéler à Faustine. Elle est trop accoutumée à l'obéissance passive pour se révolter contre cette volonté de lui laisser ignorer ce qu'elle voudrait tant savoir.

Ce grand-père, cette grand'mère qui l'ont élevée près d'eux, ne lui ont jamais témoigné l'affection attendrie qu'éprouvent d'ordinaire les aïeuls. Cependant Faustine ne manque d'aucun soin nécessaire. Son éducation a été aussi complète qu'on a pu la lui procurer en cet endroit sauvage, éloigné de toute ville. C'est le curé de Murdos que le marquis a chargé d'apprendre à Faustine tout ce qu'une jeune fille doit savoir pour être non point savante, mais instruite.

Peut-être le programme d'études du bon abbé Muriel n'est-il pas très moderne ; mais lui seul s'en est inquiété et il a cru devoir conseiller une institutrice à demeure, possédant d'âment tous les brevets qu'une femme peut acquérir.

Mais le marquis n'a point consenti à introduire chez lui une étrangère. Depuis, des années ont passé et M. le curé de Murdos a refusé tous les changements de résidence, si avantageux qu'ils fussent, pour ne point abandonner son élève, la chère petite âme candide qui ne s'ouvre franchement que pour lui et s'étiolerait san

doute, désespérément solitaire, si le vieil ami qu'elle vénère venait à s'éloigner.

— Monsieur le curé, dit souvent Faustine, je ne suis gaie qu'avec vous...

Et c'est vrai. Cette jeunesse emprisonnée ne trouve un peu d'écho que près du vieillard indulgent, dont le cœur et l'esprit ont gardé toute leur fraîcheur et savent si bien la comprendre.

Faustine, devant le parti-pris de mutisme de ses grands-parents, s'est dit : « J'interrogerai M. le curé. » Mais l'abbé Muriel a hoché la tête.

— Ma petite-enfant, si je savais ce que vos parents désirent vous taire, pensez-vous que je ferais mon devoir en vous le révélant ?

— Monsieur le curé, a répondu la jeune fille, vous le savez !

— Eh bien ! oui, mon enfant ! vous voyez, je ne cherche pas à vous tromper. Mais je vous demande, Faustine, de ne jamais, vous m'entendez bien, jamais m'interroger... vous me feriez de la peine.

Voici une semaine que l'existence de sa sœur a été révélée à Faustine et personne depuis n'a plus prononcé devant elle le nom de Marguerite.

Ce matin seulement une dépêche a été apportée, au reçu de laquelle le marquis a dit à la jeune fille :

— Votre sœur arrive aujourd'hui, elle sera ici dans l'après-midi !

Le landau est parti, allant à la gare chercher la voyageuse. Faustine n'a point osé demander la permission d'aller au-devant de sa sœur. A l'enfant, jadis exilée, qui revient enfin au logis paternel, nul ne prépare un accueil de fête.

Les minutes s'écoulent. Une pendule en laque de Chine, impitoyablement, à chaque demi-

heure écoulée, carillonne un air vieillot. Un baron de Murdos, aïeul du marquis, a jadis voyagé au pays des magots, et sur les consoles de marbre et de bois doré, d'antiques bibelots de là-bas pieusement se sont conservés. Un grand coffret rouge à ferrure compliquée a toujours intrigué Faustine ; toute petite, elle essayait de l'ouvrir... Jamais la clef ne quitte la marquise. Faustine l'ayant appris, sa curiosité s'en est accrue et aujourd'hui sa pensée rapproche du coffret mystérieux l'existence de Marguerite.

Peut-être, sous ses dragons peints et ces fleurs fantastiques, le mot de l'énigme est-il renfermé...

Très loin encore sur la route invisible, résonnent enfin le pas des chevaux. Faustine est seule à les entendre. Mme de Trévoux, comme le carillon annonce la demie de quatre heures, constate de sa voix tranquille :

— *Elle* devrait être ici. Y aurait-il un accident ? Avec cette tempête, les chevaux ont pu s'effrayer.

Du fond de sa fenêtre, Faustine dit :

— La voiture est dans l'avenue...

Ni la marquise ni le marquis ne répondent. Ils ne se lèvent point, ne font pas un mouvement. Pourtant la jeune fille est certaine qu'ils l'ont entendue. Il lui semble que l'air se fait plus lourd... L'angoisse ambiante dans laquelle, depuis le matin, elle a conscience de vivre, augmente. Elle voudrait se sauver, pleurer, ne pas voir celle qui arrive et qu'il lui semble cependant aimer déjà. Elle *l'espérait* tout à l'heure, maintenant elle la redoute.

Faustine regarde le landau pénétrer dans la cour d'honneur, tourner, s'arrêter devant l'en-

trée que précède un perron de quelques marches. Un domestique accourt, portant un parapluie... Faustine peut voir descendre de la voiture d'abord une religieuse encapuchonnée dans une mante noire, puis *elle*, enfin. Et dès cet instant, Faustine, bouleversée, n'a plus ni frayeur ni méfiance ; son cœur reconnaît l'arrivante et l'adopte. Sans plus réfléchir, d'un grand élan elle traverse le salon, criant aux vieillards figés en leur attitude hautaine :

— Elle est là !

Et Marguerite, qui vient de pénétrer dans le vestibule, sent deux bras à son cou... Des baisers pleuvent sur son visage et une voix qui tremble un peu, explique :

— C'est moi ! Vous... *tu* ne me reconnais pas, naturellement... C'est moi, Faustine... oh ! que je suis contente de vous... de te retrouver...

Le domestique, impassible, écarte les deux battants de la porte du salon et s'efface.

Entraînée par Faustine, Marguerite s'avance dans le salon. Discrètement, la sœur tourière voudrait s'attarder dans le vestibule ; mais le geste d'invitation du domestique la décide. Elle entre, elle aussi, et reste sur le seuil, surprise et glacée à la vue des deux visages rigides tournés vers la nouvelle venue, sans un sourire, sans un mot de bon accueil.

Instinctivement, Marguerite serre la main de Faustine : au moins, elle n'est pas isolée... une alliée est là, déjà.

Les yeux du marquis comme ceux de la marquise vont de Faustine à Marguerite.

— Comme elle *lui* ressemble ! dit la grand-mère.

— Désespérément ! murmure le marquis.

Satisfait de ce prétexte à demeurer là, le domestique allume les lampes.

— Les candélabres aussi, ordonne le marquis.

Les bougies, une à une, se coiffent d'une flamme, et maintenant, dans le grand salon, c'est un éclairage de fête.

Marguerite, intimidée, ne sachant quelle parole prononcer, reste debout à quelques pas de la cheminée, tenant toujours la main de sa sœur ; elle attend un mot, un geste, qui lui dicteront son attitude.

La tourière ne comprend rien à cet accueil ; elle s'en afflige et, se décidant à brusquer les choses, s'avance à son tour.

— Madame, voici Mlle Marguerite. Notre Mère supérieure m'a chargée de vous dire qu'elle s'en sépare avec peine. Chez nous, tout le monde l'aimait... C'était l'enfant de la maison.

« L'enfant de la maison ». La religieuse a prononcé ces mots sans intention de reproche ; mais ils ont frappé la marquise. Elle se lève enfin, va vers la jeune fille et, solennellement, la baise au front.

— Soyez la bienvenue, ici, Marguerite. En souvenir de votre père, notre fils unique et bien-aimé, vous êtes ici chez vous.

— Merci, ma... grand'mère.

— Ah ! dit la marquise, Renaud... vous l'avez entendue... sa voix !

— Oui, dit le marquis, sa voix aussi.

Sans comprendre, saisissant l'occasion de vanter la jeune fille, la religieuse s'empresse.

— Une voix bien harmonieuse, n'est-ce pas ? Mlle Marguerite chante si bien ! A la chapelle elle faisait les soli.

— Mon Dieu ! murmura la marquise.

Le marquis, à son tour, s'est approché de Marguerite ; lui aussi la baise au front d'un cérémonieux baiser. Puis il recule et contemple encore les deux jeunes visages rapprochés.

— Eh bien ! reprend la bonne sœur, obstinée à mettre du liant, ces demoiselles ne pourront pas nier leur parenté ; elles se ressemblent, à croire qu'elles sont jumelles ! Voyez donc... et même taille aussi ! Il est impossible de reconnaître qui est l'aînée.

Les jeunes filles se sourient, contentes de cette ressemblance, s'en aimant déjà mieux. Ni elles ni la religieuse ne voient le regard désolé qu'échangent M. et Mme de Trévoux.

Mais voilà qui est fini. Le grand-père ni la grand'mère ne laisseront plus transparaître l'émotion qui les bouleverse et les paralyse à ces premiers instants.

Courtoisement, ils invitent les voyageuses à venir se restaurer. La religieuse a voulu accompagner jusqu'au bout l'élève qui lui a été confiée et maintenant il n'y a plus de train jusqu'au lendemain ; elle devra passer la nuit à Murdos.

III

Murdos, aux confins du Béarn et de la Gascogne, est accroché au flanc d'un coteau peu élevé. Le village, c'est une quinzaine de maisons serrées autour d'une église qui menace de tomber en ruines, une mairie où s'abrite l'école mixte et le presbytère.

Il n'est pas grand, le presbytère, et il semble,

autant que l'église, dont le cimetière le sépare, devoir s'écrouler chaque jour. Mais il y a tant et tant d'années que ses murs, comme ceux du clocher, ont l'air de tenir par miracle, qu'on s'est habitué à les voir ainsi. Personne ne songe à s'en inquiéter, M. le curé moins que tout autre. D'ailleurs, un lierre vigoureux, charitablement s'est accroché à l'église, voilant les crevasses, entourant le clocher d'un épais réseau de tiges qui monte, monte toujours plus haut.

Et l'abbé Muriel bénit la bonne plante qui cache ainsi le dénuement de la maison de Dieu.

Quant à sa maison à lui, l'hiver seul la laisse voir dans sa pauvreté. Dès le printemps, et jusqu'aux gelées, glycines et rosiers, clématites, chèvrefeuilles s'activent à l'enguirlander.

M. le curé de Murdos aime tendrement les fleurs ; oui, tendrement ; non pas de l'égoïste façon qu'on a généralement de les aimer pour soi-même, pour le plaisir qu'elles donnent aux yeux et la douceur de leur parfum : l'abbé Muriel, imitant en cela le doux François d'Assise, leur accorde une âme, tout au moins un esprit, reflets de l'Esprit qui les créa, et volontiers, s'il n'eût été trop simple pour cela, il aurait composé en l'honneur des plantes, ses amies, un chant qui les eût célébrées.

« O mes chères filles les roses, » se serait-il écrié. Car il les chérit paternellement, orgueilleusement, ses roses ! Et, lorsque d'un sécateur tremblant, il coupe la tige des plus belles pour en parer l'autel, il pourrait bien murmurer : « Mon Dieu, je vous l'offre, » sans craindre d'offrir trop peu. Car c'est pour lui un petit, un tout petit renouvellement du sacrifice d'Abraham, et la voix céleste qui sauva Isaac

ne se fait pas entendre pour arrêter le sacrificateur.

Parfois, cependant, la main de l'ange se tendait, protégeant les innocentes, et sauvait les roses de l'abbé Muriel : il arrivait à Faustine de Trévoux de remplacer l'envoyé du Ciel en son geste miséricordieux. Souvent, le samedi, on la voyait arriver au presbytère, les bras chargés de fleurs :

— Monsieur le curé, voici pour l'autel, ne pillez pas votre jardin.

Si bien que l'abbé Muriel, tout en se reprochant sa petite lâcheté, ne coupait ses fleurs que le plus tard possible, afin de donner à l'ange, c'est-à-dire à Faustine, tout le temps d'arriver et de lui permettre d'épargner « ses chères filles ».

Aujourd'hui, bien qu'on soit au samedi, M. le curé n'attend pas son élève. Il n'y a plus de fleurs au jardin ; la tempête de la veille a achevé d'émietter, d'enfoncer dans la boue les derniers chrysanthèmes que les soirs de gelée avaient épargnés.

L'ouragan, pendant la nuit, s'est apaisé, mais dans la matinée quelques averses encore ont rayé le ciel. Maintenant, c'est fini : le soleil apparaît, un soleil pâle et qui semble frileux, comme si lui-même ayant reçu toute l'eau tombée en avait été un peu éteint. M. le curé, sa soutane retroussée, les pieds dans de solides sabots, va de-ci de-là, à travers les tombes, qui semblent en été prolonger son jardin. Parterre mélancolique où se plaît l'abbé Muriel. Il aime ses morts : ne sont-ils pas ses enfants autant que les ouailles vivantes ?

Combien de ceux qui reposent là ont reçu de ses mains le viatique pour le grand voyage !

L'abbé Muriel sait par cœur les noms écrits en lettres blanches sur le bois noir des croix, entre de lourdes larmes qui ressemblent à des escargots... Cette ressemblance, M. le curé ne l'aurait pas trouvée, certes. Depuis que Faustine, irrévérencieusement, la lui a signalée, elle le gêne, le distrait dans ses prières qu'en passant il sème sur les morts.

Aujourd'hui, bien des croix ont souffert ; le vent les a inclinées, il en a même brisé deux. L'abbé Muriel, pieusement, s'efforce de réparer le dommage... Tant bien que mal il y est parvenu ; il se repose et lève les yeux sur Murdos.

Le château est perché au sommet d'un co-teau, dont l'avenue longtemps suit le faite en ligne droite, avant de rejoindre la route qui, elle, tout de suite, redescend. Comme il est sombre et lourd, le château, aujourd'hui, avec ses murailles dont le mortier reste plus noir, imprégné d'humidité !

M. le curé soupire. Il n'est pas sans inquiétude à la pensée de cette jeune fille élevée au loin, qui désormais sera la compagne de tous les instants de sa chère petite Faustine. Des religieuses ont veillé à l'éclosion de cette âme, dirigé ce jeune esprit, cela devrait rassurer l'abbé Muriel. Mais il sait que certaines natures, rebelles à toute bonne influence, gardent en elles des germes mauvais que le premier hasard fait éclore.

M. le curé n'a point osé monter au château : ce n'est pas *son jour*. Il s'y rend encore deux fois par semaine pour diriger les lectures studieuses de Faustine. Il importe de lui apprendre à ne point absorber étourdiment la pâture intellectuelle, mais à en extraire toute l'essence vivifiante.

On parle dans le petit chemin qui longe le cimetière et mène à la grille de bois peint, fermant le jardinet du presbytère. M. le curé croit reconnaître la voix, celle de Faustine. Mais non... voici maintenant que Faustine répond. Elle dit :

— Tu verras, Marguerite, comme il est bon... tu l'aimeras aussi !

Ces mots-là qui, certainement, s'appliquent à lui, devraient enchanter l'abbé Muriel ; mais il ne s'arrête point à leur sens et reste frappé d'entendre combien les deux voix sont semblables. Quelle singulière chose !

Tandis que grince la grille sur ses gonds rouillés, M. le curé, bien vite, laisse retomber sa soutane et, franchissant la brèche que lui-même a faite dans la haie du cimetière, se trouve dans son jardin, tout juste pour y voir pénétrer Faustine et Marguerite.

— Monsieur le curé, je vous amène ma sœur.

— Mon enfant... mes chères enfants, je suis heureux.

Il s'interrompt pour s'écrier :

— Mon Dieu ! comme vous vous ressemblez... c'est incroyable !

— N'est-ce pas ? dit Faustine, tout le monde en est frappé. Mais ce n'est pas incroyable : entre sœurs cette ressemblance est fréquente.

— Evidemment, évidemment !

— Monsieur le curé, dit Marguerite, j'arrivais ici tout à fait malheureuse d'avoir quitté mon cher couvent et un peu en défiance, je l'avoue, de cette famille à qui, après tant d'années d'oubli, il prenait fantaisie de se souvenir de moi... L'accueil de ma petite sœur m'a consolée. Grâce à elle je ne me sens pas complètement une étrangère... une intruse à Murdos..

mais grâce à elle seulement. Comme mes grands-parents sont sévères et froids ! Ils sont ainsi même pour Faustine qui ne les a jamais quittés... Sans vous, monsieur le curé, comment aurait-elle supporté cette existence ! Elle m'a dit combien vous êtes bon, indulgent... Elle est tout à fait votre élève, votre fille spirituelle.

— Elle exagère mon rôle. Mais enfin, oui, c'est vrai, je l'ai vue grandir, j'ai eu la joie de la guider...

— Et je viens, monsieur le curé, j'ai tenu à venir dès aujourd'hui, vous demander d'être mon guide à moi aussi, de me faire une petite place auprès de Faustine. Vous aurez deux élèves...

Le cœur de l'abbé Muriel s'épanouissait ! Non, aucun danger ne viendrait de cette enfant aux yeux sincères : comme Faustine, elle avait une âme de droiture et de franchise.

— Le ciel soit béni ! dit-il, et il ajouta pensivement : Ses desseins sont impénétrables.

Jeanneton, la gouvernante, s'avancait à son tour. De la fenêtre de sa cuisine, elle avait vu les arrivantes et sa curiosité l'entraînait. La nouvelle qu'on avait au château « une autre demoiselle » dont jamais jusqu'ici personne n'avait entendu parler s'était répandue dans le village par les bavardages de l'office, et Jeanneton, qui vainement a tenté d'obtenir de son maître quelques éclaircissements sur cette incroyable aventure, est toute frémissante de voir la « seconde demoiselle de Trévoux ». C'est la gouvernante qui familièrement s'empresse à offrir « quelque chose... un rafraîchissement... non, il fait froid... alors un petit verre d'anisette, une liqueur de jeunes demoiselles, et un biscuit ? »

Afin de ne point désobliger la bonne femme, Faustine et Marguerite acceptent le biscuit, acceptent l'anisette et, dans le pauvre parloir aux murs blanchis à la chaux, on s'installe autour de la table en faux acajou, l'orgueil de Jeanne-ton, tout le luxe du presbytère avec le buffet de même bois. Sur la cheminée se dresse une grande statue de N.-D. de Lourdes ; un beau christ d'ivoire, souvenir de la première communion de Faustine, est accroché entre les deux étroites fenêtres.

L'abbé Muriel interroge Marguerite sur sa vie de pensionnaire ; elle répond gaiement, mise en confiance par la bienveillance du vieux prêtre.

— Monsieur le curé, dit la jeune fille, je crois le couvent moins austère, beaucoup moins, que la maison de mes grands-parents !

— C'est bien possible. Cependant ne vous laissez pas effrayer par l'aspect un peu sévère de M. le marquis et de Mme la marquise. Leur cœur est très bon, je vous l'assure, et nos pauvres en ont chaque jour la preuve ; mais ils ont eu un grand... un immense chagrin qui les a fait se replier sur eux-mêmes...

— Oui, la mort de notre père, dit Faustine, et cependant on n'en parle jamais. Pas un portrait de lui chez nous... excepté une peinture du salon qui le représente tout enfant. Il est très blond, avec des yeux clairs... les yeux de grand-père. Ni Marguerite ni moi ne lui ressemblons.

— Non ! ni l'une ni l'autre, malheureusement ! murmura le prêtre.

— Pourquoi malheureusement ? demande Marguerite.

— Cela serait une consolation pour vos grands-parents.

— Monsieur le curé, reprend la jeune fille, est-ce que vous avez connu notre mère?

— Non !

— Moi, je ne sais rien d'elle, je n'ai ni une ligne de sa main ni un portrait, et ce n'est pas étonnant : j'étais si petite quand on m'a mise au couvent ! Mais je trouve extraordinaire qu'à Murdos non plus il n'y ait pas un souvenir, une photographie.

— Mme de Trévoux est morte très vite après son mariage...

— Pas aussi vite, monsieur le curé, j'avais quatre ans.

— Oui, évidemment. Je veux dire... Enfin, depuis son mariage, votre père voyageait, et sa femme n'a fait aucun séjour à Murdos... Mais, ma chère enfant, laissez-moi vous donner un conseil... Tout ce qui rappelle la mort de ce fils unique est extrêmement douloureux à vos grands-parents : ne leur en parlez pas, ne les questionnez jamais !

— Oui... Oh ! je devine bien qu'il y a autre chose, un mystère... un drame... Faustine l'ignore aussi ; mais elle se résigne à son ignorance, tandis que moi...

— Vous ne voulez pas, comme votre sœur, avoir confiance, suivre mon conseil, ne point interroger ? Vous ne gagnerez rien, je vous assure...

— J'en suis convaincue. Aussi n'ai-je pas l'intention d'interroger. Mais je finirai bien par savoir quand même. Je chercherai... je réfléchirai...

Elle reprit avec un petit rire.

— Interroger nos grands-parents, si l'inti-

mité n'augmente pas, ce serait difficile. Je n'ai été admise auprès d'eux, ce matin, qu'une heure avant le déjeuner. La sœur qui m'a amenée est repartie à l'aube, elle a dû s'éloigner sans revoir ses hôtes. Après le repas, grand'mère m'a dit : « Faustine vous fera les honneurs de Murdos. Vous êtes entièrement libre. » Ma sœur et moi nous avons bavardé en rangeant dans ma chambre les quelques livres et effets que j'ai apportés du couvent, et puis nous sommes venues vous voir, monsieur le curé, et visiter l'église.

— C'est cela, dit l'abbé Muriel, heureux d'une diversion, venez visiter notre pauvre église.

Bien pauvre, en effet, bien dénuée, en sa décrépitude, sans autre antique beauté qu'un autel en bois doré du treizième siècle. Un affreux badigeon imitant le marbre s'écaille aux murs. Un chemin de croix moderne, offert par la marquise, bien que très simple, paraît là trop luxueux, en désaccord avec le reste.

Le prêtre et Faustine demeurèrent agenouillés devant l'autel, tandis que Marguerite, après une courte prière, allait voir de près un vieux Saint-Pierre enluminé, doré, invraisemblable, faisant face à la chaire assez curieusement sculptée.

Marguerite, levant la tête pour regarder la voûte, une voûte à peine cintrée en planches peintes figurant des briques, aperçut dans l'étroite tribune un harmonium. C'était un instrument plein de mérites, d'une constitution assez vigoureuse pour avoir supporté sans un complet détraquement les « réparations » que lui faisait subir l'instituteur, lequel se piquait d'être apte à tout.

Naguère, « M'sieu le Régent, » tous jeux

tirés, accompagnait les chantres ; mais les lois nouvelles de notre gouvernement de *Liberté* lui interdisent désormais « d'ajouter par son talent à l'éclat des cérémonies », termes dans lesquels il aimait s'entendre remercier de son concours au prône des jours de fête. Un prêtre des environs, invité aux solennités, se charge maintenant d'arracher au malheureux instrument le peu de souffle qui lui reste.

Soudain, distrait de sa prière, M. le curé sursauta... un accord harmonieux s'envolait de la tribune... Faustine dit tout bas, ravie :

— Marguerite joue... quel bonheur !

Quelques accords seulement, puis un chant s'éleva... Des notes pures, d'une émotion recueillie...

Faustine avait joint les mains, ses yeux se remplissaient de larmes.

L'abbé Muriel aussi était ému, plus qu'ému, bouleversé ! Il s'était levé et regardait là-haut, se détachant sur une fenêtre, la jeune tête de la chanteuse. Une passion ardente la transfigurait, la faisait plus femme. Elle chantait avec un art très simple, mettant toute son âme dans sa voix, un superbe soprano.

Lorsqu'elle se tut, Faustine s'élança vers elle, l'entraîna hors de l'église et, tout en larmes, l'embrassa.

— Oh ! chérie, chérie, que c'est beau ! Tu chanteras encore, dis !... M. le curé permettra. Tu chanteras tous les dimanches aux offices et quelquefois, dans la semaine, nous viendrons ici et tu chanteras pour moi... Chez nous, il n'y a point de piano.

— Point de piano ! Tu ne fais pas de musique ?

Faustine secoua la tête.

— Qui donc m'aurait appris, dit-elle avec regret. J'en ai parfois exprimé le désir, mais grand'mère m'a dit avoir, ainsi que grand-père, horreur de la musique... Monsieur le curé, n'est-ce pas que Marguerite a une admirable voix?

— Admirable... oui, mon enfant.

— Ce sera si beau qu'elle chante à l'église!

— Ah! oui, ce serait très beau, cela attirerait bien du monde... L'Évangile, il est vrai, blâme les Juifs qui vinrent à Béthanie, non pour Jésus seul, mais pour voir Lazare... N'importe! accourus pour entendre la musique, mes paroissiens entendraient aussi la parole de Dieu... Oui, oui, je serais heureux... Mais Mme la marquise et M. le marquis consentiront-ils?

— Pourquoi pas? dit Marguerite.

— Demandez-le vous-même, monsieur le curé, supplia Faustine.

— Oui, je vous promets... j'en parlerai... je verrai.

L'abbé Muriel paraissait peu convaincu de remporter la victoire, et hochait la tête pensivement. Longtemps, ce soir-là, tandis que les jeunes filles reprenaient le chemin du château, il erra dans les allées de son jardin, si absorbé dans ses pensées qu'il fallut les gronderies de Jeanneton, accourue indignée, pour le faire s'apercevoir de l'humidité froide de la soirée. « Un temps à prendre mal, » tandis que vainement, dans le parloir bien clos, sa lampe l'attendait avec un bon feu.

— Voici, voici, Jeanneton, ne vous irritez pas... je viens... Les desseins de la Providence

sont vraiment insondables... et la vie est parfois bien compliquée, acheva-t-il, laissant à Jeanne-ton le soin de deviner le sens de ces paroles, sans corrélation apparente.

IV

Au château de Murdos, la bibliothèque servait à Faustine de salle d'étude. C'était une pièce ronde située au second étage de l'une des tourelles. Les murailles disparaissaient entièrement derrière les étagères garnies de livres que rien ne défendait des curiosités dangereuses. Puisant au hasard de son caprice, Faustine aurait pu, inconsciemment, y trouver le poison, aussi bien que la nourriture fortifiante que demandait son jeune esprit. Mais l'abbé Muriel n'éprouvait aucune crainte, sachant que son élève, confiante et docile, n'ouvrait que les livres désignés par lui.

Sur une petite table, à côté de la fenêtre, Faustine avait son attirail d'écolière. Tout auprès, elle disposait un fauteuil pour l'abbé Muriel, et, lorsque la place de celui-ci était vide, Faustine évoquait l'image respectée de son vieux professeur. Il lui semblait présent et qu'il allait, devinant sa pensée errante, doucement la gronder. « Faustine, Faustine... lisez, écrivez ou *réfléchissez*... mais ne rêvassez pas... Vous rêvassez, Faustine, et cela amollit le cœur, donne du vague à l'esprit. Précisez toujours vos pensées, mon enfant... »

Maintenant Faustine n'aura plus à se défendre contre ces songeries indécises, danger de la

solitude : une compagne sera près d'elle, qui déjà lui est chère. Marguerite a transporté dans la bibliothèque ses cahiers et ses livres ; en face de sa sœur, à la petite table elle s'est installée.

Elles sont là toutes deux ce matin, attendant l'abbé Muriel.

— Que de livres ! dit Marguerite ; tu as la permission de les lire tous ?

— Oh ! non, M. le curé les choisit.

— Tu n'as jamais été tentée de choisir toi-même ?

— Oh ! Marguerite !

— Ne sois pas choquée de ma question : je t'approuve et je suivrai ton exemple. Mais je ne puis m'empêcher d'être anxieuse de tout ce qu'on cache aux jeunes filles.

« Je ne sais pourquoi, la vie me fait peur comme si je devais y avancer toujours en me heurtant le front à des choses obscures... Et je crois que tous les hommes vont ainsi à tâtons.

— Il y a le Bon Dieu qui éclaire, dit Faustine.

— Oui, c'est la lumière vers laquelle nous allons... Elle brille de loin et sert de guide... mais l'on marche tout de même dans du noir, comme l'on suit un long corridor obscur, avec, tout à fait au bout, une porte ouverte...

Marguerite s'interrompit et éclata de rire.

— Nous parlons bien gravement, Faustine ! Au couvent, je n'aurais jamais pensé à cela ; on m'accusait d'avoir un esprit léger. Mais ici, quoi qu'on en ait, il faut être sérieux. Murdos est triste à mourir !

— Triste... Je ne sais pas, je l'aime... Même quand je ne me sentais pas heureuse, je l'aimais... Êt à présent que tu es là...

Elle sourit tendrement à sa sœur, puis, se penchant vers la fenêtre, elle ajouta :

— Vois comme c'est beau !

— Des plaines vertes encore, nuancées d'or... des ruisseaux qui remuent des reflets de soleil ; là-bas, des coteaux boisés et plus loin, très loin, les montagnes... Oui, c'est beau, ma chérie !... Mais Murdos lui-même, Murdos avec ses grandes salles obscures, son escalier où l'on n'ose pas élever la voix de peur d'éveiller des sonorités effrayantes, Murdos, avec la présence de ces deux ombres rigides qui sont nos grands-parents...

— Marguerite !...

— Je t'assure que je ne leur garde pas rancune de m'avoir si longtemps délaissée : je n'étais pas malheureuse dans mon cher couvent... Mais je ne puis les aimer... spontanément. Le marquis et la marquise de Trévoux me sont et me resteront toujours étrangers. Je n'y peux rien. D'ailleurs, avouons-le, ils ne font rien pour effacer cette impression. Un baiser glacial matin et soir, une question polie relative à ma santé ; pendant le repas quelques encouragements à faire preuve d'un meilleur appétit... c'est à peu près à cela que se bornent nos rapports de famille. Et toi-même, qui ne les as jamais quittés, si tu causes avec eux, c'est sur un ton de déférence craintive dont tu ne te rends pas compte sans doute.

— Non, je n'ai nullement peur d'eux. Ils ne m'ont jamais grondée injustement. Mais je parle le moins possible, parce qu'ils n'aiment pas les paroles inutiles...

— C'est affreux !

— Quoi ?

— De songer que tu as passé dix-sept années

dans ce tombeau, dix-sept années sans paroles inutiles !..

— Oh ! dit Faustine en riant, les premiers temps ça ne m'a pas beaucoup gênée de ne point parler. J'avais deux ans quand j'ai été amenée ici, en même temps qu'on te mettait au couvent. Ensuite, j'ai causé avec mes bonnes, avec mes poupées, surtout mes poupées ! Et puis, M. le curé a commencé ses leçons.

— Des leçons pour récréations et, le reste du temps, une vie qui a la gaieté d'un pensum... Faustine, nous nous ressemblons au physique seulement. Moralement, nous sommes l'eau et le feu : tu es, toi, l'eau du lac limpide et calme qui, enclose en ses bords, reflète sans révoltes le même ciel... et dans ton ciel ne passent ni nuages imprévus ni orages.

— Le nuage imprévu qui apporte du bonheur, c'est toi, Marguerite... et l'orage, j'en aurais peur.

— Pas moi : je l'aime... Ah ! écoute — quelqu'un monte l'escalier. Est-ce M. le curé ?

C'était lui qui venait lentement, d'un pas alourdi. Quand il entra, bien qu'il sourit aux deux jeunes filles accourues à sa rencontre, elles remarquèrent son visage bouleversé.

— Oh ! monsieur le curé, s'écria Faustine, qu'avez-vous ?

— Mais rien, rien. J'ai marché un peu vite. Je suis en retard, m'étant arrêté un instant en bas, auprès de Mme la marquise. J'avais à lui demander l'autorisation de faire chanter Mlle Marguerite à l'église.

— Est-ce qu'elle a refusé ? demanda Marguerite d'un ton de révolte.

— Elle permet, répondit l'abbé Muriel.

Mais son accent n'avait rien de triomphant ;

il était affaîssé, pâle, et toute sa personne semblait brisée comme après une lutte pénible. Il se laissa tomber dans son fauteuil et, de nouveau, s'efforçant de sourire, il dit :

— Je suis, malgré tout, bien content.

— Malgré quoi? monsieur le curé, interrogea Marguerite.

— Rien. C'est une locution — d'ailleurs fautive en l'occurrence — et sans signification...

Marguerite hocha la tête.

— Non, monsieur le curé, c'est une réticence... Voulez-vous me laisser dire ce qu'elle signifie?... Vous avez dû batailler ferme pour obtenir gain de cause...

— Vous vous trompez, mon enfant, je n'ai pas eu à batailler, comme vous le dites... Tout d'abord, en effet, Mme la marquise se montrait peu disposée à nous accorder la permission demandée. Mais, pour la décider, je n'ai eu qu'un mot à dire : je lui ai démontré qu'en vous privant de cultiver un talent que vous aimez, elle se montrerait injuste.

— Ainsi, ma grand'mère redoute aujourd'hui d'être injuste envers moi !

— Vous en doutez, parce que sa façon d'agir vous semble inexplicable. Mais je puis vous l'affirmer, Marguerite, vos parents ont toujours cherché la justice et, s'ils se sont trompés, ce fut de bonne foi. Ils ont beaucoup souffert, jamais peut-être autant qu'à présent. Si vous me voyez ému, c'est que je viens d'être témoin de cette souffrance.

— Monsieur le curé, dit Faustine, avez-vous remarqué que mon grand-père est revenu de cette si courte absence plus triste, plus compassé? Depuis son retour, grand'mère aussi a l'air plus sévère.

— Peut-être...

— Jamais, poursuivit la jeune fille s'adressant à Marguerite, jamais je ne les avais vus quitter Murdos. Très peu de temps avant ton arrivée, grand-père a reçu une lettre — j'étais là... il l'a ouverte devant moi... et, tout de suite, m'a dit de me retirer ; il paraissait bouleversé. — Le soir même il partait pour un déplacement de quelques jours. Il n'a pas dit où il est allé et n'a jamais fait devant moi allusion à ce voyage. Mais, le soir de son retour, grand-mère n'a point paru au dîner, et le lendemain j'ai bien vu qu'elle avait pleuré.

— Et quelques jours plus tard on m'a rappelée... Ce voyage, Faustine, a décidé de ma venue ici... Monsieur le curé, est-ce vrai ? dites-le-nous ?

— Je vous ai priées de ne pas m'interroger. Laissons ces choses, mes enfants.

Toute trace d'émotion s'était effacée du visage de l'abbé Muriel et, malgré la douceur indulgente de son regard et de son sourire, Marguerite et Faustine comprirent que rien ne pourrait ébranler sa résolution de silence.

V

Les jours, les semaines s'écoulaient à Murdos, semblables entre eux, monotones et gris. Malgré la tendresse grandissante de Faustine, Marguerite conserve une impression d'exil.

L'attitude de M. et de Mme de Trévoux ne se modifiait point. Parfois, lorsqu'elle s'adressait à Faustine, le sourire de la marquise s'a-

doucissait : comment, pour cette enfant grandie auprès d'elle, Mme de Trévoux n'aurait-elle pas une secrète préférence ! Mais cette préférence, rien ne la trahit davantage. La marquise, dès l'arrivée de Marguerite, a exigé que les deux sœurs fussent vêtues de la même façon ; des étoffes ont été demandées, une couturière est venue et très vite l'élève de Mère Saint-Jean-Baptiste a pu quitter sa robe de pensionnaire.

Les jeunes filles sont admises ensemble auprès de leurs grands-parents. On ne témoigne à Faustine aucun intérêt particulier. Même, durant les repas et la soirée d'ailleurs très abrégée qui sont les seuls instants de réunion, Marguerite élève la voix plus souvent que Faustine. Il n'est pas dans sa nature de s'effacer ; sans qu'elle le veuille, sa personnalité s'affirme. Elle ose questionner le marquis — plus volontiers que sa femme il se prête à répondre — non sur son père — elle a été prévenue par l'abbé Muriel que ce sujet éveillait de trop vives douleurs — mais sur les portraits de famille qui remplissent le château. Le marquis relate, de sa voix glacée qui pour cela s'anime un peu, les hauts faits des ancêtres. Il y a là des comtesses de Murdos, dont les Trévoux descendent par les femmes. C'est toute l'histoire glorieuse d'une très ancienne lignée qu'apprend ainsi l'orpheline. Mais, tandis qu'une flamme s'allume aux yeux de Faustine à ces récits, Marguerite reste indifférente : elle a été trop tard adoptée par cette orgueilleuse famille. Elle, plus orgueilleuse peut-être, ne l'adopte pas encore et les gloires de ses aïeux ne l'émeuvent guère. Cependant, un jour elle s'égaye devant un portrait d'aïeule poudrée dont les yeux noirs semblent la reconnaître et lui sourire.

Marguerite répond au sourire de la petite marquise et s'écrie, amusée :

— Faustine, regarde... ne trouves-tu pas que je lui ressemble... ou plutôt que nous lui ressemblons ?

Ce ne fut pas Faustine qui accourut, mais la marquise. Sa main fine, toujours un peu tremblante, se posa sur le front de Marguerite, l'ogligeant à lever la tête. Le regard de la vieille dame anxieusement interrogeait les traits de la jeune fille, puis les comparait à ceux du portrait. Le marquis regardait aussi. Le premier il se lassa de l'examen.

— Des yeux noirs comme les siens, dit-il, c'est tout. Faustine a les mêmes yeux.

La marquise retira sa main et se détourna, de nouveau désintéressée, comme absente. Elle reprit sa place devant le foyer et ce soir-là le marquis refusa de parler davantage.

Et des mois ont passé depuis l'arrivée de Marguerite à Murdos.

Déjà le hâtif printemps du Béarn glace d'un vert délicat les coteaux lointains, gonfle les bourgeons roses des charmillles. Les lilas se préparent, il y a des violettes au pied des haies et, sur le ciel plus transparent, le sommet des peupliers s'estompe ; on les dirait enveloppés d'une gaze légère. En quelques jours, très brusquement, comme c'est assez l'usage du printemps de là-bas, l'éclosion se fera de tous ces feuillages, et les grappes mauves des glycines, les lilas pâles ou violacés et ceux, plus délicats, d'un blanc de neige, fleuriront les jardins de Murdos. Le long des plates-bandes, les iris bleus tordront leurs tiges capricieuses, leurs fleurs une à une s'épanouiront, puis, en se flé-

trissant, pleureront des larmes violettes épaisses comme des gouttes d'encre.

Faustine sait l'ordonnance de la grande fête dont, chaque fois qu'elle revient, son cœur s'attriste et se réjouit. Mais il lui semble cette année qu'elle échappera à la mélancolie étrange dont se double toujours la joie du printemps. La présence de Marguerite l'en sauvera ; toutes deux ne saisiront que la gaieté des choses. A sa grande sœur, ignorante de cette féerie du renouveau, Faustine, à l'avance, en fait les honneurs. Et ce matin, tandis qu'elles descendent à l'église en suivant un chemin à travers champs, toutes deux s'émerveillent des progrès accomplis par les verdure et les plantes pendant la nuit seulement. L'air, à cette heure matinale, est vif encore, mais sans aigreur et saturé du parfum des jeunes sèves.

— Il fait bon vivre aujourd'hui, dit Marguerite.

Elle n'a plus l'impression d'être prisonnière ; une sensation de liberté, d'allègement, la soulève. Et, redevenant enfant, elle prend la main de sa sœur, l'entraîne en courant à perdre haleine. Bondissant sur le sentier très en pente, elles s'épanouissent dans cet élan de jeunesse qui les fait secouer la pesante influence de Murdos.

Faustine, la première essoufflée, arrête Marguerite. Elles se regardent ; les voici toutes roses, avec des yeux brillants, mais quelque peu décoiffées.

— Bah ! dit Marguerite, M. le curé n'y verra rien et, pendant la semaine, nous sommes, malheureusement, seules avec lui dans l'église.

Le chemin qu'elles ont pris débouche derrière

l'église ; elles y pénétrèrent par une petite porte de côté. Les cierges déjà sont allumés.

— Ecoute, dit Marguerite, ce matin, pour le bon Dieu, pour M. le curé et pour toi, je vais chanter.

Jamais la voix de la jeune fille n'avait été plus émouvante. Inconsciemment elle exprimait et la joie de vivre ressentie tout à l'heure et aussi — et surtout — cette confuse nostalgie de bonheur qu'elle éprouve si souvent sans la préciser. A Dieu elle exprimait ces choses. Ce n'était pas seulement dans les paroles prononcées que résidait sa prière, mais bien plutôt dans l'accent. Le visage enfoui dans ses mains, Faustine pleurait.

Lorsque, la messe finie, Marguerite descendit de la tribune, elle eut un léger recul de surprise. Au pied de l'escalier se tenait un inconnu qui, très évidemment, attendait qu'elle parût. Comme elle se décidait à passer devant lui, il s'inclina ; elle répondit par un léger signe de tête et sortit sous le porche où déjà Faustine se trouvait.

— Oh ! chérie, que tu as bien chanté !... M. de Gerfeu paraissait en extase... Je l'ai vu par hasard en me retournant... J'ignorais qu'il fût ici.

— Qui est-ce M. de Gerfeu ? Tu ne m'en as jamais parlé.

— Chut ! le voici... voici ton admirateur.

« L'admirateur », en effet, sortait à son tour de l'église. Il vint droit aux jeunes filles. Faustine lui tendit la main, ils s'abordaient amicalement comme d'anciennes connaissances.

— Voulez-vous me présenter, mademoiselle ?

— C'est vrai, vous ne connaissez pas ma

sœur... M. Gilbert de Gerfeu... Mlle Marguerite de Trévoux...

— Je savais par M. le curé, que j'ai eu le plaisir de voir hier, l'arrivée à Murdos de Mlle de Trévoux... Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous exprimer ma reconnaissance pour le grand plaisir que j'ai eu à vous entendre... Vous possédez une voix admirable !

Marguerite souriait. Sans répondre, elle examinait M. de Gerfeu. Il ne lui plaisait qu'à demi, bien qu'il fût incontestablement distingué et de figure agréable. La caresse rieuse de ses yeux la gênait, comme la gênait le pli moqueur des lèvres rasées. Et puis elle lui en voulait d'être très grand ; pour le voir, elle devait un peu lever la tête, tandis que ses regards à lui tombaient de l'aut.

Ils avaient quitté le porche, mais ils ne s'éloignaient pas, attendant tous trois l'abbé Muriel. Celui-ci, le devinant, abrégéa son action de grâce et rejoignit les jeunes gens.

— Ah ! dit-il gaiement, Faustine a déjà fait les présentations d'usage... mais ce qu'elle ne vous a sans doute pas dit, Marguerite, c'est que ce grand garçon-là a été aussi mon élève. J'ai dû, pendant plusieurs années, empoisonner pour lui la joie des vacances par des leçons. N'est-ce pas, mon cher Gilbert ?

— Oui, dit le jeune homme en riant. Je vous en ai d'abord voulu, maintenant la rancune a décidément fait place à la reconnaissance... Quel affreux cancre vous avez eu à corriger, monsieur le curé ! Et votre élève, j'en ai peur, est retourné à son péché de paresse.

— J'espère que non ! Ne l'écoutez pas, dit l'abbé Muriel, se tournant vers les jeunes filles,

il n'a point d'occupation fixe, mais ne reste jamais oisif, toujours épris d'art... Gilbert, vous me l'avez dit hier.

— C'est vrai. Impuissant à créer moi-même, je goûte infiniment le génie, le talent des autres. C'est ainsi que tout à l'heure j'ai pu apprécier tout à fait le chant de Mlle de Trévoux. Savez-vous, monsieur le curé, que vous possédez dans votre église, pour l'édification de vos ouailles, — qui probablement ne se doutent pas de leur chance, — une voix comme tout maître de chapelle serait heureux d'en trouver à sa disposition? Vous chantez naturellement de la musique profane, mademoiselle? Je voudrais vous entendre dans le rôle de Salammô, mon opéra de prédilection... car votre voix est une voix d'opéra.

— Mon Dieu ! s'écria l'abbé Muriel, qu'allez-vous imaginer là !... Non, non, Marguerite ne chante pas ce genre de musique... et, si vous allez visiter Mme la Marquise, ne lui... enfin, ne répétez rien de pareil.

— Monsieur, dit Marguerite, croyez que ce n'est point par austérité que je me borne aux chants religieux... La musique profane, qui m'était permise au couvent, m'est interdite depuis que je l'ai quitté, tout bonnement parce que ma grand'mère en a l'horreur. Même il n'y a pas de piano à Murdos, et je ne puis chanter qu'à l'église, grâce à M. le curé qui veut bien me donner la libre disposition de l'harmonium.

— Un affreux instrument, par parenthèse ! Je me demande comment vous arrivez à en tirer quelque chose.

— Oui, soupira l'abbé Muriel, il ne vaut presque plus rien ; mais nous ne pouvons songer à le remplacer.

— Pourquoi? Il y a longtemps que je pense à donner quelque chose à votre église, monsieur le curé... Dès mon retour à Paris je vous chercherai un bon instrument.

— Oh ! mon cher enfant.

Marguerite, étourdiment, s'écria :

— Comme je vous remercie !

Elle rougit, se mordit les lèvres, puis, résolument, continua :

— Oui, je vous remercie, monsieur, personnellement, en ma qualité d'organiste.

— Je vous en prie, dit Gilbert, ne me remerciez pas, vous m'enlèveriez tout mérite à faire valoir pour le ciel.

Le visage de l'abbé s'était rembruni. Était-ce bien pour l'amour de Dieu qu'allait être fait ce don à l'église... Hélas ! ne trouvait-on pas presque toujours, en creusant les mobiles des plus nobles actions, des influences, des motifs qui, sans être positivement coupables, en ternissent un peu la belle pureté? Rien d'humain n'est parfait : c'est à Dieu, dans sa miséricorde, à séparer le bon grain de l'ivraie.

Songant ainsi, l'abbé Muriel suivait son élève de naguère qui entraînait ses élèves d'aujourd'hui. M. de Gerfeu disait aux jeunes filles :

— Venez voir mon ami Firmian... Vous n'avez jamais entendu parler de Henry Firmian? C'est à cause de lui que je suis ici en ce moment ; ma mère et moi ne venons au Pic que pendant l'été.

— Au Pic? questionna Marguerite. Vous habitez ce château si pittoresque, perché sur une colline, bien plus haut que Murdos? Faustine me l'a montré, on le voit de chez nous.

— Oui, ce très petit nid d'aigle est nôtre, et ma mère et moi l'aimons bien. Mais je n'aurais

pas eu l'idée d'y venir en cette saison sans Henry. Il est neurasthénique, ainsi que le veut la mode aujourd'hui. Il a trop travaillé, trop veillé, trop goûté à cette vie fiévreuse qui nous brûle. Les médecins lui recommandaient la solitude, la campagne, le repos... Il s'est trouvé que ces trois choses à lui ordonnées me tentaient fort. Je l'ai entraîné au Pic. Nous sommes là sans autre domestique que le chauffeur qui fait office de valet de chambre. La femme du métayer nous sert une cuisine rustique, excellente à la réfection d'estomacs fatigués de trop de succulences. Mais Henry ne sait pas vivre sans travailler, il fait des études de plein air, des pochades qui le reposent mieux, prétend-il, qu'une complète oisiveté. Je l'ai amené hier ici, voulant visiter l'abbé Muriel. Il s'est charmé d'un coin de chemin sous bois et, ce matin, à la première heure, il a fallu que l'auto nous ramène à Murdos. Je l'ai regardé peindre un instant, puis je suis venu à l'église, moins par dévotion, je le confesse humblement, qu'attiré par un éclat de votre voix arrivé jusqu'à moi... je n'ai pu résister, n'ayant pas, comme Ulysse, mis de la cire dans mes oreilles.

— Est-ce que vous nous emmenez près de votre ami? demanda Faustine s'arrêtant brusquement. Je ne veux pas, c'est indiscret et lui serait fâché.

— Il sera charmé... Monsieur le curé, venez! Allons admirer l'ébauche de Firmian. Il aura plaisir à vous revoir, il me parlait de vous hier avec tant de sympathie et de respect!

— Cette sympathie est réciproque. Votre ami, mon cher Gilbert, m'a paru aimable et d'esprit distingué... Volontiers j'admirerai son talent. Je crois que vous pouvez venir aussi, Faustine.

— Certainement ! déclara Marguerite ravie.

Ces rencontres rompaient un peu la monotone sévérité de sa vie, lui donnaient l'impression de reprendre contact avec le monde des vivants. C'était en toute sincérité qu'elle affirmait à Mère Saint-Jean-Baptiste son désir de rester au couvent comme religieuse. Elle ne se croyait pas le goût du monde. Mais le monde, du moins, ne lui était pas un effroi ; elle en avait approché durant les vacances passées aux portes de Dieppe, dans la famille de son amie, une famille nombreuse et gaie, chez laquelle les réceptions se succédaient. C'est pourquoi elle, la petite pensionnaire échappée d'hier à son couvent, n'éprouvait ni gêne ni timidité, alors que Faustine s'effarait un peu à la pensée de se trouver en face d'un visage inconnu.

Tout près, au premier détour du chemin, ils virent Henry Firmian devant son chevalet.

Il s'était installé à l'entrée d'un taillis où s'enfonçaient, l'un suivant le bord de l'autre, un étroit sentier, un étroit ruisseau. A travers les branches à peine embuées de vert, de mauve et de rose par les bourgeons prêts à s'ouvrir, le ciel apparaissait d'un bleu fragile nuancé de gris. Comme un crible, la broussaille des branches laissait couler la lumière sur l'herbe du chemin, sur les troncs des jeunes arbres, sur l'eau transparente et lente du ruisseau ; elle avivait les tons, accrochait des reflets et des miroitements.

En larges touches, le peintre se hâtait de fixer les fugitifs effets du soleil. M. de Gerfeu cria d'une voix riieuse :

— Cela se cataloguera *Matinée de printemps au pays bascon*.

Henry Firmian répondit sans se retourner :

— C'est le diable à saisir.

Puis, le bruit des pas tout proches lui donnant l'éveil, il regarda... et son visage se durcit.

Certes, il n'avait rien de désagréable, l'aspect des deux curieuses qu'amenait Gilbert, mais elles pouvaient être jolies, souriantes, d'allure élégante en leurs très simples robes d'un bleu sombre, du même bleu que les grands chapeaux, si le peintre, au premier coup d'œil, leur accorde d'être charmantes, elles n'en sont pas moins pour lui des intruses. Quoi ! si loin de tout, sera-t-il poursuivi, harcelé par de belles madames oisives comme celles qui, à Paris, envahissent parfois, bien malgré lui, son atelier ? Pourquoi Gilbert ne lui a-t-il pas avoué qu'il possède des relations dans ce pays, il ne l'aurait point accompagné. Il veut la paix, la paix absolue.

Le regard dont il accueille M. de Gerfeu trahit si bien le mécontentement du peintre que Gilbert ne peut s'empêcher de rire. Enfant terrible, après les présentations, il fait les honneurs de la mauvaise humeur de son ami :

— Mesdemoiselles, ne vous laissez pas émouvoir par l'hostilité de l'artiste que vous avez devant vous. Firmian, extrêmement sociable de sa nature, traverse en ce moment une crise de sauvagerie. Au lieu d'apprécier, comme il conviendrait, l'honneur que vous lui faites en venant admirer son naissant chef-d'œuvre, il lutte — ainsi que vous ne pouvez que trop vous en rendre compte — contre le désir de m'étrangler parce que je vous ai révélé sa présence.

Henry Firmian haussa les épaules et, s'adressant à l'abbé Muriel, s'excusa :

— N'écoutez pas ce fou, monsieur le curé, je suis très flatté, je vous assure, de la peine

que vous avez prise de venir jusqu'ici. Vous ne pouvez distinguer grand'chose, c'est encore informe... D'ailleurs, je m'en aperçois, cela ne donne pas ce que je croyais, aussi ne pousserai-je pas l'étude... je m'en tiendrai à une pochade.

— Traduisez, mesdemoiselles, reprit Gilbert impitoyable : Puisque je ne puis avoir ici la paix que je désire, je ne viendrai plus à Murdos. J'irai prendre mes modèles en des sites inaccessibles, à l'abri de toute invasion de curieux.

Faustine, inquiète, regarde le peintre. Ne vait-il pas se fâcher de ces railleries ? Elle lui trouve l'air sévère, l'air triste aussi... Elle compare à la claire figure de Gilbert le brun visage d'Henry. Ses traits sont accentués, il a des yeux couleur de noisette, pénétrants, et en cet instant, un peu durs ; la moustache châtain, très courte, découvre le pli désenchanté de la bouche ; quelques cheveux blancs strient les tempes. Une phrase de Marguerite fait diversion :

— Monsieur Firmian, dit-elle, je n'avais pas pris garde à votre nom en l'entendant prononcer tout à l'heure, mais je vous reconnais maintenant, bien que je vous aie aperçu à peine... Vous avez été amené, un jour de *garden-party*, chez Mme Barine.

— Mme Barine... à Dieppe... oh ! veuillez m'excuser, mademoiselle, je... je ne me souviens pas d'avoir eu l'honneur de vous être présenté.

— Non, répondit gaiement Marguerite, j'étais une petite pensionnaire aussi sauvage... je veux dire beaucoup plus sauvage que vous ne sauriez l'être aujourd'hui, quoi qu'en dise M. de Gerfeu. Il y a plusieurs années de cette rencontre. Depuis, Edith Barine a quitté le cou-

vent et j'ai cessé d'aller chez elle aux vacances.
/ — Alors, dit le peintre en souriant, je suis excusable. Vous deviez n'être qu'une petite fille.

La glace était rompue. Le visage du peintre perdait son expression revêche. Il souriait presque, et ce sourire le rejeunissait.

Sur la prière de Marguerite il se remit à peindre. L'abbé Muriel et les deux sœurs suivaient avec intérêt les progrès de l'ébauche.

Un peu plus tard, tandis qu'elles remontaient vers Murdos, Faustine apprit à Marguerite ce qu'elle savait des Gerfeu.

Chaque année, Mme de Gerfeu et son fils venaient passer les mois d'été au Pic. Pendant leur séjour, ils faisaient à Murdos une visite de bon voisinage que, très correctement, on leur rendait, puis on s'en tenait là.

Mme de Gerfeu, encore jeune, ne devait pas trouver grand agrément à la société du marquis et de la marquise, constamment figés dans leur tristesse. Eux-mêmes n'appréciaient que leur solitude. Pour cette visite à rendre on emmenait Faustine et elle parlait avec admiration de ce Pic si élégant, si luxueusement moderne.

— C'est ancien comme construction, plus ancien même que Murdos, mais c'était resté longtemps abandonné. Tout était si abîmé qu'il a fallu refaire bien des choses. Mme de Gerfeu en a profité pour corriger ce qu'elle nomme « l'inconfort antique ». Ils ont beaucoup d'argent. Ce sont eux qui, les premiers, amenèrent dans notre coin sauvage une automobile, et presque chaque année ils en changent, suivant les perfectionnements. Aujourd'hui, ils en ont deux: une torpedo pour M. de Gerfeu — tu l'as vue ce matin rangée non loin de l'installa-

tion de M. Firmian — et une limousine pour Mme de Gerfeu, qui a l'horreur de l'auto ouverte. Gilbert m'a expliqué cela tout à l'heure, tandis que tu causais avec son ami.

— Comment se fait-il que tu ne m'aies point parlé de ces voisins?

— Mais je t'en ai parlé... Je t'ai montré le Pic... Je croyais te les avoir nommés.

— Cela n'a aucune importance... Est-ce que le jeune homme te plaît?

— M. de Gerfeu?... Mais oui... je le trouve bien. Et toi?

— Moi... je ne sais pas... j'aime mieux le peintre.

— Il a l'air méchant...

— Non... triste...

Lorsque le repas de midi réunit les grands-parents et les jeunes filles, ce fut Marguerite qui se chargea de raconter l'emploi de leur matinée. Elle n'omit qu'un détail : l'admiration de Gilbert de Gerfeu pour sa voix. Elle ne parlait jamais de son chant.

Au nom de Gerfeu, le marquis et sa femme échangèrent un bref coup d'œil, puis leurs yeux à tous deux se portèrent sur Faustine. Marguerite le remarqua et aussitôt, en son esprit, un roman s'ébaucha, dont sa sœur serait l'héroïne.

VI

L'averse ruisselait ; une de ces pluies de printemps si tenaces, qui semblent plus navrantes parce qu'elles gâtent la joie du renouveau et, pour un temps, rendent aux choses leur morne aspect d'hiver.

Etendu sur un divan de cuir, au premier étage de la vieille tour du Pic arrangée en fumoir, Gilbert de Gerfeu somnolait. Cette pluie, qui, depuis quatre jours, ne cessait point, le harassait.

Plus philosophe que son ami, Henry Firmian supportait mieux ces jours de réclusion forcée. Il prétendait trouver au bruit de l'eau fouettant les vitres, au gazouillis des gouttières, au grincement des vieilles girouettes, un charme engourdisant qui calmait ses nerfs. Il passait, lui toujours si actif, de longues heures d'oisiveté, fumant, échangeant avec Gilbert des propos vagues. Ou bien, prenant un album, il crayonnait *de chic* ce qu'il appelait des bonshommes.

Aujourd'hui, en face de Gilbert, Henry dessine, clignant des yeux, une cigarette aux lèvres.

— Que fais-tu? demande soudain Gerfeu... Je te regarde depuis un moment, tu as l'air de t'amuser. De qui fais-tu la caricature?

— De personne. Si mon dessin est une caricature, l'effet sera désastreux, puisque involontaire. Mon intention est de faire un portrait... une esquisse ressemblante.

— De mémoire?

— De mémoire.

— Peut-on regarder?

— Tout à l'heure.

— Et savoir?...

— Le nom du modèle? Mlle de Trévoux.

— Laquelle?

— Mlle Marguerite.

— L'aînée...

— C'est l'aînée? Elle a l'air aussi jeune que sa sœur.

— Faustine n'a pas dix-huit ans, mais en paraît davantage, je trouve.

— Oui... peut-être. Elles se ressemblent étonnamment. Elles sont Françaises?

— Mais oui.

— De père et de mère?

— Oh ! je n'en sais rien. Je n'ai jamais connu que les grands-parents. J'étais un gamin quand le comte de Trévoux s'est marié, et il est mort très vite après. Ces jeunes filles sont jolies.

— Très jolies. Ou plutôt... non, elles ne sont pas belles régulièrement, mais elles ont un grand charme. Puis, une femme est toujours jolie avec des yeux comme ça...

— Oui, n'est-ce pas, de beaux yeux.

— Ils sont très pareils chez les deux sœurs, reprit le peintre, comme forme et comme couleur, mais non tout à fait comme expression. Il y a plus de vie dans les yeux de l'aînée, plus de douceur peut-être dans ceux de la cadette.

— A la bonne heure ! dit en riant Gilbert. Tu n'as pas, l'autre jour, paru les regarder, mais je vois que tu les as sournoisement étudiées.

— C'est mon métier de saisir les choses...

— Qu'est-ce que ces gens, à Dieppe, chez qui tu as rencontré Mlle de Trévoux ?

— Des amis d'amis à moi. Je m'y trouvais ce jour-là par hasard et les ai depuis perdus de vue. Mais la petite sœur n'y était pas, je crois. Elle restait au couvent?...

— Elle n'y est jamais allée. C'est un roman.

— Un roman?...

— Jusqu'à cette année, tout le monde, dans le pays, était persuadé que les Trévoux n'avaient qu'une petite-fille. L'existence de l'ai-

née, dont jamais on n'entendait parler et qu'on élevait, paraît-il, en pension, n'a été révélée que lors de son arrivée à Murdos, il y a quelques mois.

— Quelle étrange histoire!... elle cache... quoi?...

— Ah! voilà... J'ai questionné l'abbé. Il m'a répondu que Faustine, très délicate, n'aurait pas supporté la vie du pensionnat.

— Pourquoi a-t-on tenu secrète l'existence de la seconde fille?

— Les Trévoux ont peut-être voulu, en agissant ainsi, éviter les réflexions des gens sur la différence établie entre les deux enfants.

— Heu! les gens... quelles gens? Ne m'as-tu pas dit qu'ils ne voient personne?

— Il y a tout de même quelques voisins, deux ou trois familles dans un rayon de vingt kilomètres. Mais les Trévoux ont, évidemment, le désir de rester chez eux et de n'y être point troublés par d'importunes visites. Je crois que ma mère est seule à avoir continué des relations

— si l'on peut appeler relations une visite annuelle de part et d'autre.

— Tu n'as pas l'intention d'aller à Murdos pendant notre séjour ici, je suppose?

— Grands dieux! je n'y songe pas.

— A la bonne heure!

Gilbert souriait. Ses yeux railleurs cherchaient à deviner l'exacte pensée du peintre.

Mais celui-ci avait repris son dessin et paisiblement crayonnait.

— Henry?

— Présent.

— Avoue-le donc franchement: malgré tes airs boudeurs de l'autre jour, tu t'es laissé

charmer par les beaux yeux de Milles de Trévoux et tu brûles du désir de les revoir.

— Il n'y a pas là un mot de vrai. Cependant, si cela te fait bien plaisir de le supposer, je ne te contredirai pas, d'autant que j'ai eu, moi, l'impression que l'incorrigible *flirter* que tu es s'arrangerait pour donner à cette rencontre des lendemains. Or, je me ferais un scrupule de gêner tes projets.

Gilbert sauta sur ses pieds en riant.

— Alors, je commande l'auto?

Le peintre se récria :

— Ah ! ceci devient folie dangereuse. L'auto, avec ce temps !...

— Nous fermerons la capote.

— Ça va déraper dans les côtes.

— J'ai des antidérapants. Allons, décide-toi. Je me sens devenir champignon dans cette immobilité, au milieu d'un paysage noyé.

— Nous serons aussi noyés que le paysage... Quelle chose étrange ! Nous sommes venus ici tous deux pour fuir nos semblables, pour délicieusement nous reposer du monde et des mondains, pour être certains de ne voir, pendant quelque temps, personne, absolument personne... et, parce que nous avons rencontré, « au coin d'un bois », deux jolies filles pas du tout *fagot*, malgré leur vie quasi érémitique, nous voilà occupés d'elles et prêts à braver les éléments pour nous en rapprocher... tels les princes Charmant du temps des fées volant vers la tour où leur belle est prisonnière.

— Les princes Charmant... répondit Gilbert, qui sait... Nous apparaîtrons peut-être sous cet angle aux jolies petites solitaires...

— Si je le pensais, dit gravement le peintre,

je n'irais pas. Je ne voudrais en aucune façon troubler leur sérénité par de vains rêves. Ce serait une mauvaise action.

— Bah ! fit légèrement Gilbert, ça les occuperait. Elles doivent s'ennuyer à périr !... Voyons, c'est décidé... préparons-nous. Je demande la voiture.

— Comme tu voudras.

Quelques instants plus tard, l'auto, capote et rideaux baissés, roulait dans la campagne grise de pluie.

— Nous sommes enragés, grognait Henry Firmian, contemplant, à travers les feuilles de mica, les horizons désolés.

La route était large, une bande herbeuse suivait les fossés. Malgré la pluie, le long de ces banquettes du bétail pacageait, gardé par des gamins qu'abritait tant bien que mal un sac mis en capuchon, et des bonnes femmes, serrant contre elles le *devantau* de laine rude et courbant le dos sous l'énorme dôme vert ou bleu d'un parapluie monumental. Gamins et vieilles regardaient passer cette « voiture sans chevaux » où des heureux de la terre, ayant tout loisir de rester chez eux, s'en allaient, *pour le plaisir*, dans le mauvais temps.

— Oui, oui, leur criait Henry Firmian, devant leur pensée, oui, bonnes gens, nous sommes fous à lier... à lier.

Gilbert riait.

Gravir la côte qui mène au château de Murdos ne fut pas une petite affaire ; elle était — en alternant — désespérément pierreuse et boueuse.

— A signaler au 'Touring-Club ! raillait Gilbert. J'y laisserai mes pneus... Ah ! enfin... ouf ! nous y voilà !... Tiens, regarde cette ave-

nue, c'est un tunnel gris... mais par le beau temps, lorsque les arbres sont bien verts, c'est une voûte d'ombre fraîche, délicieuse. Et là-bas, tout au bout, sur le fond du ciel, la masse du château a vraiment grand air... Aujourd'hui, par exemple, je t'accorde que c'est navrant !...

Le vent, à son habitude, menait un furieux vacarme dans les grands couloirs mal clos ; l'eau s'écoulait bruyamment des gargouilles, et, parmi ces bruits, ni la marquise, ni le marquis, occupés elle à une broderie, lui à une lecture, ni les jeunes filles, qui, réfugiées dans leur bibliothèque, travaillaient en bavardant, n'entendirent approcher l'auto. Elle se rangea devant le perron sans que personne parût, et le chauffeur, maugréant, dut descendre et sonner.

Le valet de chambre accouru, sans hésiter introduisit les jeunes gens. Si désireux de solitude que fussent M. et Mme de Trévoux, dans leur grand souci de courtoisie un peu surannée, ils se seraient fait scrupule de refuser leur porte aux rares visiteurs qui venaient y frapper.

En voyant entrer M. de Gerfeu, le marquis se leva sans manifester de surprise et s'avança, la main tendue. Mme de Trévoux eut un geste nerveux des mains, une légère contraction de visage... Ce fut très bref. Déjà, reprenant son calme, elle trouvait un mot accueillant, remerciait Gilbert d'avoir amené son ami. Et, tandis que le peintre lui baisait la main, la marquise lui parla de son talent dont l'écho lui était parvenu.

— Mes petites-filles, monsieur, ont eu le plaisir d'admirer...

— Oh ! madame, une ébauche informe...

— M. de Gerfeu les a entretenues de vos succès... Comment va votre mère, Gilbert ?

Elle l'avait connu si petit que, malgré la rareté de leurs revoirs, elle gardait l'habitude de l'appellation familière.

Gilbert dit qu'ils étaient seuls au Pic pour quelques jours, peut-être quelques semaines, et qu'il ne serait certes pas reparti sans avoir apporté aux châtelains de Murdos ses hommages et l'affectueux souvenir dont sa mère l'avait chargé.

Il ne mentait pas. Mme de Gerfeu l'avait bien réellement engagé à faire une apparition chez leurs voisins, et Gilbert s'amusait à la pensée que sa mère, peut-être, évoquait sans déplaisir, dans un avenir encore éloigné, Faustine comme sa bru, la croyant encore fille unique et la fortune des Trévoux n'étant point à dédaigner... Maintenant, elles seraient deux à se partager cette fortune : tout changerait.

— Vous avez bravé, pour venir, un temps affreux, dit le marquis ; le vent est glacial. Vous prendrez bien une boisson réconfortante... Du punch, voulez-vous ? A moins que, suivant la mode moderne, vous ne préféreriez du thé... Dites-le en toute simplicité.

Ils acceptèrent le punch et, comme le domestique venu aux ordres allait repartir, la marquise enfin prononça les mots qu'attendaient ses hôtes :

— Priez ces demoiselles de venir.

De suite elles accoururent, n'ayant pris que le temps de dénouer leurs tabliers. Elles arrivaient, souriantes, joyeuses de cette visite ; leur jeunesse s'épanouissait à voir d'autres jeunes.

Tous quatre, en se retrouvant, semblaient d'anciens amis et, très vite, leurs voix s'égayèrent. Un peu de la morne sévérité du vieux salon s'atténua ; dans son cadre, la petite mar-

quise du temps de Louis XV paraissait plus franchement sourire.

La visite se prolongeait. M. de Trévoux se montrait causeur aimable. Bien qu'il vécût à l'écart de tout mouvement, il ne se désintéressait pas de la marche des choses. Les progrès de la science le passionnaient ; cependant, il conservait un peu de défiance envers ses applications pratiques. C'est ainsi que, très intéressé par les perfectionnements sans cesse apportés à l'automobilisme, il avouait qu'il ne confierait pas volontiers ses jours à ces machines si souvent meurtrières.

Gilbert chercha à le rassurer. Avec une bonne voiture et un bon chauffeur, on ne risquait pas beaucoup plus que dans les « diligences » du siècle dernier.

— Pas *beaucoup* plus, riposta le marquis, mais *un peu*. Ce peu-là suffirait à me faire préférer la diligence. Je suis trop vieux pour connaître la fièvre de la vitesse ; mais je comprends que chez la jeune génération cette fièvre soit impérieuse.

La marquise en sonnant pour les lampes donna le signal du départ. La pluie continuait. Le chauffeur, impatient, avait allumé les phares ; il grognait contre la mauvaise descente.

— Allez bien lentement ! cria M. de Trévoux qui s'était avancé sur le seuil.

Il regarda l'auto s'enfoncer dans l'avenue, puis revint au salon.

La contrainte, qui, d'ordinaire, pesait sur les hôtes de Murdos, ne s'était point encore reformée.

Marguerite et Faustine riaient au souvenir d'une anecdote contée par le peintre ; la marquise elle-même semblait égayée.

— Ces jeunes gens, dit le marquis, sont parfaitement élevés et de rapports très agréables. L'on calomnie, je crois, les générations nouvelles ; on trouve encore de la bonne éducation et, malgré les sports, de la culture d'esprit.

— Ecoutez ! dit soudain Faustine toute pâle... Avez-vous entendu?...

— Quoi ? demanda Marguerite déjà tremblante.

— Un cri... oh ! ce cri !...

Tous écoutèrent, mais on n'entendait que le bruit du vent et de la pluie.

— Faustine a rêvé, dit la marquise.

Le marquis admettait qu'un homme ivre, là-bas, sur la route, avait pu jeter ce cri, bien que lui-même n'ait rien distingué.

— Probablement, dit la jeune fille.

Mais son émotion ne s'apaisait pas.

— C'était si déchirant, expliqua-t-elle, si plein d'effroi... comment n'avez-vous rien entendu !...

— N'y pense plus, dit Marguerite. Grand'mère, pouvons-nous rester près de vous ?

— Restez... vous pouvez toujours rester, ne le savez-vous pas, Marguerite ? Mais votre grand-père et moi avons conscience que la société de personnes âgées et tristes ne saurait être bien agréable à des jeunes filles.

— Oh ! grand'mère ! protesta Marguerite.

Elle se sentait le cœur léger et elle aurait voulu être bonne pour tous, pour tous aimante.

Elle s'approcha de Mme de Trévoux et, pour la première fois, osant une caresse spontanée, elle l'embrassa.

— Pauvre enfant ! murmura la vieille dame, pauvres enfants ! et elle rendit le baiser.

La causerie reprit ; Marguerite parlait de son

amie Edith Barine, chez qui elle avait rencontré le peintre. L'atmosphère vraiment était changée.

Un pas pressé résonna dans le vestibule. Le valet de chambre parut et commença d'une voix agitée :

— Monsieur le marquis...

Puis il s'arrêta, son regard allant de la marquise aux jeunes filles.

— Si Monsieur le marquis voulait bien venir un instant...

Mais l'accent, le visage bouleversé du domestique, avaient donné l'éveil à Mme de Trévoux. Redressée, elle ordonna :

— Parlez. Qu'y a-t-il ? Qui demande M. le marquis ?

— Madame la marquise, c'est M. le curé qui envoie demander... qui envoie prévenir... Il y a un accident. En arrivant à moitié de la côte, l'auto a fait une embardée et puis panache dans un champ en contre-bas... On a porté chez le curé un de ces messieurs assez grièvement blessé...

— Le cri ! gémit Faustine, le cri ! Ah ! j'avais bien entendu !

Et, sanglotant, elle se jeta au cou de sa sœur. Marguerite la repoussa.

— Il ne faut pas pleurer, il faut agir... Grand'mère, descendons vite !

— Nous allons descendre en effet, votre grand-père et moi. Laurent, venez aussi et prenez la pharmacie... Dites à Justine de m'apporter un manteau. Elle aussi m'accompagnera.

— Et nous ? dit Marguerite.

— Votre place n'est pas là-bas. Nous suffirons jusqu'à l'arrivée du médecin. Inutile d'insister, Marguerite.

— Je sais panser les blessures... On nous apprenait au couvent.

— C'est bien. Si votre aide est nécessaire, je vous enverrai chercher. Venez, mon ami, hâtons-nous. Pour l'instant, Marguerite, soignez votre sœur, qui a déjà une crise nerveuse. Que feriez-vous, Faustine, si vous voyiez les blessés... Matez donc vos nerfs.

Et, dans le grand salon où, tout à l'heure, pour la première fois depuis tant d'années, avaient résonné des rires, les jeunes filles se trouvèrent seules, blêmes d'épouvante, tremblant de tous leurs membres.

Faustine, seule, pleurait. Marguerite, les yeux fixes, les dents serrées, évoquait l'horrible chose.

Un peu plus tard, le valet de chambre reparut. Il venait, de la part de la marquise, rassurer les jeunes filles. Elle-même et M. de Trévoux remonteraient dans un moment. L'accident, en somme, aurait de moindres conséquences qu'au premier moment on ne l'avait craint. Projeté dans une haie, le chauffeur en serait quitte pour des contusions. M. de Gerfeu, dont le long évanouissement paraissait inquiétant, ne souffrait que de la commotion reçue ; une pierre l'avait blessé à la tête, mais très légèrement. Revenu à lui, sa coupure bandée, il s'était levé, affirmant ne ressentir aucune douleur.

Le plus atteint serait le peintre. Le médecin, arrivé tout à l'heure, — M. le curé, dès le premier instant, avait envoyé un homme à cheval le chercher, — relevait une fracture de la jambe. Laurent ajoutait à ces détails son avis personnel : « Ces Messieurs avaient eu de la

chance d'en être quittes à si bon marché : l'auto était en miettes. »

— Il faut absolument que ces demoiselles dînent, poursuit le valet de chambre. Mme la marquise l'a bien recommandé. Je vais servir... M. le marquis et Mme la marquise prendront quelque chose en rentrant, mais ils ne veulent pas que ces demoiselles attendent.

— Laurent, supplie Marguerite, dites-nous la vérité : personne n'est... plus gravement blessé ?

— Mademoiselle, c'est l'exacte vérité... Personne n'est mort, personne n'en mourra. Une petite coupure, une jambe cassée... ce n'est rien du tout pour un bel accident comme celui-là !

— Un bel accident ! répète Marguerite.

Et, la réaction nerveuse s'opérant, elle éclata de rire.

— Mon Dieu, que j'ai eu peur, mon pauvre enfant ! Voyons ce front.

— Ce front, ma chère maman, est guéri. Regardez...

« Deux petits morceaux de sparadrap ont suffi à réparer le dommage . Le docteur affirme que la cicatrice disparaîtra presque complètement.

— Que j'ai eu peur ! répète Mme de Gerfeu.

Elle venait d'arriver au Pic, précédée de quelques heures par une dépêche. Au récit de l'accident, malgré la lettre très rassurante de Gilbert, elle s'était affolée, persuadée qu'on lui cachait la vérité.

— Vous auriez pu ne pas vous déranger, ma mère, je vous assure. Je suis cependant heureux que vous soyez venue, à cause de mon pauvre Firmian, à qui votre présence fera du bien.

— Comment n'est-il pas ici... Pourquoi l'avoir laissé à Murdos ?

— Parce que le transport aurait été non seulement compliqué, mais dangereux, la fracture étant assez grave. Il est d'ailleurs admirablement soigné au presbytère. L'abbé Muriel se multiplie ; sa gouvernante, Jeanneton, s'est prise pour le blessé d'une passion jalouse et ne permet à personne autre qu'elle de le veiller. En outre, le médecin va plus facilement à Murdos qu'il ne viendrait au Pic... Vous voyez, il y avait bien des raisons pour laisser Henry à la cure. Aussitôt qu'il sera transportable, nous le ramènerons ici. Maintenant que vous êtes, je ne craindrai pas pour lui le manque de soins... Quelle tristesse d'être seul au monde ! Voyez la différence : pour un bobo insignifiant, vous voici accourue près de moi. Henry n'a personne qui s'inquiète de lui.

— Pauvre garçon ! Oui, c'est triste... Mais il a de bons amis, toi le premier. Lui qui venait ici pour se reposer, se détendre... Mais, dis-moi, quelle singulière idée de grimper à Murdos un jour de pluie !...

— Justement. C'était un jour de pluie... Nous ne savions que faire de nous-mêmes.

— Oui, il fallait vraiment être désœuvré, car, pour des jeunes gens, la société du marquis et de la marquise n'a rien de divertissant, et ce n'est pas cette petite Faustine, timide, effacée... Je la trouve charmante, note bien ! mais enfin !

— Vous savez qu'elles sont deux ?

— Qui ?

— Faustine a une sœur.

— Que racontes-tu là ?

— Une sœur aînée, élevée au couvent, qui se nomme Marguerite et ressemble à sa cadette comme une goutte d'eau à une goutte d'eau.

— Vovons... tu rêves... Jamais on n'a pro-

noncé son nom, jamais personne n'a mentionné son existence...

— On l'élevait alors solitaire et cachée... Elle existait cependant.

— Une sœur de Faustine... une autre petite-fille des Trévoux... une autre fille de leur fils !...

— Oui, oui, oui, dit Gilbert en riant. Vous la verrez probablement tout à l'heure : ne m'avez-vous pas dit que vous désiriez, après avoir pris un moment de repos, vous rendre à Murdos ? Moi, j'y vais tous les jours et, chaque fois, j'y rencontre la marquise ou le marquis et les deux jeunes filles. Tout ce monde envahit le parloir du bon curé où l'on a dressé le lit de Firmian. L'abbé Muriel en est réduit à prendre ses repas à la cuisine. Nous avons failli périr pour le plaisir de leur faire une visite : les Trévoux ne peuvent l'oublier et se croient tenus d'adoucir de leur mieux le malheur d'Henry. Ils s'y emploient chacun à sa manière : le marquis lui raconte des anecdotes, la marquise lui apporte des friandises. On permet à ces demoiselles de descendre au presbytère — Marguerite sourit à Firmian et Faustine le regarde. Or, le sourire de Mlle Marguerite et les regards candidement pensifs de Mlle Faustine sont un baume à ne pas dédaigner.

— 'Tiens, tiens, tiens !... fit Mme de Gerfeu.

C'était une aimable personne, très jeune encore d'allure et d'esprit, comme savent le rester tant de femmes aujourd'hui. Il y avait bien, dans ses cheveux blonds, quelques fils plus clairs... mais en si petit nombre qu'ils semblaient n'être là que par un raffinement de coquetterie, afin de montrer à tous le dédain de Mme de Gerfeu pour les teintures. Elle avait les yeux clairs et charmants de son fils, mais

plus de douceur dans le regard. N'eût été la légère meurtrissure des paupières et un peu d'empâtement dans la taille, la mère de Gilbert n'aurait eu rien à reprocher aux années qui, si discrètement, l'effleuraient.

— Tiens, tiens, tiens !... répète Mme de Gerfeu.

Gilbert se met à rire.

— Ah ! ma chère maman romanesque, comme je vous retrouve ! Vous n'avez jamais pu voir une jeune fille quelque peu fortunée et jolie sans penser que votre fils lui ferait grand honneur en la remarquant. Aujourd'hui, votre sollicitude englobe Henry Firmian. Parce que le malheureux, ayant la patte cassée, ne peut fuir la quotidienne visite de deux jeunes provinciales en veine de jouer à la sœur de charité, tout de suite vous en concluez des choses... étonnantes.

— Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que ton ami fasse la conquête d'une de ces petites?... Son nom n'est pas très aristocratique, mais de nos jours l'aristocratie du talent est autant appréciée, et tu ne peux nier que celle-là Firmian la possède. De son côté, s'allier aux Trévoux peut paraître assez tentant !... Tu dis que les fillettes sont jolies ?

— Vous connaissez Faustine... J'ai souvent pensé que vous aviez — oh ! vaguement ! — songé pour votre fils à une alliance avec le marquisat de Trévoux.

— Ne ris pas. C'est vrai ! Faustine annonçait devoir être charmante ; et une jeune fille sévèrement élevée loin du monde, loin de tout le vilain jeu de coquetteries, de futilités qui contaminent aujourd'hui les plus innocentes, une

petite candeur miraculeusement conservée comme une relique des temps disparus, me semblait très désirable, une chance imprévue pour un jeune homme de rencontrer sur son chemin cette âme neuve ! Et puis, pour tout dire, la fortune des Trévoux vaudra la peine d'être recueillie ; elle en *aurait* valu la peine, du moins, si Faustine seule avait dû en hériter... Mais, franchement, l'arrivée subite d'une seconde fille dont personne ne connaissait l'existence me déroute un peu ; sans parler du partage de l'argent, il y a là je ne sais quoi de mystérieux qui me déplaît... m'inquiète. On a dû avoir une raison pour cacher si longtemps cette enfant... Eh?... qu'en penses-tu?... que soupconnes-tu?...

— Rien, grands dieux ! Il n'y a rien à soupçonner. Mlle Marguerite est tout aussi charmante que sa cadette ; de plus, elle chante comme une *prima dona*... une *vraie* voix, vous savez, qui mériterait d'être sérieusement cultivée.

— Oui. Écoute, mon petit, ne te monte pas la tête, je t'en prie, attends !... Je t'assure, cette jeune fille, qui surgit un beau jour comme un diable d'une boîte à surprise, ne me dit rien qui vaille.

— Ma chère, chère maman, vous m'amusez bien avec vos craintes... Avez-vous donc oublié quel peu inflammable personnage est votre fils ? Soyez tranquille. Seulement, laissez-moi vous faire remarquer que vous souhaitez à Firmian ce que vous redoutez pour moi.

— Naturellement ! Ce n'est pas la même chose.

— Non ? L'égoïsme, l'exclusivisme cessent d'être des défauts et deviennent touchants

comme des vertus quand ce sont les chères mamans comme vous qui les pratiquent et les affirment avec tant de calme.

— Que tu es méchant ! répondit sans sévérité Mme de Gerfeu. Au lieu de me taquiner, donne donc des ordres pour qu'on nous mène là-bas. Quel genre de véhicule prends-tu, à présent ?

— Quel genre?... mais naturellement une auto... J'en ai loué une par dépêche dès le lendemain de l'accident. Comment voudriez-vous aller à Murdos tous les jours sans auto ?

— Mon Dieu ! je vais mourir de peur.

— Vous auriez tort. C'est un *clou*, et vous ne serez guère confortablement, habituée que vous êtes à votre limousine. Mais vous ne devrez avoir aucune crainte : pas d'autre côte que celle du Pic, très douce, sans tournants brusques. Le presbytère est dans la plaine, vous savez bien... Et puis l'accident a eu cela de bon qu'il a rendu Ernest encore plus prudent. Pauvre diable ! Il a refusé de prendre un congé et conduit, la figure tout écorchée de son intrusion dans la haie. Si ç'avait été un mur...

— Ah ! tais-toi ! fit Mme de Gerfeu frissonnante, et dis qu'on prépare...

VII

Entendant la voix du marquis et de ses petites-filles, Mme de Trévoux, vivement, remit dans le coffret de laque ce qu'elle tenait à la main ; mais elle n'eut pas le temps de le refermer. Le marquis parut. Il était seul. Il comprit le regard interrogateur de sa femme et dit :

— Les enfants sont remontées chez elles. Je ne pense pas qu'elles redescendent avant le dîner. Elles veulent travailler.

— Bien.

La marquise rouvrit le coffret.

— Venez voir, Raoul.

Il attira une chaise, s'assit auprès d'elle devant la console supportant le coffre aux fleurs éclatantes.

Mme de Trévoux tenait deux photographies. L'une représentait un officier de dragons, l'autre une jeune femme en toilette de bal. Lui avait l'air très fier et joyeux ; ses yeux — les yeux clairs du marquis — semblaient à la fois rire à la vie et la défier ; sa longue et fine moustache paraissait de nuance plus claire que les cheveux coupés droits. C'était un beau visage et un visage heureux.

En le contemplant, le regard de Mme de Trévoux se voilait de larmes. L'expression de ses traits changeait lorsqu'elle regardait l'autre portrait, celui de la jeune femme aux épaules nues.

Elle était jolie, cependant, avec ses larges bandeaux noirs, ses sombres yeux, profonds, caressants, passionnés surtout. Comme ils ont dû être éloquents, ces yeux, aux heures de joie !

Mais, pour la jeune femme comme pour l'officier, la joie fut brève. La mort les a pris tous deux.

Lui, d'abord, est parti... et elle, ardente au désespoir comme elle le fut au bonheur, n'a pas su vivre sans lui.

Le marquis, longuement, compara les deux figures, puis les rendit à Mme de Trévoux.

— Rien, murmura-t-il, il n'y a rien...

— C'est à *elle*, à elle seule que toutes deux ressemblent.

— Oui...

— Et pourtant... Ecoutez, Raoul, cette femme a menti... Elle a menti !

— Oui, mais quand?... Autrefois, comme elle l'a prétendu, ou maintenant ?

— Oh ! savoir... savoir !...

— Nous ne saurons jamais — il faut s'y résigner.

— S'y résigner ! Je croyais y parvenir, mais tout se ligue pour rendre plus nécessaire de constater la vérité...

— Plus nécessaire ?

— N'avez-vous rien remarqué ? Ne voyez-vous pas le danger du rapprochement quotidien des enfants, de Gilbert et de ce peintre ?... Ces visites émouvantes pour de jeunes cœurs, à un blessé qui, de si près, a vu la mort... tout le romanesque qui se mêle à leur revoir et crée entre eux un lien ?...

— Il est difficile, sous peine de paraître ridiculement rigides, de défendre à Marguerite et à Faustine de nous accompagner au presbytère.

— Je le sais. Mais comme cela nous a entraînés ! Depuis l'arrivée de Mme de Gerfeu, les visites sont devenues de véritables séances. C'est Mme de Gerfeu qui paraît recevoir, qui insiste et retient. Son amabilité, sa grâce mondaine ont conquis les enfants. Marguerite et Faustine, par elle, ont conscience d'une vie tellement différente de celle qu'elles ont ici ! Elles sont captivées. Cette dame prend sur elles un ascendant incontestable.

— Mme de Gerfeu est du meilleur monde et...

— Je ne le nie pas. Si les choses étaient en-

core telles que... l'an passé, je me réjouirais de circonstances dont pourrait dépendre l'avenir de Faustine. Gilbert est le seul jeune homme que nous connaissions, nous l'avons vu enfant et savons dans quelles idées il a été élevé. Lui donner notre petite-fille ne serait pas la donner à un étranger.

— Eh bien !

— Eh bien... vous oubliez Marguerite.

— Avez-vous remarqué si c'est à elle spécialement que s'adressent les hommages de Gilbert ?

— Les hommages... répéta la marquise avec un pâle sourire. Nous retardons, Raoul... Comme ce mot-là peint mal les façons qu'ont aujourd'hui les hommes pour plaire à une femme ! N'avez-vous pas été choqué de cette camaraderie établie si vite entre ces jeunes gens et... nos filles ?

— Choqué... non. Il y a tant de simplicité entre eux qu'il serait difficile de formuler un reproche.

— Très difficile... Aussi n'ai-je rien témoigné de mes impressions. D'ailleurs, ce changement de ton, d'allures et, par conséquent, de pensées, doit être à l'état d'ambiance et jusque dans l'air que l'on respire ici, en ce Murdos cependant si éloigné de tout. Car voyez comme Faustine, cependant élevée entre nous et ne sachant rien des usages nouvellement admis, s'est trouvée tout naturellement au diapason.

— C'est vrai. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Croyez-vous que Gilbert de Gerfeu ait une admiration particulière pour l'austine ?

— Je ne sais pas... je ne sais pas... mais cela pourrait être... alors que ferions-nous?

— Et que ferions-nous si, au contraire, ses préférences allaient à Marguerite?

— Raoul... j'ai peur... oui, j'ai peur. Entre ces enfants et nous est une barrière qu'elles ignorent et ne pourront pas toujours ignorer... Une barrière qui arrête notre tendresse, la repousse... injustement pour l'une d'elles...

— Pourquoi faudrait-il leur apprendre la vérité?

— Pourquoi... vous me demandez pourquoi? Le jour où Mme de Gerfeu, par exemple, nous demandera d'unir son fils à notre famille, croiriez-vous agir loyalement en lui laissant ignorer ce qui est?

— Vous avez raison.

— Et cette révélation, ne pensez-vous pas qu'elle suffirait à éloigner Gilbert, si épris soit-il?

— Peut-être.

— Ah! voilà pourquoi j'ai peur... J'ai peur de la souffrance possible, probable, pour une enfant... innocente, quoi qu'il en soit.

— Que faire?

— Le sais-je?... Si nous avions su préserver les malheureuses enfants de toute déception en les gardant contre toute espérance! Si elles avaient pu, sans trop souffrir, vivre ici, loin du monde... lentement, doucement s'y flétrir, y vieillir en recluses...

— Ah! c'eût été cruel!

— Moins cruel, si aucun mirage de bonheur ne les avait approchées... mais maintenant! maintenant, un élément nouveau s'est mêlé à leur vie... maintenant leur jeunesse connaît le charme de la jeunesse; nos cheveux blancs

leur paraîtront plus tristes, leur horizon, un instant élargi, s'il se referme sur elles, les étouffera davantage.

— En si peu de jours tant de mal accompli !

— Vous ignorez ce que sont les rêves de jeunes filles : sans cesse ils battent des ailes, cherchant où se poser. Lorsqu'ils peuvent aller de-ci de-là, au gré des caprices, ce n'est pas très grave ni très dangereux, autant en emporte le vent... mais ici ! Ne voyez-vous pas l'expression nouvelle de ces jeunes visages ? Leurs yeux s'illuminent en parlant de leurs nouveaux amis. Quelle hâte à descendre à la cure chaque jour ! Et quand elles remontent, que croyez-vous qu'elles fassent, sinon revivre, en se le rappelant jusqu'aux moindres détails, le temps passé là-bas ?...

— M. Firmian va mieux. Dans une semaine ou deux on l'emmènera au Pic et, de là, sa convalescence achevée, ils repartiront tous pour Paris.

— Une semaine ou deux encore... que c'est long !

— Je n'avais pas songé à ce que vous prévoyez si justement, sans quoi je n'aurais pas donné aujourd'hui même mon consentement à certains projets...

— Quel projets, mon Dieu ?

— Oh ! ils ont eu dès aujourd'hui un commencement d'exécution. Tout était préparé lorsque les enfants et moi sommes arrivés au presbytère. On vous espérait. En votre absence, je n'ai pas voulu refuser. D'ailleurs, pourquoi l'aurais-je fait ? Cela paraît si simple...

— Mais quoi, enfin ?

— Gilbert avait apporté à son ami le nécessaire et une installation savante lui permettant

de peindre sans quitter son lit. M. Firmian a demandé l'autorisation de faire sur une même toile le portrait des deux sœurs. L'esquisse est charmante ; les têtes rapprochées affirment mieux encore leur ressemblance. M. Firmian se propose de vous offrir cette toile en remerciement, je pense, de votre sollicitude... Vous ne dites rien, cela vous déplaît, j'en suis sûr. Comment refuser ?

— Oui, comment refuser. A la grâce de Dieu ! Mais nos épreuves ne sont point finies... Et lorsque le grand repos nous sera donné, d'autres demeureront pour souffrir et, peut-être, nous maudire...

— Nous maudire ! n'avons-nous pas accompli notre devoir, tout notre devoir ?

— Je ne sais pas... je ne sais plus.

— Qu'aurions-nous pu pour prévenir ce qui est ?

— Je ne sais pas... répéta lentement la marquise. Il me semble parfois qu'il aurait fallu ne point écouter cette femme... laisser... ce qui était.

— Et si cela constituait une injustice ?

— Tout valait mieux que le doute.

— Le doute aurait existé toujours, sinon pour les autres, du moins pour nous. Et nous aurions connu, après tant d'autres douleurs, le remords.

— Nous eussions été seuls à souffrir.

M. de Trévoux eut un grand geste las.

— Ah ! fit-il amèrement, de quel poids sur nous aura pesé la vie !

— Nous avons eu nos heures d'espoir, nos jours heureux... Tôt ou tard, chacun doit payer son tribut au malheur. Pour nous, c'est au fond de la coupe qu'était condensée l'amertume.

— Au fond de la coupe?... Bien des années ont passé depuis que nous connaissons la douleur.

— Oui. Le fardeau était lourd qui dès lors pesait sur nos épaules ; mais nous avons accepté notre croix, nous la portons, résignés. Maintenant cette croix est alourdie, les blessures se rouvrent...

— Ma pauvre amie !

Leurs mains tremblantes s'étreignirent.

— Nous avons connu, dit la marquise, un bonheur que tous n'ont pas : celui de deux cœurs unis dans la peine comme dans la joie ; nous nous sommes appuyés l'un sur l'autre fidèlement. De cela, mon ami, nous avons à remercier Dieu et je le fais chaque jour... je l'ai toujours fait, même aux heures les plus dures.

Et, devant le coffret ouvert au fond duquel, parmi des lettres nouées en paquet, gisaient de nouveau les deux photographies, M. et Mme de Trévoux demeurèrent en silence, songeant.

VIII

Jamais tant de gaieté n'avait animé le petit parloir de l'abbé Muriel. Sur une chaise longue envoyée par la marquise, Henry Firmian, pour la première fois, avait été transporté. C'était une étape vers la guérison et le peintre en ressentait une joie qui le rendait exubérant. Fini le dégoût de tout... finie la langueur énervée...

Gilbert affirme son intention d'envoyer un rapport à l'Académie de médecine, signalant

l'efficacité absolue d'un grave accident d'automobile pour guérir de la neurasthénie.

— Aujourd'hui, disait le peintre, que je suis debout — ou presque — je vais sérieusement travailler... Il faut que j'avance votre portrait, mesdemoiselles.

Malgré ces belles assurances, il ne peignait guère.

En ce moment, c'est Marguerite qui tient la pose. Assise dans le jour voulu, elle se prête docilement à l'examen du peintre.

Cependant, voyant la nonchalance de ses coups de pinceau, elle protesta gaiement.

— Monsieur Firmian, vous ne travaillez pas du tout.

— Vous crovez?... Mais si ! Etudier son modèle, c'est encore travailler. Quelle insuffisante lumière vient de cette fenêtre ! Je rêve de vous peindre dehors, quand je serai guéri ; votre teint est assez pur pour résister au cruel éclairage du plein air. Je ferai de vous une sainte Cécile que nous accrocherons dans l'église de Murdos.

Marguerite ne répondit rien.

Faustine et Gilbert, assis l'un près de l'autre au fond du parloir, riaient et se taquinaient ; leur camaraderie s'affirmait de jour en jour sans que Mme de Gerfeu parût s'en inquiéter.

Elle était gagnée au charme de la jeune fille, un charme fait de naturel, de douceur, de bonté, « une bru idéale, » se disait la mère de Gilbert.

Depuis une semaine, des douleurs retenant au logis Mme de Trévoux, le marquis, chaque après-midi, accompagne les jeunes filles. Il a pu constater le bien-fondé des inquiétudes de la marquise. Oui, cette intimité est dangereuse pour la paix de ces jeunes cœurs ; mais com-

ment remédier au mal, quelles raisons donner pour battre en retraite? On ne pouvait, les choses étant ainsi engagées, que laisser la situation se dénouer d'elle-même par le départ des Gerfeu emmenant avec eux M. Firmian.

Ce jour-là, M. le curé a laissé à Jeanneton le soin de veiller au bien-être de ses hôtes; dès l'aube il est parti, appelé au chef-lieu de canton par son doyen.

Tout à l'heure, comme les jeunes filles posaient ensemble, Mme de Gerfeu a prétendu étouffer dans ce parloir et, d'autorité, s'emparant du bras du marquis, l'a entraîné dans le jardin et fait asseoir sur un banc de bois vermoulu adossé au mur. De là on a devant soi la perspective sans majesté de la treille où se forment à peine les grappes de chasselas; il y a de beaux carrés de choux, des plates-bandes de salades et une broussaille de petits pois « hâtifs » qui fait l'orgueil de Jeanneton : « Elle en aura, des petits pois, avant personne au village. Si seulement ils pouvaient *se mûrir* assez vite pour qu'elle puisse en servir un plat à « Monsieur le peintre ! » c'est ça qui lui réveillera l'appétit. »

Tout en causant, Mme de Gerfeu regarde ce fouillis de pois entortillés aux rames de bois sec. Elle s'est tournée de ce côté, afin d'oublier le voisinage de gauche, le cimetière, dont la grande croix de bois et les ifs jettent leur ombre dans le jardin de l'abbé Muriel; ces tombes toutes proches... brr ! Et comme elle vient involontairement d'y jeter un coup d'œil, elle se détourne bien vite et affirme à M. de Trévoux :

— Il fait vraiment bon vivre !

Le marquis ne se croit pas en droit de pro-

tester : si la vie pour lui ne s'est guère montrée clémente, il se peut qu'elle l'ait été davantage pour cette aimable femme qu'épouvante l'idée de la mort.

— Oui, il fait bon vivre, reprend Mme de Gerfeu. J'ai eu des heures d'épreuve, comme chacun doit en avoir... la mort de mon pauvre mari, par exemple... mais pour l'amour de Gilbert je me suis rattachée à l'existence et l'existence m'en a récompensée en se faisant douce. Mon fils ne m'a donné que du bonheur ; c'est un garçon charmant, toujours si plein d'égards pour moi, si confiant, si tendre... Ah ! celui-là rendra sa femme heureuse.

— J'en suis persuadé, répondit le marquis.

Il écoutait mal Mme de Gerfeu, l'oreille tendue aux voix rieuses qui s'échappaient du parloir. Comme ils étaient gais, tous quatre, et insoucians !

— Du reste, reprit Mme de Gerfeu, Gilbert n'épousera jamais qu'une jeune fille qu'il pourra tendrement aimer. Les mariages de raison arrangés, où les contrats seuls s'accordent, lui font horreur, et je trouve qu'il a raison. Cependant, étant fils unique, il...

A ce moment, Faustine et Gilbert vinrent les rejoindre.

— Voilà ! dit Faustine. Marguerite pose encore, moi j'ai congé.

— Profitez-en, dit vivement Mme de Gerfeu, pour vous promener. Marchez un peu sous la treille... mon fils vous accompagnera.

— Obéissons ! dit Gilbert.

Ils s'éloignèrent à petits pas nonchalants, causant de tout et de rien.

Gilbert songeait :

« Comme elle est jolie... et fraîche... et jeune !

Ce charme de jeunesse, les jeunes filles mondaines le perdent si vite ; beaucoup d'entre elles ne le connaissent jamais... Elles passent des robes courtes aux robes de bal, deviennent du jour au lendemain des poupées coquettes et prétentieuses, sûres de leur beauté. Celle-ci ignore combien elle est délicieuse. Quelle joie ce serait de le lui apprendre ! Mais voilà. C'est tout de même un peu effrayant, le mariage, étant donné — pour qui n'admet pas le divorce — sa longueur... toute la vie ! cela vaut d'y songer. »

Et Faustine se disait :

« Les princes Charmant des contes de fées lui ressemblent, je pense. Comme il est aimable et condescendant pour moi, qui ne suis encore qu'une petite fille. Quand il sera parti, je ne pourrai plus me promener sous la treille de M. le curé sans me souvenir d'aujourd'hui — et ce sera si triste, si triste d'y revenir seule, que je ne saurai m'empêcher de pleurer... »

Mme de Gerfeu, toujours le dos tourné au cimetière, continuait l'éloge de son fils, et le marquis se disait :

« Que faire?... Les voilà, Faustine et Gilbert, qui, à mi-voix, échangent peut-être d'imprudentes confidences. Dans le parloir, Marguerite et M. Firmian en sont là aussi sans doute... Et Mme de Gerfeu, qui me retient ici, est de connivence... Vers quers désastres allons-nous !... »

— Vous ne répondez pas, mademoiselle Marguerite, insistait le peintre, après un long silence ; il vous déplairait de poser sainte Cécile quand je serai guéri ?

Marguerite dit, la voix sourde :

— Quand vous serez guéri, vous partirez et... et ce sera fini.

Henry Firmian, ému, chercha le regard qui fuyait le sien.

Comme elles sont inhabiles, les très jeunes, à feindre quand leur cœur se prend... Henry se ressouvint des paroles échangées avec Gilbert avant leur départ pour Murdos.

« Des princes Charmant ! avait dit Gilbert, qui sait?... nous apparaîtrons peut-être sous cet angle à ces petites recluses. » Et lui a répondu, sincère : « Si je le pensais, je n'irais pas. Je ne voudrais, en aucune façon, troubler leur sérénité par de vains rêves. Ce serait une mauvaise action. »

Et voici que le destin a prononcé. Une force plus puissante que leur volonté a rapproché Henry et Gilbert des petites Princesses de légendes, jusque-là solitaires dans leurs sombres tours !... Maintenant le mal est fait. Avant qu'elle se le soit avoué à elle-même, les grands yeux ardents de Marguerite ont trahi son secret.

Cette tendresse naïve qui se laisse deviner, Henry doit feindre de n'en rien voir. Il ne croit pas, lui, comme Mme de Gerfeu, qu'un artiste, encore loin d'être illustre, un pauvre « sans famille » dont les aïeules portaient la coiffe blanche des paysannes bretonnes, puisse prétendre à la main de Mlle de Trévoux.

Que de fois, pendant ces derniers jours, Henry s'est répété l'arrêt qui le condamne ! Et ce n'est point à Marguerite que va toute sa pitié. Elle souffrira peut-être, mais un cœur de jeune fille aisément se console. N'est-il pas semblable à ces rosiers remontants qui refleurissent après l'effeuillement de leur première floraison ? La séparation viendra très vite pour eux... le rêve n'aura pas eu le temps de jeter de profondes racines.

La pitié de Firmian retombe sur lui-même, parce que, pour lui, le rêve eût été merveilleux ! Il en a évoqué toutes les douceurs... Avoir pour compagne de route cette âme joyeusement ardente qui, si bien, le comprendrait, qui l'aiderait, le relèverait aux heures d'abattement et de dégoût jalonnant toute vie d'artiste... Ah ! la délicieuse compagne aux jours heureux, la précieuse amie aux heures sombres !... Oui, Firmian sait tout ce qu'il perd, la perdant, tandis qu'elle, au hasard un peu, voit en lui l'idéal que toutes attendent.

Ayant compris, bravement Henry doit fuir. Il s'y décide et, refoulant son désir d'aveu — ce serait si bon, si consolant, de lui montrer sa peine ! — il s'efforce de parler gaiement.

— Vous avez raison, mademoiselle. Dès que je le pourrai, il va me falloir retourner à Paris, et si je commençais ce tableau, je n'aurais peut-être pas le loisir de le terminer.

Marguerite se tait. Elle croit, demeurant immobile, le regard lointain, garder un visage impassible. Mais elle est impuissante à dissimuler aux yeux attentifs du peintre le frémissement des lèvres qui tâchent de sourire.

Entre eux tombe du silence.

M. de Trévoux se résout, malgré les efforts de Mme de Gerfeu pour le retenir, à rappeler Faustine. Il souhaite voir où en est le double portrait. Rien, affirme le marquis, ne l'intéresse davantage que de regarder travailler le peintre.

De nouveau, le petit parloir est envahi. De nouveau la gaieté de Faustine et de Gilbert le remplit d'éclats de rire.

Comme elle a changé, cette petite Faustine, si grave, si pensive ! Quelle transformation !

Tandis que la conscience d'aimer étreint le

cœur de Marguerite comme un malheur, elle s'épanouit à l'approche de l'amour.

Et voici qu'Il vient ! Gilbert le lui a fait entendre, et cette timide, cette résignée, se redresse, se sent triomphante !

« Vous avez donc oublié, a dit Gilbert à Mme de Gerfeu, quel peu inflammable personnage est votre fils ? » Et pourtant ce sceptique a subi le charme et, se sentant gagné, n'a opposé aucune résistance au sentiment imprévu. Mme de Gerfeu, du reste, est complice de sa défaite. Les réponses de l'abbé Muriel, habilement questionné, l'ont rassurée quant à la diminution de la dot, en lui montrant la fortune des Trévoux comme beaucoup plus considérable qu'elle ne se l'était imaginé.

Ainsi la moitié seule suffisait à faire de Faustine un parti enviable. C'est donc encouragé, approuvé par sa mère que le jeune homme s'est laissé conquérir.

A peine rentrés, Gilbert entraîna sa mère.

— Venez, maman, j'ai à vous parler.

— Ah !

— Je suis décidé. Vous pourrez faire votre demande dès demain, si cela vous plaît. Une seule chose me trouble.

— C'est ?

— L'âge de Faustine : elle n'a pas dix-huit ans...

— Tu te plains — c'est le cas de le répéter — que la mariée est trop belle. Dix-huit ans ! Mais c'est « le bel âge », comme dit la chanson. Autrefois, les jeunes filles se mariaient beaucoup plus tôt qu'aujourd'hui, et cela valait bien mieux. Leur mari pouvait, à sa guise, les façonner, leur inculquer ses idées, ses sentiments. Tandis que lorsqu'on épouse une femme

faite, on n'est pas du tout certain d'éviter les heurts... Pourquoi ris-tu?

— Parce que je me souviens de vos paroles quand vous rêviez de me marier à cette très jolie et très riche personne rencontrée à Nice il y a deux ans... vous rappelez-vous? Elle avait un an de plus que moi.

— Mais ne les paraissait pas. Une femme n'a que l'âge qu'elle paraît avoir.

— Vous m'avez dit cela, et aussi qu'il était fâcheux qu'un homme choisît pour sa compagne une petite fille ignorant tout du monde et de la vie; que l'on ne peut deviner ce qu'elle sera et que de longtemps, en tout cas, elle restera incapable d'être l'amie éclairée, l'associée...

— Tu m'agaces! Vraiment, je t'ai dit tout cela? C'est possible... mon Dieu... les deux thèses se peuvent soutenir. Il n'y a rien de parfait en ce monde; mais en chaque chose on peut trouver du bon. Tu vois, je ne renie point ce que j'ai pu dire alors. Mais il ne s'agit plus de cette jeune fille, dont tu n'as pas voulu, d'ailleurs; ce qui prouve que mes raisons ne te semblaient pas justes; il s'agit de Faustine. Eh bien, oui, elle est très jeune; mais elle a été sévèrement élevée. L'abbé Muriel se plaît à vanter la maturité de son esprit, de son jugement, la droiture de son cœur, la...

Gilbert interrompit sa mère en riant.

— Ma chère maman, ne vous inquiétez pas... ne prenez pas la peine de prêcher un converti. Je vous l'ai dit, je suis décidé. Vous ferez votre demande quand il vous plaira... Pensez-vous qu'elle sera agréée?

— Tu en doutes? Mais ils seront trop heureux de l'accueillir... Eh bien! je voudrais voir qu'on hésitât! Tu n'as qu'un joli nom, sans

titre, mais Faustine non plus, j'imagine... nous ne sommes pas en Espagne. Et veux-tu me dire si les gendres comme toi, moins bien même que toi, afflueront sur le coteau perdu de Murdos? Où iront-ils dénicher des maris pour leurs filles — ils ont volontairement rompu avec toutes leurs relations — à moins de mettre une annonce dans les journaux ou de s'adresser aux agences?

— C'est bien, me voici convaincu. Je suis pour Mlle de Trévoux le héros inespéré, vous m'en voyez ravi. Il me reste seulement à l'entendre affirmer par sa jolie bouche.

— J'irai demain. Ah! que je suis émue! Mon fils! une autre va me prendre ta tendresse... tu ne seras plus tout à moi... mais le rôle des mères est de s'effacer et ton bonheur seul m'importe. Je ne serai pas jalouse, va... et j'aime déjà Faustine.

— Moi aussi, je l'aime bien, avoua gaiement Gilbert, sans ça...

IX

Marguerite et Faustine descendaient au presbytère accompagnées du marquis, lorsqu'elles rencontrèrent à mi-chemin Mme de Gerfeu.

Ce jour de printemps était brillant et chaud comme un jour d'été. Sous l'ombrelle rouge dont le reflet délicatement fardait son visage, Mme de Gerfeu paraissait étonnamment jeune. Elle souriait des lèvres et des yeux avec un peu de mystère, un air de connivence qui alarma M. de Trévoux et fit battre le cœur de Faustine.

— Bonjour! fit-elle gaiement, et au revoir!

Je vous retrouverai tout à l'heure... Pour l'instant, je monte à Murdos faire une petite visite à cette chère marquise.

— Ma femme, dit le marquis, est assez souffrante aujourd'hui.

Il voulait ajouter : « N'allez pas là-haut, elle ne vous recevra pas. » Mais sa courtoisie domina son désir d'éviter à Mme de Trévoux une explication douloureuse, et il finit :

— J'espère cependant qu'elle pourra ne se point priver du grand plaisir de vous recevoir.

— J'y compte bien ! Ce serait pour moi en tout temps une déception... Aujourd'hui, cette déception serait plus grave.

Elle souriait toujours, et son sourire donnait au mot « grave » toute sa signification. L'austine ne douta plus — et une grande joie illumina son visage pensif.

Le marquis, lui aussi, comprenait...

— Monsieur de Trévoux, dit résolument Mme de Gerfeu, savez-vous ce que vous devriez faire?... Laisser ces jeunes filles poursuivre seules leur chemin et vous, galamment, revenir sur vos pas et m'accompagner. Oh ! je sais ce que vous allez me dire — du moins ce que vous pensez. Il vous paraît choquant que ces petites aillent seules à leur charitable visite — car c'est charitable de visiter un blessé... Mais vraiment, croyez-vous que l'abbé Muriel ne soit pas un chaperon suffisant?... Il est là aujourd'hui : je l'ai laissé près de M. Firmian... J'oubliais de vous dire que mon fils n'est pas venu... non. Je suis seule. Il me rejoindra plus tard, beaucoup plus tard. Je lui ai envoyé l'auto ; il viendra me chercher.

L'expression gaiement mystérieuse de son regard augmenta.

— C'est bien, dit le marquis résolu, je vous accompagne en effet, madame, très heureux, croyez-le.

Et ils montèrent ensemble. Tous deux allaient à pas lents ; lui, encore très droit, se redressant d'ailleurs, comme il l'eût fait pour marcher au combat.

Elle, gracieuse, dissimulant avec coquetterie le léger essoufflement que lui amenait cette montée en plein soleil sur un chemin caillouteux.

Muettes, perdues en leurs pensées, Marguerite et l'austine poursuivaient leur route. A l'entrée du cimetière, elles s'arrêtèrent.

— Marguerite, dit l'austine, veux-tu que nous entrions d'abord à l'église, faire une prière pour...

— Pour que grand-père et grand'mère consentent... Oui !... J'ai compris comme toi... Oh ! je suis heureuse, ma chérie !... J'avais bien deviné, va !... Je suis contente... contente !...

Et, comme tout à l'heure, les yeux de l'austine et ceux de Marguerite s'illuminèrent.

Ce n'est pas seulement pour sa sœur que se réjouit la jeune fille : si Gilbert devient le fiancé de Faustine, l'ami de Gilbert ne s'éloignera pas... ou, s'il doit partir, il reviendra. Il faudra bien qu'il revienne !...

Agenouillée devant l'autel, près de l'austine qui prie de toute son âme, Marguerite se voit dans une apothéose de lumières et de fleurs blanches, quêtant au mariage de sa sœur, appuyée — n'est-ce pas tout simple — au bras du plus intime ami du marié... Ah ! que la vie est belle... et douce !

Amusée, elle évoque cette Marguerite éplorée qui, dans le parloir de la Mère supérieure, dé-

clarait sa volonté d'entrer au couvent. Comme elle a eu raison de sourire, mère Saint-Jean-Baptiste, et de lui conseiller d'éprouver sa vocation !... Maintenant, en pensant au cloître, Marguerite se sent frissonner et, dans un élan de ferveur, elle remercie le Dieu de miséricorde qui permet aux pauvres humains de chercher le Ciel par une route moins ardue que celle des complets renoncements.

Mis au courant tous deux des projets de M. de Gerfeu, l'abbé Muriel et le peintre accueillirent les jeunes filles en s'efforçant de paraître exempts de toute préoccupation. En réalité, ils réussissaient mal à tenir leur rôle d'indifférence. Henry Firmian, de même que Marguerite, songeait au rapprochement forcé qu'amènerait entre eux le mariage de Gilbert et de Faustine ; et, malgré les beaux raisonnements par lesquels il cherchait à l'étouffer, l'espérance croissait. Le « qui sait ? » imprécis et prometteur qu'oppose le cœur à la froide sagesse, s'obstinait à chanter en lui.

Faustine, nerveuse, refusa de poser. Après une heure qui lui parut un siècle, elle supplia :

— Remontons, Marguerite, nous reviendrons demain, Aujourd'hui j'aime mieux rentrer, je t'assure...

Sa voix angoissée surprit sa sœur.

— Qu'as-tu ? demanda Marguerite lorsqu'elles se trouvèrent sur le chemin de Murdos. Tu sembles inquiète, troublée... Que crains-tu ?

— Je ne sais pas. J'ai peur.

— Grand-père et grand-mère témoignent de la sympathie à M. de Gerfeu : quelles raisons auraient-ils de refuser ?...

— S'ils ne veulent pas nous marier...

— Oh ! par exemple !

— S'ils me trouvent trop jeune...

— Cela, c'est possible. Alors vous en seriez quittes pour attendre un peu, Gilbert et toi. Et ce sera délicieux... de longues fiançailles... comme dans les romans.

— Je n'ai guère lu de romans, soupira Faustine ; mais, dans les livres, il n'est pas difficile de tout arranger pour le mieux. Je pense qu'en réalité les choses ne sont pas toujours aussi aisées.

Elles avaient pris par le chemin le plus court et montaient vite, soulevées toutes deux par leur hâte de savoir.

Elles rejoignirent l'avenue des chênes au moment où, sur le perron, apparaissait Mme de Gerfeu, que reconduisait le marquis. A la distance où elles se trouvaient d'eux, les jeunes filles ne distinguaient pas leurs visages, mais pouvaient voir leur attitude. Mme de Gerfeu, en parlant, agitait son ombrelle d'un geste nerveux ; le marquis l'écoutait, le front bas, les épaules voûtées, lui qui, d'ordinaire, si vaillamment savait se redresser.

Il descendit avec sa visiteuse ; elle l'arrêta, lui tendit la main, et les jeunes filles comprirent qu'elle le priait de ne pas aller plus loin. Le marquis, sans insister, rentra. Comme il remontait lourdement les quelques marches du perron ! Mme de Gerfeu, sans songer à ouvrir son ombrelle, traversa vite la cour inondée de soleil et s'engagea dans l'avenue.

La main dans la main, le cœur en détresse, les jeunes filles la regardaient venir. Machinalement, elles avançaient, ayant toutes deux maintenant le pressentiment d'aller vers le malheur.

En les apercevant, Mme de Gerfeu eut une

exclamation étouffée, une courte hésitation, puis se hâta résolument vers elle. Devant les yeux suppliants de Faustine, elle se troubla et, ouvrant les bras à cette enfant dont elle avait souhaité faire sa fille, elle l'embrassa en pleurant.

— Ma pauvre mignonne ! ma pauvre petite ! et tout bas elle acheva : il aura tant de chagrin.

Puis, l'embrassant encore, elle s'en alla très vite.

Marguerite et Faustine, un court moment, demeurèrent immobiles, muettes, pétrifiées, devant le désastre trop évident de leurs rêves.

Faustine enfin murmura :

— Ah ! mon Dieu... mon Dieu...

Elle ne pleurait pas. Les yeux fixes, elle se remit à marcher d'un pas de somnambule. Marguerite la suivait avec des mots de colère.

— *Ils n'ont pas voulu... ils t'ont refusée à Mme de Gerfeu !... Pourquoi?... Pourquoi?... Pourquoi te veulent-ils malheureuse... c'est donc vrai qu'ils ne nous aiment pas !...*

— Ah ! dit Faustine, qu'importe la raison de leur refus... Ils ont dit « non », voilà.

— Voilà... voilà ! Et tu te résignes... tu acceptes... Moi je ne veux pas qu'on te rende malheureuse... Je te défendrai.

— Laisse... laisse... A quoi bon lutter ; ils ne cèdent jamais.

— A quoi bon lutter ? Ah ! je lutterai pour toi, moi... quand je ne devrais arriver qu'à savoir... Oui, on va encore se retrancher derrière des raisons mystérieuses, nous cacher la vérité comme on nous l'a cachée lorsque je suis venue. On ne nous dira pas plus pourquoi tu ne dois pas épouser Gilbert de Gerfeu qu'on n'a consenti à nous apprendre pourquoi, jus-

qu'à cette année, on avait caché à tous mon existence, me laissant croire, à moi, que j'étais seule au monde... Cette fois, je ne m'inclinerai plus... je me révolterai pour l'amour de toi, Faustine... Pour l'amour de toi je *saurai* ! Oh ! ne crains rien ! Je m'arrangerai pour *savoir*, quoi qu'on m'oppose !

— Je t'en prie, je t'en prie... tu me fais peur...

Elles étaient arrivées dans le hall. Faustine, craintivement, gagna l'escalier ; il lui tardait d'être chez elle, seule... toute seule... Pourtant, voyant Marguerite se diriger vers le salon, elle supplia :

— Viens, viens avec moi... que vas-tu demander... que vas-tu dire... Marguerite !

— Ne crains rien, répondit celle-ci d'une voix apaisée, je te rejoindrai bientôt.

Et, résolument, elle entra dans le salon.

Elle s'arrêta sur le seuil, interdite.

La marquise de Trévoux, assise devant la console sur laquelle le coffret de Chine était ouvert, sanlotait, le visage dans ses mains. Debout près d'elle, courbé, vicilli, le marquis, à voix basse, lui parlait.

Toute la colère de Marguerite tomba. Elle ne ressentit plus qu'une grande pitié désolée... pitié pour ces vieillards douloureux, pitié pour Faustine dont on brisait l'avenir, pitié pour elle-même qui sentait peser sur ses épaules le grand malheur mystérieux dont elle avait déjà senti la menace depuis son arrivée à Murdos.

— Grand'mère ! dit Marguerite, grand'mère !

Mme de Trévoux releva son visage en larmes et, devant la détresse de ces yeux las qui la regardaient sans la voir, Marguerite s'épouvanta.

— Qu'y a-t-il, grand'mère ! Oh ! cette fois je vous en prie, dites, dites ce qu'il y a !

La marquise se ressaisit. Elle essuya ses yeux, referma hâtivement le coffret, dont la clef, une toute petite clef d'or, demeurerait, tentatrice, à la serrure.

— Qu'y a-t-il ? répéta la jeune fille.

Le marquis demanda :

— Où donc est votre sœur ?

— Dans sa chambre. Elle pleure... Elle pleure parce que vous avez refusé pour elle Gilbert de Gerfeu qu'elle aime. Sa mère aussi pleurerait en s'en allant. Nous l'avons rencontrée. Pourquoi avez-vous refusé ?

Le désir de lutter lui revenait, en songeant au chagrin de Faustine.

La marquise se taisait toujours ; le marquis répondit fermement :

— Vous vous trompez, mon enfant, nous n'avons pas repoussé la demande de Mme de Gerfeu.

— Ah ? pourquoi donc pleurerait-elle si le mariage doit se faire ?

— Ce mariage ne se fera pas.

— Mais vous dites que vous ne refusez pas... Mme de Gerfeu n'est-elle point venue ici pour cela?... Mon Dieu !... Qu'est-ce que signifiaient ses paroles, alors?... Elle a dit à Faustine : « Gilbert aura tant de chagrin ! »

M. et Mme de Trévoux échangèrent un regard désolé.

— Elle a parlé ! murmura plaintivement la marquise.

— Nous n'avons point eu à refuser, reprit le marquis.

Et, après un court silence, comme à regret, il acheva :

— Mme de Gerfeu ne maintient pas sa demande.

Marguerite d'abord ne comprit pas. Elle se répétait, sans y trouver un sens, cette parole étrange : « Mme de Gerfeu ne maintient pas sa demande... » Elle supplia :

— Expliquez-moi, je vous en conjure... Voulez-vous dire que c'est Mme de Gerfeu qui ne veut plus?...

— Cette femme est coupable, dit violemment la marquise ; elle n'avait pas le droit d'agir comme elle l'a fait... de laisser entendre à Faustine quels étaient ses projets avant de nous avoir vus.

— Ainsi c'est bien cela? Mme de Gerfeu ne souhaite plus faire épouser Faustine par son fils?... Il y a une raison... grand'mère, nous devons la connaître... Il faut que nous sachions ce qui pèse sur nous... Il le faut!...

Mme de Trévoux, peu à peu, retrouvait sa glaciale impassibilité. Elle posa sur l'audacieuse son regard que ne voilaient plus les larmes et répondit nettement :

— Nous n'avons rien à vous apprendre.

Si la volonté de savoir à tout prix avait pu faiblir chez la jeune fille devant le désespoir de sa grand'mère, en la retrouvant froide et hautaine, elle retrouvait aussi son courage et sa révolte. Pour elle-même, Marguerite peut-être se serait inclinée ; mais il s'agit de Faustine, de la petite sœur qu'elle sent très fragile, facilement brisée par le chagrin, incapable de défendre ce qu'elle croit être le bonheur.

Pour l'amour de Faustine, Marguerite accepte la lutte.

Respectueusement, elle insiste. Elle supplie encore, répète, frémissante :

— Il vaut mieux que nous sachions tout, que nous n'ayons plus cette angoisse de nous sentir menacées par quelque chose que nous ne pouvons comprendre. Dites-moi la vérité, grand'mère... Oh ! dites-la moi... par pitié !

— Que vous importe, répond tristement la marquise. Connaître le motif du recul de Mme de Gerfeu vous donnera-t-il le moyen de rien changer ?

— Peut-être.

Elle parle au hasard, cherchant un argument. Dans le regard de la marquise passe une lueur d'espoir aussitôt éteinte.

— Impossible, murmure-t-elle, impossible !

Si brève qu'ait été cette lueur, Marguerite l'a saisie et, sans savoir comment cela se pourrait, elle affirme :

— Je trouverai le moyen... je le trouverai... dites-moi ce qu'il y a, quel mystère nous enveloppe toutes les deux !

Mais non ! ni M. de Trévoux ni la grand'mère ne parleront. Leurs yeux se sont rencontrés pour convenir de ce silence.

Et maintenant, s'affolant de son impuissance, Marguerite, moins doucement, insiste encore. Elle ne prie plus, elle revendique des droits, elle s'irrite, reproche.

D'abord les vieillards, surpris de cette attitude, l'écoutent sans un mot. A leur mutisme obstiné Marguerite se heurte, se brise comme à une infranchissable barrière. Mais sur un mot trop vif, sur un cri de colère, le marquis se redresse ; sa main, lourdement, se pose sur l'épaule de la jeune fille.

— Vous ne nous parlerez pas plus longtemps sur ce ton, sortez, immédiatement, Margue-

rite, remontez chez vous. Vous m'entendez? J'ordonne.

Et matée, mais non soumise, Marguerite obéit, étouffant ses sanglots.

X

Tout dort — ou semble dormir — dans le grand château plein de silence.

Ni Faustine ni Marguerite n'ont voulu paraître au dîner. Faustine, à force de pleurer, s'est assoupie ; Marguerite, assise à son chevet, regarde le pauvre visage marbré par les larmes, les lèvres pâlies que, même dans le sommeil, gonflent des soupirs.

Cependant, lorsque, après la scène inutile et si douloureuse entre elle et ses grands-parents, Marguerite a rejoint sa sœur, elle a cherché à l'apaiser ; elle a voulu, pleurant elle-même, sécher les larmes de Faustine en la berçant de vagues espoirs.

Tout n'était pas perdu : Gilbert ne se laisserait point détourner si aisément de ses projets... D'ailleurs, le bon abbé Muriel leur viendrait en aide...

— Personne ne peut nous venir en aide ! Il y a sur nous *quelque chose*, Marguerite, une chose qu'on refuse de nous apprendre... que grand'mère cependant a dite à Mme de Gerfeu, et c'est cela qui l'a fait reculer... quelque chose d'horrible, de déshonorant peut-être ? Ah ! si seulement nous pouvions savoir !...

Ît cette phrase, toujours la même, hante le cerveau de Marguerite durant sa triste veillée.

« Ah ! si seulement nous pouvions savoir... savoir... »

Le temps passe. La nuit, la profonde nuit, enveloppe Murdos. Une horloge au timbre grave martèle chaque heure lentement, et dans la vaste maison le son a des résonances prolongées, comme en aurait une cloche d'église.

Des sonneries plus grêles, du haut en bas du château, y répondent ; dans la chambre même de Faustine, une pendule vieillotte à son tour tinte. Les douze coups de minuit, ainsi répétés de pièce en pièce, font un long carillon un peu sinistre.

La lampe, restée allumée, par instant grésille. Marguerite a froid et sent ses membres se raidir. Elle se lève : à quoi bon rester là ? Faustine dort. Dormir, c'est oublier. Doucement, la jeune fille emporte la lampe pour gagner sa chambre, qui ne communique pas avec celle de sa sœur. Il faut passer par le corridor. Avec de minutieuses précautions, pour ne point troubler la dormeuse, Marguerite se glisse hors de la pièce et referme la porte.

L'abat-jour projette crûment la lumière sur le sol et, près du mur, voici que cette lumière allume une étincelle. Machinalement, les yeux de la jeune fille se posent sur ce point brillant. Elle a un arrêt brusque, son cœur se met à battre avec violence.

Un moment — un long moment — Marguerite reste immobile, hypnotisée par cette petite chose luisante, où la clarté de sa lampe continue à se refléter.

Elle ne réfléchit pas, ne combat ni n'accepte les pensées qui lui viennent ; elle les écoute simplement passer en elle comme un torrent qui étourdit, submerge sa conscience,

l'emporte... Pourtant, comme elle va se baisser, en un sursaut elle recule.

— Non... ce serait mal, très mal !

Mais de la chambre de Faustine lui parvient un bruit de sanglots — la porte sans doute a fait un peu de bruit et, arrachée à son précaire sommeil, l'enfant déçue pleure de nouveau son amour brisé.

Brusquement, alors, Marguerite est résolue.

Les lèvres serrées, les yeux durcis, elle ramasse la petite clef d'or qu'elle a bien reconnue... la clef qui tantôt brillait à la serrure du coffret !... Et ce n'est plus vers sa chambre que se dirige la jeune fille. Elle suit le corridor, tremblant à chaque pas, s'arrêtant au moindre craquement du vieux plancher. La chambre de la marquise est à l'autre extrémité — heureusement — elle n'a point à en approcher.

Oh ! n'est-ce pas la Providence qui a permis que Mme de Trévoux, ce soir, laisse tomber cette clef dont jamais elle ne se sépare ? Oui, la Providence ! Marguerite, depuis qu'elle a entendu pleurer sa sœur, ne veut plus admettre qu'elle va mal agir.

Ce mot du secret qu'on prétend leur cacher, qui pèse sur elles, est là-bas, dans le coffret de Chine ; la jeune fille en est certaine. Eh bien, pour défendre sa sœur, pour se défendre elle-même, Marguerite s'arroge le droit de le connaître.

Comme la distance est longue, qui la sépare du grand salon ! Voici l'escalier de pierre, si vaste, si sonore... Le léger frottement de son pied sur chaque marche la remplit d'effroi. Elle connaît l'affreux émoi du criminel allant vers son forfait — car elle a beau se dire qu'elle cherche le bien de Faustine, que la douleur de

sa sœur l'absout, Marguerite ne peut étouffer la voix qui s'obstine à lui répéter qu'elle va mal faire.

La lampe, au passage, montre dans le vestibule les armures dressées, fait luire la dorure d'un cadre... Que diraient-ils, les grands seigneurs d'antan, les Trévoux et les Murdos des siècles disparus, réunis là? S'ils pouvaient s'animer, que diraient-ils de cet acte inqualifiable que Marguerite, aveuglée, s'apprête à commettre : la violation d'un secret?...

Comme le salon paraît vaste dans la demi-clarté que projette la lampe... Les angles restent obscurs... Mais le coffret de laque miroite et luit, comme pour attirer le regard de la jeune fille, la faire se hâter.

Afin de poser la lumière sur la console, elle veut repousser un peu le coffre. Elle comprend alors le choix que la marquise en a fait pour y serrer ce qui lui est si précieux : ce coffret, par son seul poids, résiste à la main de Marguerite...

La feuille de laque qui le recouvre doit cacher un épais revêtement de fer. Il serait difficile d'emporter ce bibelot, d'apparence fragile, impossible de le briser.

La serrure a-t-elle un secret?... Cette pensée augmente la fièvre de la jeune fille. Sa main se crispe sur la clef... Un tour... deux tours... le couvercle se soulève...

Marguerite va *savoir*!

Voici d'abord les deux portraits que, si souvent, vient contempler la marquise, lorsque nul ne peut l'épier. Marguerite n'a pas besoin de les regarder longtemps pour comprendre.

Cet officier, qui ressemble au marquis, c'est le comte de Trévoux, son père ! Et cette femme

au regard ardent, comment ne la reconnaîtrait-elle pas à sa ressemblance avec Faustine, avec elle-même !

— Maman... Maman !

On n'a jamais consenti à montrer aux orphelines un portrait de leur mère ; on disait n'en posséder aucun.

— Maman... pauvre maman ! répète la jeune fille, que vous étiez belle ! Plus jolie cent fois que vos filles... qui vous ressemblent, cependant ! Pourquoi vous a-t-on cachée... pourquoi refuse-t-on de nous rien dire sur vous... rien, pas même votre nom ! Maman, est-ce de vous, dites... oh ! dites, que vient l'ombre qui nous étouffe ?

Des lettres... des lettres nouées d'un ruban... Ah ! Marguerite a été trop loin pour reculer... D'ailleurs, cette écriture pâlie doit être l'écriture de son père ou de sa mère. Leur secret n'appartient-il pas à leur enfant ?

Avidement, Marguerite lit... lit encore...

Les lettres, toutes les lettres, elle les connaît à présent, et son visage a pris la rigidité blême d'un visage de statue. Elle a tout lu et croit avoir bu le calice jusqu'à la lie.

Cependant, un point reste obscur : pourquoi l'a-t-on rappelée à Murdos ?

Soigneusement, elle refait les paquets, renoue les rubans. Une enveloppe encore... L'adresse est d'une écriture maladroite, tracée avec une encre jaunâtre sur du papier vulgaire :

*A Monsieur le marquis de Trévoux,
au château de Murdos.*

Cette lettre est récente, le timbre l'atteste, et elle ne vient pas des pauvres morts... Margue-

rite n'ose en retirer le feuillet quadrillé que laisse voir l'enveloppe déchirée.

Et pourtant, pourtant...

Marguerite se souvient soudain de ce que lui a dit Faustine : l'arrivée d'une lettre au reçu de laquelle le marquis s'était absenté. Dès son retour, elle-même était appelée à Murdos...

Et sans vouloir réfléchir davantage, étouffant ses remords, la jeune fille ouvre la lettre.

XI

Faustine, ainsi qu'il arrive presque toujours après une mauvaise nuit, s'endormit au matin d'un profond sommeil. Justine, en lui apportant son déjeuner, l'éveilla.

La vieille bonne dévouée qui avait élevé Faustine n'était plus auprès d'elle depuis longtemps.

Chose étrange, la marquise n'a conservé aucun vieux serviteur ; ceux qui aujourd'hui sont à son service ne pouvaient parler du jeune maître défunt, nul d'entre eux ne l'ayant connu.

La femme de chambre, correcte et indifférente comme tout le reste du personnel, ne s'intéresse aux événements de la vie de ses maîtres que par curiosité.

— Il y a du grabuge, avait annoncé Laurent à l'office la veille au soir ; ces demoiselles n'ont point paru au dîner.

Aussitôt Justine d'accourir pour offrir ses services aux jeunes filles, mais elle fut remerciée, avec défense de reparaitre.

Elle arrivait donc ce matin, très curieuse, et sa curiosité venait de s'accroître d'une chose qu'elle se hâte d'apprendre à Faustine.

— Mademoiselle sait que Mlle Marguerite ne s'est pas couchée?... Son lit n'est pas défait...

Faustine, encore ensommeillée, s'éveilla complètement — elle se souvint. Ah ! l'affreuse soirée !... et la triste journée qui commençait... Mais toutes les journées désormais seraient tristes pour Faustine.

— Est-ce que Mademoiselle n'a pas vu Mlle Marguerite ? reprit Justine.

— Elle doit être sortie.

— Avant déjeuner?... Et puis, ça ne serait pas une raison pour que son lit soit comme il était hier.

Le cœur serré du pressentiment d'un malheur plus grand, la jeune fille se leva, s'enveloppa dans un peignoir et courut chez sa sœur.

Justine disait vrai : le lit n'avait point été froissé. Faustine passa dans le cabinet de toilette. Un placard entr'ouvert laissait voir ses rayons en désordre, comme si des mains impatientes avaient bouleversé les vêtements qu'il contenait...

Faustine revint dans la chambre. Alors, sur le bureau en face d'elle, une enveloppe bien en évidence attira son regard :

Pour Faustine.

La jeune fille, prête à défaillir, se laissa tomber sur un siège ; de ses doigts si tremblants qu'elle parvenait mal à les diriger, elle déchira l'enveloppe que bosselait un objet dur, et la

clef du coffret de laque s'échappa de la lettre ouverte.

« Ma petite sœur chérie, écrivait Marguerite, ne te tourmente pas, ne t'afflige pas non plus de mon absence. *Il faut* que je parte. Si j'attendais ton réveil, je n'aurais peut-être plus assez de courage... Ma chérie, je te laisse le soin, bien pénible, je le sais, de prévenir grand'mère de mon départ. Elle comprendra pourquoi je m'éloigne lorsque tu lui remettras cette clef. Je l'ai trouvée hier soir près de ta chambre : n'est-ce pas la Providence qui a permis cela?... Dis à grand'mère de me pardonner d'en avoir jugé ainsi... Ma chère, chère petite sœur ! Je sais ce qu'on a voulu nous cacher... ce qu'on avait raison de nous cacher !... Tu l'apprendras un jour, toi aussi, par moi, quand je reviendrai. Car il se peut que je revienne, si l'on veut bien encore m'accueillir à Murdos.

« Ne cherche point à me répondre, je t'en conjure ! Tu ne croiras pas, Faustine, que je vous quitte pour un motif mauvais ? Je n'en vais parce qu'il le faut, il le faut absolument. J'ai un devoir à remplir et je le remplirai, coûte que coûte.

« Adieu. Au revoir, Faustine. Peut-être vais-je à la conquête de ton bonheur... Laisse-moi t'embrasser comme je t'aime... si tendrement ! »

A demi étendue sur une chaise longue, vêtue d'un peignoir sombre, ses beaux cheveux blancs encore en désordre, Mme de Trévoux paraissait vieillie et plus souffrante. Elle tenait sur ses genoux un livre de prières ; sa main si pâle, aux doigts amenuisés, reposait sur le volume ouvert. Elle ne lisait pas, elle ne médi-

tait pas non plus. Sans qu'elle le voulût, son esprit retombait aux préoccupations terrestres et le pli amer de ses lèvres s'accroissait.

— Grand'mère... c'est moi...

Jamais la jeune fille, pas plus que sa sœur, ne pénétrait chez la marquise sans y avoir été conviée ; aujourd'hui, l'infraction à la règle que se permettait l'austine ne parut à Mme de Trévoux que trop explicable. Comme sa sœur, elle venait demander qu'on lui apprît contre quel obstacle se brisait son bonheur.

Encore lutter... encore faire souffrir ! Mme de Trévoux se sentait lasse infiniment...

Mais l'austine, sans prononcer une parole, lui tendit la lettre de Marguerite avec la clef d'or.

Et la vieille dame, en lisant, devint si blême, si tremblante, que l'austine, dans un grand élan de pitié, dans un immense besoin aussi d'être consolée, se jeta dans ses bras en gémissant :

— Oh ! grand'mère, grand'mère... j'ai peur... que se passe-t-il ?

Et pour la première fois, la marquise, dans une étreinte vraiment maternelle, serra l'enfant sur son cœur...

Puis elle l'écarta et, les mains posées sur l'épaule de l'austine qui glissait à genoux, longuement elle la considéra.

— Grand'mère, suppliait l'austine, grand'mère, dites-moi...

— Je t'en prie, tais-toi, tais-toi ! ne demande rien. Ta sœur a voulu savoir et... tu vois... Mais, mon Dieu, quelle nature a donc cette enfant ! Son départ ne donne-t-il pas le mot de l'énigme ? N'affirme-t-il pas que cette femme a menti ?

— Cette femme, répète anxieusement la jeune fille, de qui parlez-vous? Qui donc a menti?

— Partir ainsi, poursuivait Mme de Trévoux... d'où lui viendrait un tel esprit de révolte, une telle audace...

— Grand'mère, je ne comprends pas...

— Va, dit la marquise, va, ma petite fille!... Laisse-moi... laisse-moi... Il faut que je parle à ton grand-père. Pauvre ami! Rien ne lui est épargné.

Elle paraissait écrasée de douleur. Faustine, oubliant son propre chagrin, ressentit un grand remords d'avoir été la cause, même involontaire, de cette souffrance. Elle s'éloigna, retenant ses larmes.

Comme elle allait quitter la chambre, Mme de Trévoux la rappela.

— Mon enfant, il faut penser à défendre ta malheureuse sœur contre des suppositions malveillantes. Pour tout le monde, nous paraîtrons, ton grand-père et moi, avoir été avisés de ce départ et l'avoir autorisé. Ta sœur a pu aller directement à son couvent; nous admettrons cette possibilité comme une certitude. Reste l'étrangeté de ce départ avant le jour et le fait d'avoir été seule et à pied jusqu'à la gare...

— A la gare, grand'mère, on saurait peut-être pour quel endroit elle a pris son billet?

— Je crois le savoir... mais s'est-elle donc enfuie sans argent?

— Elle en avait un peu — celui que vous lui donniez chaque mois... Pourquoi l'aurait-elle dépensé, et comment?

— Ce n'est guère... Oh! pauvre, pauvre enfant!... Va maintenant, laisse-moi!...

XII

Le printemps, ce printemps de Paris qui ne ressemble à nul autre, avec son charme troublant et doucement fiévreux, commence à répandre sa gaieté. Il y a au long des trottoirs des voitures chargées de giroflées et de violettes, que poussent de vieilles femmes en fanchon, de grosses commères réjouies ou de pâles garçons, doux ou arrogants suivant la clientèle. Les ouvrières s'arrêtent près des fleurs ; leur jeunesse, prisonnière des durs labeurs de la ville, sourit et s'épanouit devant ces violettes qui évoquent la beauté libre des sous-bois où il ferait bon errer, oubliant l'atelier étouffant, les rues poussiéreuses.

Les plus fortunées achètent pour quelques sous le petit bouquet qui, tout le jour, se fanera à leur corsage, augmentant leur nostalgique désir de plein air et de joie. Les plus pauvres caressent des yeux les corolles parfumées, le velours doux des giroflées et passent, ralentissant leur marche, prolongeant leur regret.

Le ciel est à peine bleu, comme poudré de cendre de perles... Marguerite de Trévoux, en marchant, lève souvent les yeux vers cet azur voilé et songe au ciel plus vif et si profond qui doit rayonner maintenant au-dessus de Murdos. Qu'il semble sévère, le vieux château, par les matins clairs comme celui-ci ! Marguerite se rappelle ce jour où si gaiement, se tenant par la main, sa sœur et elle descendaient vers l'église.



Rien, aucun pressentiment ne les avertissait que ce chemin si souvent parcouru les menait cette fois vers le Destin. Gilbert de Gerfeu, Henry Firmian... que cela paraît loin, irréal !... L'abbé Muriel, le presbytère si calme... le taillis verdissant où peignait Henry... Tout cela pourtant, c'était hier...

Marguerite a pu écrire à Faustine : « J'ai un devoir à remplir ; » maintenant elle se demande si ce devoir vraiment existe, si elle n'est pas coupable d'avoir enfreint la volonté des siens et d'oser, elle si jeune, complètement ignorante de la vie, braver ainsi cette vie qui lui apparaît féroce ment hostile. Que gagnera-t-elle... vers quoi a-t-elle couru ?

Et là-bas, là-bas, que pense-t-on de sa rébellion, de sa fuite, de la violation du secret si longtemps défendu ? Pleure-t-elle encore, la petite sœur qu'elle voudrait tant heureuse, ou, retrouve-t-elle un peu de confiance en relisant ces mots de Marguerite : « Peut-être vais-je à la conquête de ton bonheur ? »

Le bonheur, elles ne peuvent l'approcher toutes les deux : l'une en y prétendant usurper la place de l'autre... Laquelle a le droit de vivre et d'espérer ?

Hier la jeune fille est arrivée à la nuit. Lasse, brisée par ce long voyage durant lequel elle n'a pris aucune nourriture, elle a demandé une chambre à l'hôtel même de la gare, a répondu machinalement aux questions qu'on lui posait, donné son nom. Que lui importe qu'on la retrouve : elle ne craint pas maintenant d'être détournée du but qu'elle s'est proposé ; malgré tout elle ira vers la lumière.

Avec la famille de son amie Edith Barine, Marguerite, pendant tout un été, a voyagé.

Cela lui donne une certaine assurance nécessaire pour s'organiser, se faire servir. Elle commande un repas dans sa chambre et, résolument, parce qu'elle aura besoin de ses forces, se contraint à manger. Sa chambre est tout en haut, tout en haut de l'hôtel, un réseau compliqué de couloirs y conduit. Marguerite a voulu ne point payer cher, il lui reste si peu de son petit trésor ! Le prix du chemin de fer en a absorbé une bonne partie. Et après... après ? se demande-t-elle angoissée... Cependant elle se rassure. Il lui restera la ressource de vendre les quelques bijoux qu'elle avait sur elle en fuyant, sa montre, cadeau de la marquise au jour de l'an, et une bague en brillants qu'elle n'a jamais quittée depuis qu'à son départ du couvent, mère Saint-Jean-Baptiste la lui a remise comme ayant appartenu à sa mère. C'est tout ce qui lui vient d'elle ; on avait déposé ce bijou entre les mains de la supérieure quand on lui amena la petite enfant inconsciente.

Marguerite comprend aujourd'hui pourquoi cette bague n'a pas été remise à Faustine : qui l'avait donnée à la morte ? de qui réellement est-elle l'héritage ?

Ce matin elle a été réveillée de bonne heure par les bruits de l'hôtel, les sifflements des trains. Rapidement elle s'est habillée. Elle est vêtue d'une robe très simple, cette robe bleue qu'elle portait le jour où Henry Firmian, mécontent d'être troublé dans sa paix, la regardait venir vers lui avec Faustine. Oh ! le cher petit sentier de là-bas, longeant les taillis alors à peine en bourgeons !

Elle a demandé son chemin, voulant le faire à pied, malgré sa longueur, dans son effroi d'augmenter ses dépenses. Elle n'ose employer

les moyens de transport rapides compliqués, mais peu coûteux, qu'on lui indique obligeamment : le métro, les tramways, les autobus, masses effrayantes.

Elle va, marchant vite, très vite, comme les petites ouvrières qu'elle croise, aussi jeunes, plus jeunes qu'elles pour la plupart. Quand elle craint de s'être trompée, elle interroge encore. On lui répond avec des sourires, c'est la secourable fraternité de la foule.

« Comme c'est loin, mon Dieu ! »

Une fois de plus, elle se croit égarée. Elle se trouve rue Lafayette, dans l'étourdissant mouvement des voitures et des piétons. A une gamine en cheveux qui porte au bras une longue boîte couverte de toile cirée, Marguerite encore demande sa route. La petite alors s'écrie :

— Comme ça se trouve ! c'est mon quartier, voulez-vous que je vous mette sur le chemin ?

— Oui... merci !

— J peux même marcher avec vous, si ça ne vous fâche pas. C'est pas cor tout près, ni si loin non plus. Vous savez, à Paris, quand on connaît bien, on arrive tout de suite.

Et les voilà, allant côte à côte. La petite avec son carton heurtant de-ci, de-là, se faufile à travers la foule déjà compacte à cette heure où se remplissent ateliers et bureaux ; Marguerite, assourdie, étourdie, suit de son mieux.

— Vous n'êtes pas de Paris ? demande la fillette qui l'a tout de suite deviné.

— Non.

— Il y a longtemps que vous y êtes ?

— Je suis arrivée hier soir.

— Oh ! ben, vrai, alors...

Il y a de tout dans cette phrase, dans l'accent dont elle est prononcée : de la pitié, un

peu de dédain aussi, oh ! très peu : un aimable dédain, indulgent et protecteur.

— C'est guère étonnant si vous ne savez pas où qu'y faut passer. Moi, s'pas, tous les matins ; que l'bon Dieu fait, je le suis, ce ch'min-là. Je vais boulevard des Capucines rapporter l'ouvrage de maman et pis l'mien aussi. On travaille en chambre dans la lingerie... Maman est malade, elle peut plus guère marcher. Elle veut pas que j'aille à l'atelier, elle aime mieux me garder avec elle. Alors, comme ça...

La petite parle gaiement, le nez en l'air, sa bouche gourmande répondant par un sourire aux sourires qui, au passage, lui semblent dire : « Vous êtes gentille. »

Marguerite regarde sa compagne et l'admire, l'envie un peu. Une mère malade, c'est vrai, mais qu'il doit lui être doux de soigner, un constant labeur qui donne la joie de se suffire...

— Est-ce que c'est difficile de gagner sa vie ?

A cette question naïve l'ouvrière a un rire franc. Puis, devenant grave :

— C'est pas toujours rose... Ça ne vaut pas des rentes ; mais comme tout le monde peut pas en avoir, des rentes...

Et, soudain émue, elle demanda :

— Est-ce que vous cherchez du travail, mademoiselle ?

— Non, répond Marguerite, mais peut-être un jour... bientôt, me faudra-t-il en chercher.

— Ah !...

La petite se tait un moment et soupire.

— La vie, voyez-vous, conclut-elle, c'est quelquefois rudement compliqué.

L'ouvrière, du coin de l'œil, l'observe. Cette jolie fille bien habillée, avec son visage un peu fier, lui paraît incarner l'une des belles dames

de ces feuilletons qu'elle dévore avec l'intérêt robuste du lecteur populaire, qu'aucune invraisemblance, aucune balourdise ne peut décourager. Et dans cette tête à l'évent, farcie d'aventures merveilleuses, se bâtit un roman dont Marguerite devient l'héroïne. Savoir pourquoi elle s'en vient à Paris, cette demoiselle à l'air si sage?... Tout à coup une idée lui arrive :

— Est-ce que vous êtes peintre?

— Oh ! non.

— Pas sculpteur non plus? Je vous demande ça parce que sur la butte et dans la rue où vous allez, justement y a plein des ateliers d'artistes.

— Ah !... je ne savais pas.

— Alors c'est pas chez un peintre que vous allez?

— Non.

— Eh ben ! mademoiselle, voilà, faut que je tourne ici, moi. Vous continuez tout droit... La troisième rue sur votre gauche, une rue en escalier, c'est là.

— Merci, mademoiselle, vous avez été très complaisante.

— Oh ! ben, pour le mal que ça m'a donné... Et puis faut s'aider en ce monde de misère. A revoir, mademoiselle... Au plaisir !

Et, preste, elle s'éloigna, balançant son grand carton.

La rue que suit Marguerite monte en pente déjà rapide ; mais elle est large, claire, bordée de bâtisses neuves. Le bleu du ciel s'affirme et la masse blanche, le dôme énorme de la basilique du Sacré-Cœur, là-haut, couronne le mont. L'air est vif, plus léger et plus pur qu'au cœur de la ville et, encore, Marguerite revoit les chemins de Murdos.

Ce n'est plus l'affairement des rues encom-

brées : les voitures sont rares sur cette pente très rapide et, comme en province, les piétons peuvent suivre la chaussée où jouent les enfants.

Une voiturette chargée de fleurs descend, retenue par un homme qui se cambre, les bretelles de cuir aux épaules, jetant son appel d'une voix qui s'essouffle : « Voyez la violette... la belle violette... » Des femmes en peignoirs douteux, traînant leurs pantoufles, vont aux provisions, un filet au bras. Des peintres barbus, coiffés d'un béret ou d'un vaste feutre, en pantalon et veste de velours et qui semblent là chez eux, vont la pipe aux dents.

Marguerite s'arrête. Voici la rue désignée. Ce n'est qu'un escalier de pierre coupé d'étroits paliers. Il monte régulièrement ; entre les maisons du sommet, un carré de ciel se découpe.

Marguerite cesse d'évoquer Murdos. Elle ne songe plus qu'à cette femme qui *sait* et qui, ayant menti déjà, mentira peut-être encore. Sur le point de toucher au but, la jeune fille mesure mieux la gravité de ce qu'elle a osé entreprendre. Comment a-t-elle eu l'audace de cette décision...

Il n'est plus temps de réfléchir. Marguerite gravit les marches lentement, les genoux brisés. Ah ! comme elle a peur, maintenant ! Comme elle se sent isolée, perdue dans ce Paris où nul ne la connaît, excepté *cette femme* qu'elle redoute. Ne s'est-elle pas montrée autrefois l'ennemie de Marguerite ? N'a-t-elle pas cherché à lui nuire comme elle veut, à présent, nuire à Faustine ? La rue, qui, d'en bas, semblait si courte, est longue et rude.

Marguerite en atteint le faite sans avoir trouvé ce qu'elle cherche. A présent, la rue

cesse de monter, elle suit le flanc de la Butte, bordée non plus de maisons neuves, mais de constructions délabrées, de jardinets encombrés de débris, d'ateliers aux vitres poussiéreuses, derrière lesquelles tombent de flasques rideaux de lustrine déteinte : derniers vestiges du pittoresque Montmartre de naguère.

Une fille en cheveux dévisage Marguerite avec insolence avant d'entrer dans un atelier. Une mégère qui vide à sa porte un panier de détritux l'interpelle.

— Eh ! la petite dame, vous avez l'air d'avoir perdu votre chemin.

— Non, dit Marguerite, c'est bien la rue, je crois.

— Qui c'est-y que vous cherchez, pour voir ?

— Madame Rémy.

— M'ame Rémy... c'est-y pour des ménages ? A peut pus travailler, v'savez. V'là six mois qu'ça fait la planche sus son lit... Et faut voir comme c'est soigné... la misère crasse... Moi, j'ui dis toujours : « M'ame Rémy, faut entrer à l'hospice, quand ça ne s'rait que pour mourir en des draps propres. » Vas-y voir ! A se fâche tout rouge quand j'uis dis ça. Mais...

Le visage de la vieille devint souriant, ses manières se firent obséquieuses.

— J'vois c'que c'est, Madame est une dame de charité. La mère Rémy s'est ben sûr adressée à quelque œuvre?... Ben, ma chère petite dame, vous aurez de l'ouvrage par ici, si vous voulez secourir tous ceusses qu'en ont besoin... Et y en a qu'auraient pas, comme la Rémy, le toupet de demander et qui sont ben pus à plaindre. T'nez, sans aller pus loin, croyez-vous qu'moi, avec mon homme aveugle, qu'y faut que j'l'entretienne de tout... Ah ! y en a des

jours malheureux dans la vie du pauvre monde ! Si des fois, comme ça, Madame avait l'occasion de s'intéresser...

— Oui, répondit distraitement la jeune fille, certainement ! Voulez-vous avoir la bonté de m'indiquer la maison de Mme Rémy ?

— Vovez-vous l'atelier qu'a un morceau de statue qui dépasse derrière la vitre ? ben, c'est la porte après.

— Merci.

— Bien à vot' service, ma bonne dame... moi je loge ici avec mon pauvre infirme. Si ça peut vous convenir tout à l'heure d'entrer chez nous, vous verrez qu'y a pas qu'la Rémy à avoir de la misère.

Marguerite, sans attendre la fin du discours pleurard, a repris sa marche. Elle se hâte maintenant. Elle va, les yeux sur le « morceau de statue » que laisse voir la verrière d'un atelier. C'est un profil très pur, des épaules aux lignes harmonieuses. La froide image souriante a l'air, avec ses yeux de marbre demi-clos, de regarder venir Marguerite et de la railler.

Quel rêve de gloire, quelle passion de beauté ont guidé la main de l'artiste, tandis qu'il sculptait cette figure ? Comme il se sentait loin, sans doute, de ce qui l'entourait... Comme il devait bien oublier les sordides laideurs du voisinage... Il ne voyait rien... rien que son œuvre et, par-dessus les toits des masures, le grand ciel, le beau ciel bleuissant les vitrages, ou les empourprant vers le soir en de rutilantes apothéoses.

Chaque fois que Marguerite reverra la statue glorieuse émergeant derrière les vitres ternies, elle enviera l'artiste capable de créer une œuvre belle en ce cadre misérable ; elle apprendra à en

démêler le symbole : quelles que soient les conditions de l'existence, l'ambiance où l'on se meut, il est toujours loisible de regarder plus haut que les laideurs environnantes et, dans la pleine lumière venue d'en haut, de chercher la beauté, de la créer en soi. Beauté de l'esprit... beauté de l'âme... beauté de la vie noblement comprise... beauté du travail.

« La porte après, a dit la voisine. Oh ! vraiment, est-ce là... faut-il pénétrer dans ce taudis ? »

Des murs lépreux où il manque des pierres laissant des vides ; au rez-de-chaussée, une porte vermoulue que consolident à peu près des planches de bois blanc arrachées à de vieilles caisses et clouées en travers. Une fenêtre où les vitres sont remplacées par des papiers huilés au travers desquels un trou qui s'étoile laisse passer le bout tordu d'un tuyau de poêle. Au-dessus, une lucarne et puis, tout de suite, le toit éventré.

Depuis combien d'années achève-t-elle de se détruire, cette misérable cahute ? La pioche des démolisseurs l'atteindra bientôt ; l'effort ne sera pas grand pour amener l'écroulement final.

Avec une répugnance épeurée, Marguerite frappe à la porte close.

— Entrez ! crie une voix enrouée.

Quelle obscurité dans la pièce et quelle odeur nauséabonde ! Marguerite, hésitante, suffoquée, reste sur le seuil.

— Qui est-ce ? demande la même voix.

La jeune fille distingue enfin au fond de la chambre un lit de fer dont une chaise sans dossier remplace un des pieds absent. Sur ce grabat, une femme est couchée, qui, pénible-

ment, s'efforce de se soulever, puis retombe avec un grognement.

— Madame Rémy... Est-ce vous?

De nouveau la malade essaie de se redresser. Cette fois, elle a mis tant de force nerveuse qu'elle y parvient et Marguerite voit un visage torturé, épouvantable ainsi qu'un masque japonais; des yeux luisants au fond d'orbites énormes, des lèvres convulsées, tirées sur des dents noircies, et des cheveux blancs, jaunes plutôt, tombant en longues mèches clairsemées sur le front parcheminé, le cou décharné, jusqu'aux épaules nues saillant de la chemise en loques et si maigres, si noires qu'on eût dit une morte surgissant de son tombeau.

Marguerite n'ose avancer, elle contemple avec des yeux horrifiés cette momie convulsée.

Quoi! c'est cet être de misère et d'abjection qui a pu, d'un mot, apporter le malheur à Murdos, redoubler la peine jamais consolée de la marquise et du marquis, broyer le cœur de Faustine et elle-même la jeter dans le doute tourmentant?

— Je vous demande si vous êtes bien Mme Rémy, Joséphine Rémy?

Au lieu de répondre, la femme se penche en avant, ses mains de squelette se crispent au bord du lit, un tremblement la secoue toute.

Un moment, elle reste ainsi, tragiquement hideuse, puis elle parle enfin et son accent supplie.

— Vous venez de là-bas... vous êtes sa fille, je vous reconnais... l'une de ses filles. Votre voix est toute pareille à sa voix!... J'ai cru l'entendre et vous lui ressemblez... oh! comme vous lui ressemblez!...

— Je suis Marguerite de Trévoux.

— Marguerite !

Ses mains ont un geste en avant, puis retombent. Joséphine se laisse glisser sur le paquet de hardes qui lui sert d'oreiller, mais elle a toujours son affreux visage tourné vers la jeune fille défaillante.

— Marguerite... vous dites que vous êtes Marguerite... ce n'est pas vrai. Si vous étiez Marguerite, pourquoi seriez-vous venue ? Vous êtes Faustine. Ah ! ah ! Faustine ! c'est à cause de ma lettre que vous voilà ici... Est-ce que... est-ce qu'on vous a chassée ?

Surmontant sa répugnance, la jeune fille s'approche de la misérable.

— Oui, c'est à cause de votre lettre au marquis de Trévoux que je suis ici. Je l'ai lue et j'ai voulu savoir la vérité. On ne m'a pas chassée et vous vous trompez, je suis Marguerite.

— Laquelle ? demanda la femme avec un affreux rire, celle d'avant ma lettre ou celle d'après ?

— Rien n'est changé là-bas, Joséphine, sinon, sinon qu'après votre lettre on m'a fait venir...

— Vrai... c'est vrai ? Jurez-le.

— Je vous le jure.

— Ah !...

— Je veux savoir la vérité. Quand avez-vous menti... autrefois ? maintenant ?

— Ah ! ah ! ah ! ricana la vieille. On me l'a déjà faite cette question-là, oui, quand M. le marquis est venu ; car au reçu de ma lettre il est venu, j'y comptais bien. Il m'a offert de l'argent pour parler, j'ai pris l'argent. Il n'y en a plus... ça ne dure rien, l'argent, ça coule... Il aurait donné gros, monsieur le marquis, pour savoir quand j'avais dit vrai... mais il n'y a pas moyen de forcer les gens, ni de voir au juste ce

qu'ils pensent... non, non... On peut être un marquis et riche et avoir un beau château avec des tours, on ne peut rien, rien contre moi, une vieille misérable. Quand il est venu, le marquis, je n'étais pas malade, j'allais en journées, je gagnais ma vie ; maintenant je ne suis plus qu'une loque, un corps à moitié mort... Tout de même je serai plus forte que lui... plus forte. Et vous non plus vous ne pouvez rien contre moi.

— Mais je ne prétends rien tenter contre vous... je ne vous veux aucun mal, c'est vous qui nous faites du mal... à tous...

— On en a fait à ma Julia.

— Julia... ma mère, n'est-ce pas ?

— Oui... ma Julia, mon enfant ! Je lui ai donné mon lait. Je l'aimais comme la chair de ma chair. Quand sa petite est née, je n'ai pas voulu qu'elle suce le lait d'une autre femme... Je l'ai nourrie au biberon, la veillant, la soignant comme j'avais soigné sa mère... la pauvre ! elle pleurait... La mort lui avait pris celui qu'elle aimait avant même que leur enfant vienne au monde, et le chagrin de la mère avait fait mal à l'enfant. Qu'elle était chétive, ma jolie petite ! Julia s'en détournait, toute à sa peine, et c'est moi qui ai été sa mère, sa vraie mère...

Elle se tut et ferma les yeux. Marguerite n'osait la presser de continuer. Elle regardait cet être effrayant et songeait avec horreur que moins de vingt ans plus tôt ces bras de squelette l'avaient bercée, que cette bouche hideuse l'avait embrassée, elle... elle, ou Faustine !...

La femme rouvrit les yeux.

— J'ai soif ! donnez-moi à boire... là, cette tasse... ça vous dégoûte?... c'est de l'eau-de-vie. Il m'en faut, je ne peux plus m'en passer.

Elle saisit la tasse que lui tendait la jeune fille et but avidement... Une flamme s'alluma sur son masque de morte, ses yeux brillèrent davantage.

— Voilà ! merci... c'est bon... ça donne des forces.

— Qui donc vous soigne ?

— Me soigner... ricana la femme. Si vous appelez soigner me donner à manger matin et soir, et se soucier de moi le reste du temps comme un poisson d'une pomme, c'est Miquette qui me soigne.

— Miquette ?

La vieille, égayée par l'alcool, haussa les épaules et dit, goguenarde :

— Vous ne savez pas ? ça ne fait rien, c'est pas une connaissance pour vous, Miquette... Elle pose chez les peintres du quartier. Ça n'a ni feu, ni lieu, ni famille. Je la loge là-haut pour pas cher. Elle me donne de quoi ne pas crever trop vite et puis, comme je vous disais, elle me soigne... pas aussi bien qu'une sœur de charité, pour sûr... Chacun son métier, n'est-ce pas ?

— Personne ne vous visite ?

— Quoi... personne ? faudrait pas dire... J'ai reçu un marquis, vous savez... c'est du monde chic ; heu... ça m'a donné soif de boire... voyez donc voir, sans vous commander... la bouteille est derrière le poêle... j'ai vu quand la Miquette l'a cachée.

— Cela vous ferait du mal... Si vous avez soif, je vais vous donner autre chose.

— Ouoi?... et puis c'est pas autre chose que je veux, c'est l'eau-de-vie... donnez-m'en, dites... Vous ne voulez pas ? je ne dirai plus rien, bonsoir !

Le cœur serré, soulevé de dégoût, Marguerite alla prendre derrière le poêle éteint, encroûté de graisse et de crasse, un litre aux trois quarts plein d'alcool. Avec la honte, le remords même du marché qu'elle acceptait, Marguerite posa ses conditions :

— Je vous verserai une autre tasse d'eau-de-vie si vous me promettez la vérité.

— La vérité, la vérité... oui, oui, vous la saurez. Donnez vite... j'ai soif.

Elle but plus gloutonnement encore que la première fois.

— Il n'y en a plus? demanda-t-elle, rendant à Marguerite la tasse vide.

— Non, affirma la jeune fille, c'est fini.

— Fini... fini... fini, ronchonna la vieille.

— Parlez maintenant, la vérité.

— Comment saurez-vous que c'est bien la vérité? N'importe quelles paroles je dirai, vous pourrez penser que ce sont des mensonges, puisque j'ai déjà menti.

Marguerite joignit les mains :

— Par pitié! pourquoi nous faites-vous du mal? vous voulez venger, dites-vous, ma mère... mais que lui a-t-on fait, dites-le? On l'a repoussée... c'est cela?

La vieille se taisait, roulant sa tête d'un mouvement obstiné, de droite à gauche.

— J'ai lu des lettres de mon... de M. de Trévoux au marquis, reprit Marguerite... Elles suppliaient qu'on voulût bien accueillir ma mère, l'accepter pour belle-fille. Le marquis a refusé, je l'ai compris... Ma mère était Italienne... elle chantait au théâtre. J'ai compris cela aussi et qu'elle avait épousé un de ses camarades qui chantait avec elle... Êt puis, devenue veuve, elle a connu mon père... je veux

dire M. de Trévoux. En l'épousant, il a voulu adopter l'enfant du chanteur... et, quand il est mort, les deux petites orphelines portaient le même nom. Puis ma mère est morte aussi. Le marquis de Trévoux a réclamé la fille de son fils... L'autre, l'aînée, a été conduite au couvent ; voilà ce que j'ai appris. Et toute ma vie, sans doute, j'aurais ignoré que j'avais une sœur si le marquis n'avait reçu votre lettre. Vous lui disiez que, chargée de conduire au couvent Marguerite, la sans-famille, et d'amener à ses parents celle qui vraiment portait leur nom, vous les avez trompés. L'enfant conduite au couvent serait la seconde fille, la descendante des Trévoux, et l'autre, élevée par eux, serait l'étrangère. Oh ! mon Dieu, mon Dieu, quand avez-vous menti ?

Elle attendit, haletante, une réponse. Mais la femme gardait son silence obstiné. Sa tête ne remuait plus sur l'oreiller sordide.

Marguerite se pencha vers elle et vit qu'elle dormait lourdement, ivre. Alors elle eut peur, peur de ce corps immobile, de cette maison silencieuse. Elle sortit.

L'air vif, le ciel lumineux la ranimèrent. Il lui semblait échapper à un affreux cauchemar ; elle n'y échappait qu'à demi. Les masures, l'atelier, le logis croulant de Joséphine Rémy, tout le décor du drame qui se jouait entre elle et la vieille femme avilie l'entourait encore, lui en affirmant la réalité.

Que faire... que tenter ? Cette misérable va-t-elle mourir obstinément muette ? Fallait-il admettre, comme disant la vérité, sa lettre ? Pourquoi si tard se démentir ? Quel a été son but ? Si cela est la vérité, Faustine devient l'intruse.

Qui était son père ? Un brave homme honora-

ble en son métier? Un bohème, enfant de la balle? ou son origine est-elle plus basse encore? Ah! l'énigme torturante!

Et si c'est dans sa lettre que la vieille a menti, si Faustine est bien du sang des Trévoux, alors ce sera fini. Marguerite ne retournera plus là-bas... jamais. Elle ne veut pas d'une place usurpée. Et elle désire que cela soit. Il lui semble qu'elle souffrira moins que Faustine : son rêve de joie à elle à l'avance est brisé. Celui vers qui son cœur allait, Henry Firmian, n'a pour elle que de l'indifférence.

Marguerite a traversé le chemin. Elle s'arrête, appuyée à la clôture de lattes qui entoure un terrain vague encombré de plâtras. Le magique printemps s'efforce vainement de masquer la laideur des choses : le plâtre a blanchi l'herbe grêle, brûlant les pâquerettes, salissant les boutons d'or ; seules victorieuses, des orties se dressent triomphalement parmi les démolitions, entre les morceaux de cloisons où demeurent attachés des lambeaux de tentures. Mais le regard de Marguerite va plus loin. Il erre sur la ville immense qui s'étale là-bas ; combien de souffrances abritent ces maisons innombrables ; combien d'isolés, de désespérés errent parmi l'inextricable réseau des voies?

Le soleil dore les toitures, allume d'autres soleils merveilleux aux vitres des mansardes comme aux sommets des dômes orgueilleux : C'est le même éclat, la même rutilante splendeur. Et tout cela n'est que mirage.

Depuis le haut de l'escalier, il n'y a plus ni pavés, ni trottoirs. La rue montante est devenue chemin de terre boueuse. Les pas s'y secourent et Marguerite n'entend pas que quelqu'un

vient à elle. Pourtant on marche lourdement, d'une allure si lasse...

Une main se pose sur l'épaule de la jeune fille.

Elle se retourne avec un léger cri.

— Grand-père !

Le marquis de Trévoux, sans parler, regarde la fugitive. Nulle colère dans ses yeux. Seulement une tristesse si poignante que Marguerite fond en larmes. Elle pleure de pitié et de remords autant que de sa propre détresse.

— Marguerite, pauvre enfant !... Non, ne parlez pas, je comprends et je vous plains... Mais vous auriez dû comprendre, vous aussi, la peine de votre grand'mère et la mienne et ne point l'augmenter.

— Pardon !

— Je savais vous trouver ici, ou du moins que cette malheureuse vous aurait vue et pourrait me renseigner sur vous... Sa lettre ne vous suffit pas !

— Grand-père, écoutez... oh ! grand-père, je vous nomme ainsi et cependant je suis sûre que Faustine est votre petite-fille, que je suis, moi, l'étrangère. Si je n'avais pas trouvé dans le cofret la lettre de cette femme, si j'avais appris seulement que l'une de nous usurpe la place de l'autre, et que c'est moi, je n'aurais pas douté, pas cherché la preuve du contraire et vous aurais demandé de me laisser partir... Ma vue doit vous être si pénible ! Je me serais réfugiée dans mon couvent et le bonheur de Faustine m'eût consolée. Mais je ne puis accepter la pensée que c'est elle, ma pauvre petite sœur, l'étrangère chez vous, supporter que Mme de Gerfeu la croie d'une naissance trop humble pour prétendre épouser Gilbert. Elle l'aime... elle souff-

frira... Il ne faut pas permettre cela. Il faut que Joséphine Rémy avoue que sa lettre n'est que mensonge.

— Pourquoi? ce qu'elle dit est vraisemblable. Toute sa préférence allait à l'enfant élevée par elle. La seconde née avait eu une nourrice qui, jalouse, ne permettait pas à Joséphine de s'en occuper. Et puis elle n'aimait point mon fils, on ne sait pourquoi. Peut-être lui aussi se montrait-il hostile à la nourrice de sa femme, témoin du premier bonheur de cette Julia qu'il adorait. Vous êtes entrée chez Joséphine, Marguerite?

— Oui, elle est malade et, pour l'instant, ivre, je crois.

— Quelle misérable! Moi qui suis venu déjà et la connais, vous devinez avec quelle inquiétude j'ai supposé que vous étiez près de cette créature; je me suis hâté, mais vous n'êtes pas arrivée ici tout droit, où donc êtes-vous descendue?

— A Terminus...

— Seule, une enfant comme vous! n'avez-vous pas songé...

— Je n'ai songé à rien qu'à obtenir un démenti qui pourrait rendre le bonheur à Faustine. Mais que vous êtes bon!

Il y avait de la surprise dans l'accent de la jeune fille. M. de Trévoux comprit sa pensée et sourit tristement.

— Oui... je vous parais autre... J'ai pu vous sembler bien sévère, bien indifférent, je m'en rends compte. Vous devez ne plus m'en vouloir, ne plus vous étonner à présent! Déjà, bien qu'aimant en Faustine la fille de notre fils, nous ne pouvions tout à fait lui pardonner de tant nous rappeler sa mère. Je ne veux pas de-

vant vous offenser sa mémoire, Dieu m'en garde ! mais j'avais pour mon fils unique d'autres projets, d'autres ambitions. Pour devenir le mari de cette Italienne venue en France avec la troupe qui l'employait, mon fils a donné sa démission. Il accepta de ne plus nous revoir... et, en effet, nous ne l'avons jamais revu depuis une scène horriblement pénible, au cours de laquelle il nous confirma sa volonté d'épouser votre mère, coûte que coûte. Il nous écrivit encore des lettres tour à tour suppliantes ou révoltées, vous les avez lues. Puis, renonçant à nous attendrir, il ne donna plus signe de vie. Nous étions venus à Murdos cacher notre désolation, ce fut là que nous parvint la nouvelle de la mort de notre fils. Peu de temps après, nous apprîmes aussi le décès de sa femme. On nous avisait qu'elle laissait deux enfants, toutes deux portant légalement le nom de Trévoux. Nous savions que la plus petite seule était de notre sang, mais nous ne vous connaissions ni l'une ni l'autre. On réclamait des instructions ; nous demandâmes que Faustine nous fût amenée et que l'aînée, qui ne nous était rien, fût conduite en un couvent. Elle était bien jeune et ne fut admise que par exception. Nous acceptions de subvenir à son éducation, en mémoire de mon fils qui avait désiré la traiter comme sa propre fille. Mais nous refusâmes de la recevoir, nous ne voulions pas qu'elle connût l'existence de sa sœur ni la nôtre. Elle eût été dotée par nous, convenablement mariée sans que nous nous soyons fait connaître. Vous savez le reste ! Un jour, la nourrice de votre mère m'écrivit qu'afin d'assurer l'avenir de sa préférée, elle nous l'avait amenée comme étant Faustine, tandis que la vraie Faustine, sous le nom de Margue-

rite, était conduite au couvent. Vous étiez alors de toutes petites filles. Il y a des enfants très précoces : Faustine, ou du moins celle qui portait ce nom, très intelligente, nous parut telle. Était-ce cela vraiment ou bien, très normalement, offrait-elle le développement de son âge réel ? Après tant d'années, je ne saurais le dire, mais alors nous n'avions aucune raison de douter.

— Oh ! pourquoi... pourquoi doutez-vous à présent ?

— Oui, pourquoi ? C'est très cruel ! Quelle que soit la vérité elle sera désolante. Mais ni l'une ni l'autre ne pouvez plus redevenir étrangères, et toujours aussi une arrière-pensée torturante se dressera entre nous et l'une ou l'autre de vous, tour à tour.

— C'est épouvantable !

Ils se turent. Adossés maintenant à la barrière de bois, ils regardaient la mesure où se mourait peut-être la misérable de qui leur venait tant de mal.

— Allons près d'elle, dit Marguerite, elle est sans doute réveillée.

— Ne rentrez pas dans ce taudis, mon enfant, laissez-moi tenter seul...

— Non, je veux essayer avec vous d'obtenir un mot. Hélas ! elle me disait tout à l'heure : « Quelles que soient mes paroles, vous douterez. »

Marguerite appuyait sa main sur la porte disjointe, elle recula, plus pâle.

— Oh ! grand-père, écoutez...

Une voix s'élevait dans la maison, une horrible voix discordante, étranglée, avec des éclats de rire plus effrayants que des gémissements. Ils prêtèrent l'oreille.

— Ah ! ah ! criait la vicille, j'ai bien travaillé, oui, oui, bien travaillé... La pauvre s'est vengée des mauvais riches. Eux, là-bas, ne m'ont rien fait, mais je les hais tout de même, comme je hais leurs pareils... Oui ! ah ! on trouve juste que les malheureux traînent la misère quand d'autres sont repus ! Que les uns aient tout, les autres rien... Eh ! eh ! Joséphine, tu sais te venger, oui, vraiment, et tu as vengé Julia aussi, Julia qu'ils n'ont pas voulu connaître, par orgueil... Et tu as obtenu, en paiement de tout cela, de l'or... un peu d'or... mais la vérité, ils l'ignoreront toujours ! Et maintenant, ils ont un ver dans le cœur, ces mauvais ! Toujours, toujours ils chercheront laquelle des deux est leur enfant, quelle est celle qui vole sa place... et ils les prendront en horreur toutes les deux... oui, toutes les deux... Quand même, l'enfant chérie de ma Julia ne sera pas rejetée comme une mendicante, elle aura sa part du festin... ah ! ah !

Un dernier éclat de rire strida plus violent, puis soudain se brisa en un cri lugubre.

M. de Trévoux et Marguerite, en hâte, poussèrent la porte. Joséphine Rémy, retombée sur son lit, les yeux révilés, la bouche tordue, semblait râler.

— Cette femme se meurt.

— Oh ! grand-père, c'est affreux ! Il ne faut pas qu'elle meure ainsi sans secours... sans un prêtre.

— Voudra-t-elle le recevoir ? La misérable paraît bien enfoncée dans sa dégradation.

— Qui sait ? permettez-moi de m'informer, je ramènerai le prêtre. Nous ne pouvons la laisser seule... je préfère ne pas rester ici. J'ai peur.

— Soit, allez.

Marguerite, en courant, redescendit les marches de pierre. Avec un immense bien-être, elle se retrouva dans la grande voie aérée, propre, où la vie reprenait son aspect normal. Il lui semblait sortir d'un enfer. Elle se hâta vers l'église, dont elle s'était fait indiquer le chemin, remontant d'autres marches, essoufflée, courant presque.

Une demi-heure plus tard, elle ouvrait de nouveau la porte misérable de Joséphine Rémy, ramenant un prêtre à qui, en chemin, elle a dit ce qu'elle sait de la mourante et confié quel secret la malheureuse veut emporter dans la mort.

XIII

Le taudis de Joséphine est transformé. Le châssis de la fenêtre a retrouvé ses vitres, le poêle est nettoyé, le sol balayé, le grabat remplacé par un lit bien en ordre.

Sur une table recouverte d'un linge blanc, des fioles de médicaments, un bol de consommé, une bouteille de Bordeaux. Il y a même devant la fenêtre un pot de géranium rouge, et c'est vers l'éclat égayant de ces fleurs que le regard un peu atone de Joséphine se tourne le plus souvent. Elle aussi est transformée. Son visage est toujours parcheminé, terreux et d'une effrayante maigreur, mais il a perdu son expression hagarde; il est propre, encadré de bandeaux soigneusement peignés.

Une femme simplement vêtue, coiffée d'un bonnet de tulle noir, achève quelques range-

ments. Elle a une aimable figure, encore jeune, bien que des fils blancs se mêlent à ses cheveux presque entièrement cachés par le bonnet. Un grand tablier bleu l'enveloppe ; ses mains, aux doigts menus, aux gestes adroits et prompts, gardent les stigmates qu'y laisse le travail. Par leur forme, ce sont là des mains de dame, mais rougies, durcies comme des mains d'ouvrière.

— Madame... Madame Jeanne...

— Mon enfant ?

Mme Jeanne s'est rapprochée du lit ; elle replace l'oreiller, tend les couvertures. Joséphine Rémy la considère avec persistance.

— Est-ce que vous désirez quelque chose ?

— Pourquoi m'appellez-vous mon enfant ? demandez la malade avec brusquerie ; je suis bien plus vieille que vous !

— C'est vrai... mais vous êtes malade, et j'adopte toujours un peu les malades que je soigne, c'est une habitude. Cela vous fâche-t-il ?

— Non ! rien ne me fâche de vous... Vous êtes bonne ! En avez-vous passé des nuits !... Oui, vous êtes bonne... je vous aime bien !

— Voilà, dit gaïement Mme Jeanne, une parole qui me paie de toutes mes peines !

— Bah ! je pense que l'amitié d'une vieille misérable comme moi ça ne doit pas vous faire grand'chose.

— Vous vous trompez, elle m'est précieuse.

— Je ne vaud rien...

— Vous le dites. Mais je ne veux pas le savoir ! On m'a appelée près de vous qui souffriez, qui souffriez d'autant plus que vous ne vouliez pas permettre au bon Dieu de vous consoler. Je n'avais pas le droit de vous juger ! Vous étiez seulement aveuglée. J'ai beaucoup

prié pour vous en vous soignant... Je me suis attachée à vous, oui, même lorsque vous étiez révoltée contre notre bon Maître à toutes deux, notre Maître à tous... Je vous aimais pour l'amour de Lui.

« Et puis, un beau jour, vous avez cessé de mal parler au prêtre qui vous visite ; vous l'avez écouté, vous l'avez compris, et maintenant nous avons un lien : vous priez avec moi... comme moi.

— Comme vous ! Oh ! non !..... Madame Jeanne, voulez-vous avoir confiance en moi ? Dites la vérité : vous étiez religieuse, n'est-ce pas ? et on vous a chassée...

— Oui, on a fermé notre couvent.

— Oh ! mon Dieu ! faut-il !... Qu'est-ce que vous y faisiez, dans votre couvent ? Prier le Bon Dieu tout le temps ?

— Tout le temps, oui, en ce sens que nous offrions dès le matin toutes nos œuvres de la journée ; alors elles devenaient autant de prières. Mais nous n'avions pas le loisir de longues oraisons, étant très occupées. Nous avions une crèche, un ouvroir pour les grandes filles, et comme nous n'étions pas riches du tout, il fallait travailler pour suffire aux besoins de tous nos enfants. Il y avait parmi nous d'habiles brodeuses ; moi je m'occupais des petiots... Voilà !

— Hélas ! où sont-elles maintenant ?

— Qui ?

— Les autres sœurs ?

— Elles se sont retirées chacune de leur côté, les brodeuses continuent de travailler... quand elles trouvent de l'ouvrage.

— Et quand elles n'en trouvent pas ?

— Le Bon Dieu y pourvoit. Et, s'il Lui plaît

de nous laisser dans la misère... qu'importe ; nous nous sommes données à Lui, il est juste qu'il fasse de nous ce qu'il Lui plaît.

— Et vous ?

— Moi... oh ! moi, je soigne des malades... et je vois tant de souffrances que je me dis que ce serait de l'injustice de se plaindre, quand Dieu nous fait la grâce d'être saine et forte.

— Oh ! forte... vous n'avez pas l'air si solide que ça.

— Par exemple !

— Vous avez des joues bien pâles... Madame Jeanne, est-ce que vous me permettez de vous appeler « ma sœur » ?

— Certainement... quand nous sommes seules.

— Ça me fera comme si, pour de vrai, vous l'étiez, ma sœur. Je ne me sentirai pas toute seule au monde.

— Mais vous n'êtes pas abandonnée...

— Abandonnée... oh ! non, puisque vous êtes là... Et on me fait du bien, on m'entoure de douceurs... Regardez comme c'est devenu joli ici !... Tout de même, depuis que c'est si joli, la Miquette ne s'y plaît pas. Elle a déménagé... à la cloche de bois.

— Pauvre petite ! soupira sœur Jeanne, je crois qu'elle a eu peur de moi.

— De vous et de M. l'abbé. Elle n'est pas plus dévote que je ne l'étais. Oh ! je ne la regrette pas... J'aime mieux vous. Mais c'était pour dire...

« Oui, poursuivit la malade, c'est propre et joli maintenant ; M. le marquis, la pauvre Mlle Marguerite m'ont pardonné ; mais s'ils sont bons pour moi, si on ne me reproche rien, je ne peux pas oublier, moi, le mal que j'ai

fait. Alors, ça m'empêche d'être consolée quand je vois Mlle Marguerite...

— Elle est douce et charmante, cependant.

— Oh ! oui... pauvre petite demoiselle ! Pensez-vous ce que j'ai fait !... vous ne le savez pas... Vous n'étiez pas là quand j'ai répété à M. le marquis et à Mlle Marguerite ce que j'avais dit en confession... Écoutez...

— Non, non ! ne dites rien ! Calmez-vous. Voilà que vous êtes toute fiévreuse.

— Je vous en prie, laissez-moi vous raconter, ça me fera du bien... Je pourrai ensuite penser tout haut devant vous. Ça vous ennuie de m'entendre ?

— Oh ! non. Si vous devez trouver un peu de paix, un peu de consolation à me confier ce qui vous afflige, parlez. Je vous écoute avec tout mon cœur...

Son dévouement à Julia, sa tendresse pour l'enfant née dans les larmes, le mariage de l'actrice avec M. de Trévoux, leur mort à tous deux, le sort différent des orphelines, Joséphine Rémy le dit longuement.

— Et voilà qu'un jour, continua-t-elle en s'animant, un jour que j'étais plus misérable, que je détestais tout le monde, l'idée m'est venue de faire du mal aux gens à qui je n'avais jamais pardonné d'avoir repoussé Julia... Peut-être, s'ils l'avaient accueillie, aurait-elle abandonné le théâtre... Et elle ne serait pas morte, puisque c'est un mauvais froid pris en quittant la scène, un soir, qui l'a fait mourir. Je leur en voulais aussi d'avoir mis ma petite Marguerite au couvent et de la tenir toujours loin d'eux : elle n'allait jamais à Murdos. Quand son couvent était à Paris, j'aurais voulu la voir ; mais on ne me le permettait pas. Sans

doute M. le marquis le défendait... Enfin, j'en avais de la rancune... ça me crevait sur le cœur comme une poche de fiel. Alors j'ai eu l'idée d'écrire au marquis que je l'avais trompé, que la petite recueillie chez lui c'était la première fille de Madame, et que sa petite-fille, à lui, c'était celle qu'il ne voulait pas voir, qui vivait au couvent, comme en prison. Et il est venu ici, M. le marquis, me supplier de ne pas mentir. Il m'a payée pour être sincère, et j'ai toujours menti... Ça me faisait plaisir de lui voler son argent. Ah ! je vous dis, je vous dis, je ne vauds rien... Je suis une misérable !... Non, ne m'interrompez pas... laissez-moi finir... M. le marquis est reparti, il a fait revenir Marguerite du couvent ; mais il ne croyait pas tout à fait à ce que je lui avais écrit. C'était ça que je voulais : empoisonner sa vie et celle de la vieille dame. Tant que les petites n'ont rien su, ça a duré ; mais Marguerite, un jour, a trouvé des lettres de M. de Trévoux à ses parents quand il voulait épouser Julia, elle a trouvé aussi ma lettre. Alors elle s'est affolée, la pauvre, elle est venue ici me supplier, comme M. le marquis, de dire la vérité... J'ai compris alors que tout ce que j'avais fait c'était pour le plaisir de rendre malheureux des riches, quand moi j'étais pauvre à mourir de faim. Je l'ai compris parce que, en la revoyant, cette petite que j'avais tant dorlotée, j'aurais dû avoir pitié, d'autant plus qu'elle ressemble à sa mère, qu'elle a sa voix... à croire que ma pauvre Julia revenait là pour me prier... Eh bien, j'ai rien ressenti du tout, rien que plus de satisfaction à être mauvaise ! Je crois que je n'avais plus de cœur... Faut dire aussi que j'étais malade, abandonnée,

misérable comme un chien perdu... et hargneuse autant... Et puis — ah ! j'ai honte — comme je ne mangeais guère, je me nourrissais d'eau-de-vie... Une folle, que j'étais devenue... J'ai eu une crise, une espèce d'attaque, le jour que Marguerite est venue. Vous étiez là, je crois, quand j'ai retrouvé mes esprits, deux jours plus tard ; M. le marquis était accouru. Je les ai vus tous deux près de moi, ça m'a fait m'entêter encore plus... D'ailleurs, j'étais si faible ! Je ne retrouvais un peu de force que pour envoyer promener ce pauvre M. l'abbé, qu'on avait appelé près de moi et qui revenait, revenait sans se lasser. Il a bien fait ! J'ai fini par l'écouter, par comprendre... et me repentir. J'ai fait ce que je pouvais pour réparer : confessé à M. le marquis et à Marguerite la vraie vérité. Mais ça n'a pas réparé grand'chose. Sans ma maudite lettre, Marguerite n'aurait connu ni sa sœur, ni la famille de sa sœur, et n'aurait pas eu de regrets ; tandis qu'après avoir été là-bas comme fille de la maison, elle n'a pas voulu y retourner, sachant qu'elle ne leur était rien... Ah ! j'ai bien reconnu le caractère de sa mère ; malgré ce qu'a pu dire M. le marquis, elle s'est entêtée. « Plus tard, qu'elle répondait, plus tard, quand Faustine sera mariée. » Pour la contenter, il a fallu que M. le marquis la laisse gagner sa vie. Son couvent lui a trouvé une place de demoiselle de compagnie, tout juste chez la grand'mère de sa camarade où elle passait ses jours de congé, Mme Barine. La vieille dame demeure à Paris, toute seule. Ça lui fait plaisir de prendre avec elle cette jeunesse qu'elle a connue dans le temps. Marguerite n'est pas malheureuse, ou peut-être qu'elle me le dit pour

m'ôter mes remords. C'est elle qui m'a raconté ça. Elle vient me voir souvent, comme vous savez. M. le marquis est retourné à Murdos, après avoir payé pour tout arranger ici et vous mettre près de moi. Il veut rendre le bien pour le mal ; mais, moi, je ne veux pas oublier. Le temps me dure pour mourir... oui, le temps me dure... J'ai des remords, des remords qui me brûlent !

La misérable s'agitait, les joues en feu.

Sœur Jeanne, penchée sur elle, doucement lui disait des mots de pardon, des mots d'espérance.

XIV

— Repos !

— Pas de refus !

Miquette descend de la table des modèles et vient se camper derrière le peintre. Elle penche la tête, pince les lèvres, cligne des yeux, toute une mimique qui, à son sens, doit lui donner l'air connaisseur.

— C'est joliment bien, tout de même !

— Ah ! —

La mimique avait échappé à l'artiste, le jugement le laissait froid.

— Je serai, que vous dites ?

— Eurydice écoutant la voix d'Orphée qui l'a perdue.

— Ah ! bon, j'oublie toujours.

— Ça n'a aucune importance.

— Si... pour « l'esprit de la pose ».

— Pff ! Eh bien ! mon enfant, pour « l'esprit de la pose », fâche d'avoir l'air d'écouter un orgue de Barbarie.

— Quoi?

— Je suis sûr que tu as l'âme tendre jusqu'à éprouver une grosse envie de pleurer quand tu entends jouer l'un de nos derniers orgues de Barbarie, car cette relique des jours heureux s'en va... s'en va... on la pourchasse... et le phonographe la tue.

— Vous avez l'air de vous moquer ! C'est vrai, quand j'entends de la musique, ça me rend toute bête.

— Et quand tu n'en entends pas?

— Quoi?

— Rien, ma petite. Ne t'émeus pas... et reprends la pause. Tu es arrivée tard... voilà ce que c'est que de loger sur la butte sacrée.

— Où voulez-vous que je loge ? C'est le quartier des *artisses*.

— Eh bien ! et ici, à Passy, il y a des *artisses*.

— Moins. Et puis les loyers sont trop chers. Mais j'ai déménagé.

— Ah bah !

— Voui, parce que ça devenait gênant ; la vieille Rémy recevait trop du beau monde.

— Ah !

— Voui, un marquis !

— Non !

— Comme je vous le dis. Un grand maigre... l'air d'un portrait.

— Ainsi que tout marquis sachant son rôle.

— Faut donc que tous les marquis aient l'air de portraits ?

— Miquette, ta façon de saisir au pied de la lettre la moindre de mes paroles devient fatigante. Veux-tu reprendre la pose ?

— Voilà ! Chez la mère Rémy y a une dame en noir qu'on dirait une religieuse déguisée, et puis aussi y vient une jolie, jolie demoiselle,

la petite-fille du marquis, j'ai compris... une demoiselle Marguerite... Bon ! qu'est-ce que vous avez... vous jetez tout par terre !

— Tu dis ?

— Voulez-vous que je vous aide à les ramasser, vos pinceaux, m'sieu Firmian ?

— Oui... non, non, reste tranquille ! ou plutôt... tiens, laisse... je lève la séance, je ne fais rien de bon aujourd'hui. Va ! je te paierai quand même la pose... Je suis fatigué, va-t-en !

— Mais, qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'êtes pas malade ? Jamais je ne vous ai vu comme ça...

— Ecoute, fais-moi le plaisir de filer, hein ! Je te dis que je suis fatigué...

Elle obéit, épouvantée. Le peintre jamais ne la bousculait ; il était bon pour elle, toujours indulgent, et aujourd'hui il la malmène, la chasse presque, avec une voix si fâchée... Qu'a-t-elle fait... qu'a-t-elle dit ?

— Alors... à demain, m'sieu ?

— A demain, oui, c'est cela, répond distraitement Henry Firmian.

Il a repoussé son chevalet, jeté sa palette...

C'est à Passy, tout près du bois, un atelier d'un luxe très sobre, un vrai atelier fait pour la commodité, le charme du travail, et non un de ces halls encombrés de bibelots, où les belles madames sont admises à venir parader et où le « cher maître », trop souvent oisif, leur sert du thé exquis en des tasses qui sont des bijoux ; où leur sont offertes de merveilleuses cigarettes faites d'un tabac blond arachnéen, introuvable ailleurs, et qu'elles dégustent, assises sur des divans de soie d'Orient, d'un art beaucoup plus réel que la peinture du « cher maître ».

Henry Firmian travaille. Il a travaillé d'a-

bord par goût, par ambition. Depuis peu, il travaille pour oublier, pour guérir.

Ah ! la fin du roman !

En le voyant brisé, détruit, il a compris combien, alors même qu'il en affirmait l'impossibilité, il s'était attaché à son rêve.

Y a-t-il vraiment si peu de temps d'écoulé depuis ce soir où Mme de Gerfeu redescendit au presbytère de Murdos avec un visage désolé, apportant la douleur au lieu de la joie que, sûre de la victoire, elle était allée quérir ? Jamais, jamais Henry n'oubliera cette heure !

Il revoit Mme de Gerfeu entrant, pâle et défaite, dans le petit parloir, se laissant tomber sur une chaise avec une exclamation de pitié que l'abbé Muriel fut seul à comprendre.

— Ah ! les pauvres gens !

Puis, s'adressant au prêtre, elle lui reprochait son silence.

— Vous saviez tout, monsieur le curé, et vous m'avez laissé faire...

— Je n'avais pas le droit de parler.

— C'est juste ! Eh bien ! Gilbert, il ne peut être question pour toi d'épouser Faustine. Cette enfant...

Mais l'abbé Muriel s'interposait.

— Madame, ce secret n'est pas le vôtre...

— Vous avez raison, dit Mme de Gerfeu.

Elle devinait la pensée du prêtre. Certes, elle dira quel obstacle rend impossible une solution hier si désirée, mais à *Gilbert seul*. Gilbert la comprend et, très pâle, il l'entraîne.

— Venez, ma mère, rentrons, vous me raconterez...

Henry Firminian n'a pas le droit de questionner, et pourtant quel désir angoissant de savoir le torture !

Le lendemain, avant qu'ait été colportée par les domestiques la nouvelle du départ de Marguerite, l'automobile du Pic était venue chercher Firmian. Les Gerfeu, repartant pour Paris, pensaient bien que le peintre, de quelque imprudence que fût pour lui ce voyage, ne voudrait pas rester seul à Murdos. Et il était parti. A Paris seulement, et par Gilbert, il apprit la fuite de Marguerite. Mme de Gerfeu en recevait la nouvelle dans une lettre de son fermier, entre un rapport sur la vacherie et une demande d'engrais :

« Il y a du nouveau au pays, écrivait cet homme ; une des demoiselles de Trévoux s'est sauvée de chez elle. Quoiqu'on dise que M. le marquis et Mme la marquise le voulaient bien, les domestiques savent que la demoiselle est partie avant le jour, sans rien dire, et que Mlle Faustine en a bien de la peine. »

Gilbert s'est engagé à ne pas trahir, même pour son ami, le secret livré à Mme de Gerfeu par le marquis ; mais ce départ de Marguerite, publiquement connu là-bas, pourquoi le lui cacher ? Pas plus que Firmian, du reste, il n'en soupçonnait la raison. Il ne devait pas la connaître. Marguerite s'est trompée en croyant assurer le bonheur de Faustine, et Mme de Gerfeu, n'ayant pu supporter la pensée que son fils souffrirait de ses regrets, à tout prix a voulu le distraire ; prétextant pour l'entraîner son propre besoin de distraction, elle a décidé son fils à une lointaine et longue croisière. Ils sont partis, ne sachant rien de plus, ne voulant rien savoir sur les événements de Murdos.

Avant de quitter Paris où, cédant au désir de la jeune fille, il a dû laisser Marguerite, le marquis s'est présenté chez les Gerfeu ; on n'a

pu que lui apprendre le hâtif voyage, sans indiquer d'adresse. « Madame » devait envoyer un avis pour son courrier qui, jusqu'alors, attendra. M. de Trévoux n'a pas voulu écrire. Et là-bas, dans le vieux château qui lui semble à présent plus désolé, Faustine garde au cœur deux peines : l'éloignement de Gilbert, l'éloignement de Marguerite. Du moins, elle ne se heurte plus à l'énigme de sa vie : la marquise a voulu que la jeune fille enfin sache la vérité. Ah ! les larmes de Faustine en apprenant que cette sœur aînée ne sera désormais qu'une étrangère à Murdos !... Comme elle voudrait la rappeler, la convaincre que sa place est là, près d'elle !

Pour Henry Firmian, qui ne sait rien de ces choses, quelle énigme a été, est encore la fuite de Marguerite ! Il lui paraît évident qu'il y a corrélation entre ce départ et le secret révélé par les Trévoux à Mme de Gerfeu. Mais quel est ce secret, grands dieux !...

Le peintre ignore la venue à Paris du marquis de Trévoux, et sur deux mots rapportés par cette Miquette, bavarde sans cervelle, le voici hors de lui.

Un marquis... une jeune fille du nom de Marguerite, c'en est assez pour le bouleverser.

Maintenant, seul dans l'atelier, Firmian se ressaisit.

— Je suis fou... fou ! Il y a d'autres marquis, d'autres Marguerites. Je deviens romanesque, moi, c'est insensé !

Cependant, il ne peut chasser la hantise.

Si c'était elle?... Alors, avec quelle maladresse il vient d'agir ! Au lieu de bondir et, brusquement exaspéré, de renvoyer son modèle, il fallait l'interroger sur cette mère Rémy qui reçoit

maintenant « trop de beau monde » pour la tranquillité de cette fleur de basse bohème qu'est Miquette.

Mais cette Rémy, Firmian sait où la trouver.

Il doit avoir l'adresse de son modèle... oui, il l'a sûrement. Ah !... ce carnet d'adresses... le voici. « Miquette, chez Mme Rémy, » et Firmian, les yeux fixés sur l'adresse, se demande ce qu'il adviendra s'il se trompe... Si cette « jolie demoiselle » n'est pas celle qu'il voudrait tant revoir.

XV

« Ma bien chère petite enfant,

« Je ne saurais vous blâmer de vouloir gagner votre vie. Je me suis employée de tout cœur à vous en procurer les moyens et j'ai été bien heureuse d'y réussir : remerciez Dieu qui a tout conduit !

« Tout conduit ! oui, sans doute ! Cependant, je ne crois pas que vous ayez absolument agi selon sa volonté, ma petite Marguerite, en vous enfuyant comme vous l'avez fait de Murdos. Si je vous approuve de vouloir vous suffire, sachant maintenant que vous êtes une orpheline sans fortune ; si je comprends aussi le désir qui vous poussait à chercher la vérité, je ne puis que blâmer votre coup de tête. Il est vrai que votre grande jeunesse même, tout en rendant ce coup de tête plus dangereux, lui sert aussi d'excuse. Vous n'avez pas compris la gravité d'un tel acte. Je vous l'ai déjà reproché, bien

doucement, en réponse à votre confession entière et très franche, j'en suis sûre. Vous me dites : « Qu'aurais-je pu faire ? » D'abord, ne point vous permettre d'ouvrir ce coffret ! C'était peu digne de vous, Marguerite, de violer un secret que l'on refusait de vous livrer ! Mais je passe condamnation là-dessus : vous étiez affolée... vous vouliez trouver le moyen de consoler votre petite sœur. »

Pour la seconde fois, Marguerite lisait la lettre de mère Saint-Jean-Baptiste. Elle s'arrêta, pensive. Oui, décidément, la religieuse a raison. Cette fuite de Murdos était mauvaise en soi.

Elle replia la lettre. Une femme de chambre venait l'avertir que « Madame », prête à sortir, demandait « Mademoiselle ».

Mme Barine attendait sa compagne sans impatience ; elle répondit affectueusement aux excuses de la jeune fille de s'être fait attendre.

— Mais non, mais non, mademoiselle, ne vous tourmentez pas ! La voiture vient à peine d'arriver... Donnez-moi votre bras pour descendre. Vous voyez comme je deviens branlante ? J'avais besoin, vraiment, d'un gentil bâton de vieillesse, et je ne puis songer à accaparer ma petite-fille, votre amie Edith, à mon unique profit.

Elle souriait, l'aimable vieille, s'efforçant d'égayer sa compagne.

Elle ne sait rien du drame qui s'est joué à Murdos ; Marguerite est restée pour elle l'orpheline qu'Edith amenait du couvent au temps des vacances, alors que la grand'mère venait à Dieppe chez ses enfants.

Elle sait que la jeune fille a passé quelques

mois à Murdos, qu'elle possède une demi-sœur dont la famille n'est pas sa famille ; mais elle pense que Marguerite n'a jamais ignoré cela et, si elle s'étonne qu'on ait si longtemps séparé les deux sœurs, elle se garde bien d'entretenir Marguerite de sa surprise. Elle a trop d'expérience pour ne point supposer qu'il y a là quelque chose qui ne regarde pas les étrangers. Seulement sa pitié s'augmente pour la pauvre enfant sans foyer, elle voudrait la voir heureuse.

Marguerite lui a dit :

— A Montmartre, habite une vieille femme très misérable, c'est elle qui m'a soignée lorsque j'étais toute petite. M. de Trévoux (elle ne dit plus *grand-père*) l'a retrouvée et secourue. Il m'a donné de l'argent pour elle. Voudrez-vous permettre que j'aille quelquefois la voir ? Elle est très malade et ne peut vivre bien longtemps.

— Vous irez certainement, a répondu l'excellente femme. Si cela ne vous déplaît pas, je vous y accompagnerai volontiers.

Mais Marguerite a parlé de la rue impraticable aux voitures, et Mme Barine a renoncé à sa visite charitable. Cependant, elle croit devoir à l'enfant si jeune qui lui est confiée une affectueuse protection et, deux fois déjà, jusqu'au pied des marches de pierre, elle a conduit Marguerite, attendant patiemment dans sa voiture le retour de la jeune fille. Celle-ci ne comprend pas, n'ayant aucun point de comparaison, combien rare est la chance pour une demoiselle de compagnie d'être ainsi traitée et choyée.

Aujourd'hui, pensant lui faire plaisir, la vieille dame propose :

— Nous irons à Montmartre, à la Basilique ;

mais d'abord, si vous voulez, nous ferons arrêter devant l'impasse en échelle où perche votre protégée. Vous prendrez de ses nouvelles et lui apporterez un instant la joie de votre jeunesse... La joie de votre jeunesse, répète Mme Barine, vous ne semblez pas l'éprouver vous-même... J'aimerais vous voir plus gaie, mon enfant...

— Je l'étais... au couvent on me reprochait même de l'être un peu trop. Cela passe, la gaieté.

— Mais non, il ne faut pas que cela passe. Je lis dans vos yeux ce que vous pensez : « Mme Barine en parle très à son aise, elle a eu bien sûr une vie tout unie, facile toujours... rien que des bonheurs... Moi aussi, quand je serai très heureuse, je redeviendrai gaie. » N'est-ce pas ce que vous pensez?

— A peu près, avoua franchement Marguerite, avec une variante, cependant.

— Laquelle?

— Je ne dis pas « quand je serai très heureuse », parce que je ne crois pas que je le serai jamais... Oh ! madame ! ce n'est pas que je me trouve à plaindre près de vous, si bonne...

— Mais oui, mais oui, je comprends. Eh bien, il est aussi dangereux de ne rien espérer de la vie que d'en trop espérer ; mais en attendant le Bonheur — avec un grand B — toujours bien relatif, allez ! il est sage de savoir goûter tous les petits bonheurs chaque jour rencontrés sur sa route et trop souvent dédaignés. Il ne faut pas ressembler à un voyageur qui, altéré cependant, refuserait de boire aux ruisseaux, ne les voyant même pas, hypnotisé par l'attente, la recherche de la grande source merveilleusement limpide et belle où à longs traits il pourra se désaltérer. Ma chère, il se peu

fort bien que, finalement, cet imprudent personnage aboutisse à un aride désert où l'aura entraîné le mirage... Nous avons, mon enfant, un corps, un cœur et une âme. Eh bien ! il est assez rare que tout soit ensemble pleinement satisfait. Si notre corps ne souffre pas, si notre esprit lucide nous permet d'apprécier les choses belles et hautes ; si notre cœur n'est point torturé par un angoissant isolement ; si notre âme surtout s'élève sans trouble vers Dieu... alors, croyez-moi, on peut se dire heureux... très heureux ! même alors qu'il y aurait des ombres au tableau, tant que la confiance en Dieu demeure entière, il ne faut pas s'attrister. Ma chère petite, il y a de grands malheurs, des deuils qui vous laissent le cœur déchiré... Vos deuils à vous sont si anciens, vous étiez si petite que vous n'avez pu en souffrir... Je m'explique mal, on souffre toute sa vie de ne plus avoir ses parents ; mais enfin c'est une privation latente, si je puis dire, et qui ne suffit pas à expliquer l'ombre que je vois au fond de vos yeux.

— Pardonnez-moi, dit Marguerite, suis-je très morose ? Je tâcherai de m'égayer.

Mme Barine soupira. Elle eût espéré mieux que cette phrase un peu sèche. Il lui semblait mériter plus de confiance, plus d'ouverture de cœur. « Cela viendra, se dit la vieille dame. Cette pauvre petite a sûrement un chagrin qu'elle tient à cacher... elle finira par me le confier lorsqu'elle comprendra l'affectueuse sympathie qu'elle m'inspire... Ne brusquons rien. »

Elle chercha un sujet capable d'intéresser la jeune fille et, les rôles étant renversés, ce fut

elle qui s'efforça de distraire sa trop grave demoiselle de compagnie.

Marguerite se sentait confuse de si mal répondre à tant d'indulgente bonté ; mais chaque fois qu'elle retournait auprès de Joséphine Rémy, elle croyait revivre les heures les plus douloureuses de sa vie.

Cependant ne s'était-elle point engagée à ne pas délaisser la mourante ?

— Voici la rue.

— Ne vous pressez pas, recommanda Mme Barine. Je puis attendre. Et si votre protégée manquait de quelque chose, vous me le diriez.

— Merci, madame, M. de Trévoux m'envoie pour elle... et elle n'a plus besoin de grand-chose.

Le temps est cruellement lourd en cet après-midi d'été orageux. Il faisait bon dans la victoria filant vite. Maintenant qu'il lui faut marcher, Marguerite se sent oppressée. Mince, élégante dans son tailleur de grosse toile bise, coiffée d'un grand chapeau de paille bise aussi, elle n'a pas du tout l'aspect effacé d'une demoiselle de compagnie ; et elle paraît si jeune, malgré la mélancolie de ses yeux ! La Providence s'est montrée vraiment maternelle en mettant sur la route de cette enfant qui, plus que bien d'autres, a besoin d'être protégée, l'excellente Mme Barine.

— Bien le bonjour, ma petite demoiselle !

C'est la femme de l'aveugle. Elle sait maintenant que Marguerite n'est point une dame de charité, mais ne s'empresse pas moins depuis qu'elle est parvenue à extorquer une aumône qu'à chacun de ses passages, pour avoir la paix, Marguerite renouvelle.

— Mademoiselle ne veut pas me faire l'honneur d'entrer chez nous?

— Merci, je suis pressée. Mais voici pour acheter quelque douceur à votre infirme.

— Que le bon Dieu vous le rende ! Des douceurs... pauvres malheureux qu'on est, c'est du pain qu'on va s'acheter, ma bonne demoiselle, du pain... Allons, au plaisir ! J'ai croisé qu'y a du monde chez la Rémy, y m'a semblé que je voyais tout à l'heure entrer quelqu'un.

Marguerite ne prête aucune attention à ce renseignement. D'ailleurs, que lui importe... très souvent elle a rencontré chez la vieille Rémy une voisine venant un instant par curiosité ou par bonté d'âme.

La fenêtre est ouverte. Le géranium rouge posé sur le rebord a l'air tout heureux de tendre au soleil ses fleurs éclatantes.

Un bruit de voix assourdies parvient à Marguerite, elle frappe à la porte.

— Entrez, répond sœur Jeanne. C'est vous, mademoiselle... justement...

Elle achève sa phrase par un geste qui désigne, debout au pied du lit, le visiteur signalé par la femme de l'aveugle.

— Oh ! mon Dieu !

Marguerite s'est arrêtée... elle voudrait reculer... fuir... Henry Firmian, très pâle, va vers elle.

— Mademoiselle de Trévoux ! Que je suis heureux !

Il tâche de cacher son trouble sous une banale formule de politesse. Elle le regarde, sans trouver une parole. Le peintre s'appuie sur une canne, et la jeune fille revoit si nettement le parloir du presbytère, le blessé étendu...

— Est-ce que vous boitez encore? demande-t-elle enfin, la voix tremblante.

— Non... seulement un peu de faiblesse...

Ils voudraient se dire des choses simples, paraître exempts de gêne, mais leurs yeux du moins sont sincères.

Sœur Jeanne voit leur embarras. Cette rencontre l'émeut et lui déplaît aussi. Ce jeune homme s'est présenté sans faux-fuyant, demandant : « Est-ce que Mlle de Trévoux doit venir aujourd'hui? » Car le peintre n'a rien trouvé de plus diplomatique. Après le départ de Miquette, il est venu ici tout droit, se répétant : « Il faut que je sache. Je la demanderai. Si ce n'est pas *elle*, on me dira qu'on ne la connaît pas. »

Mais sœur Jeanne a répondu : « Mlle de Trévoux? Peut-être... elle ne s'est pas annoncée. » Ainsi c'est bien Marguerite... Marguerite miraculeusement retrouvée.

Il a causé de son mieux avec la religieuse, avec Joséphine surtout, essayant de la faire parler sur la jeune fille.

Ah ! si Marguerite pouvait venir ! Si elle ne paraît pas aujourd'hui, il reviendra demain, tous les jours, jusqu'à ce qu'il l'ait enfin rejointe.

Quand elle a frappé, il n'a pas eu un doute : *elle* était là !

— Monsieur nous racontait son accident, dit Mme Jeanne.

— Oui... que d'événements depuis ! soupira Marguerite.

Henry répond et son accent supplie.

— Je les ignore. Je n'ai rien su que la rupture de... certains projets et votre départ. Je

— J'avais pas le droit de questionner et j'ai été... si tourmenté, si anxieux... Est-ce que vous ne voudrez pas... me traiter en ami... me dire...

— Vous dire... vous dire... Je vais vous dire, moi !

C'est la rauque voix de la malade. Elle s'est soulevée sur son coude et ses yeux fiévreux vont du peintre à Marguerite.

— Je vais vous dire, moi, parce que je... comprends...

— Taisez-vous ! supplie Marguerite.

Mais rien ne pourra contraindre Joséphine au silence. Lorsque ses nerfs, après de longues prostrations, reprennent le dessus, elle redevient pour un moment l'indomptable vieille que l'alcool faisait délirer.

— Oh ! sœur Jeanne, supplie la jeune fille, qu'elle se taise !

— Je vous dis qu'il vaut mieux que je parle. Fait-il bon ne pas *savoir* quand on veut *savoir*?... Vous avez donc oublié ce que c'est que d'avoir peur de ce qu'on ne sait pas?... Tout vaut mieux que ça!... Approchez-vous, monsieur, je vais vous l'apprendre, ce qui s'est passé !

— Si vous l'exigez, dit Firmian à Marguerite, je vais me retirer.

— Eh bien !... Eh bien ! non, restez, écoutez. Elle a raison, il vaut mieux que vous sachiez... Mon départ a dû tellement vous surprendre... mais je préfère vous instruire moi-même. Oh ! je puis parler devant sœur Jeanne, elle connaît tout mon roman.

En quelques mots, elle mit le peintre au courant ; elle lui dit comment désormais elle était résolue à gagner sa vie. Elle tâchait de sourire,

tandis que des larmes noyaient ses yeux... Et elle crut que Firmian perdait l'esprit lorsqu'il répondit à ses douloureuses confidences par une exclamation de joie triomphante :

— Mon Dieu ! que je suis heureux !

Il prit la main de la jeune fille, la baisa et, saluant sœur Jeanne, brusquement il s'en alla.

XVI

Tenant encore la carte qu'on vient de lui remettre, Mme Barine, en grande hâte, se rend auprès de son visiteur. Sa marche est toujours un peu pénible, mais elle paraît, en ce moment, oublier les douleurs qui alourdissent ses membres. Elle a presque retrouvé son allure in-gambe d'autrefois, tant elle est heureuse de cette visite.

— Monsieur Henry Firmian ?

Le peintre, plus complètement, se présente. Il eut jadis l'honneur d'être reçu à Dieppe chez Mme Barine.

La vieille dame sourit malicieusement. En effet, elle se souvient parfaitement, quoique ce ne soit pas d'hier...

Elle interroge le peintre sur ses travaux, sur ses projets, avec un amical intérêt qui le surprend.

Il lui répond de son mieux, étonné que Mme Barine ne s'informe pas du but de cette visite un peu intempestive. Non, elle ne le questionne pas là-dessus et semble trouver tout naturel de le voir surgir chez elle ; seulement, de plus en plus, s'accroît le sourire de bonté

un peu narquoise de la vicille dame. Elle songe :
« Le pauvre garçon... il est timide absurde-
ment ! Va-t-il rester ici jusqu'à demain sans
trouver le joint pour me dire... ce qu'évidem-
ment il a l'intention de me dire?... »

Henry a honte de sa lâcheté, il se décide :

— Madame ! j'ai eu hier le plaisir de retrou-
ver Mlle de Trévoux au chevet d'une pauvre
femme. Je l'avais rencontrée à Murdos il y
a quelques mois, et...

— Je sais, monsieur, Marguerite me l'a dit...
et j'ai à vous remercier.

— Moi, madame ?

— Oui, monsieur. Depuis que l'amie de ma
petite-fille est avec moi, j'essaye vainement de
lui témoigner l'intérêt, la sympathie si vite
muée en affection qu'elle m'inspire. C'est une
âme que la souffrance a rendue ombrageuse.
On eût dit qu'elle voulait me demeurer étran-
gère, alors que moi j'aurais désiré la traiter en
amic... en enfant très aimée... Lorsqu'elle m'a
rejointe hier après votre rencontre, elle était
bouleversée, mais je me suis bien gardée de
l'interroger. Je la voyais tendue, appliquée à
ne pas laisser paraître son émotion. Tant de
souvenirs, n'est-ce pas, s'étaient réveillés en
vous revoyant ! Donc, je n'ai rien demandé.
J'ai tâché seulement de lui faire sentir que mon
vieux cœur, au besoin, saurait comprendre son
jeune cœur, peut-être le consoler... Quand nous
nous sommes retrouvées seules ici, je lui ai
ouvert les bras. Elle s'y est jetée, pleurant de
toutes ses larmes et serrée contre moi, bercée
par moi, comme je bercerais, câlinerais ma pe-
tite Edith si j'avais le chagrin de la voir mal-
heureuse, Marguerite a laissé crouler le mur
de glace qu'elle maintenait jusqu'ici entre nous.

Elle m'a appris tout ce que j'ignorais du drame lointain qui se dresse du passé pour assombrir cette jeune vie et qu'elle vous a conté, paraît-il. Elle m'a même répété votre extraordinaire exclamation, qu'elle n'a pas du tout comprise et qui l'inquiète comme une énigme. A son triste récit, lui voyant les yeux gros de larmes, vous avez répondu : « Ah ! mon Dieu, que je suis heureux ! » Est-ce vrai ?

— C'est vrai, je l'ai dit... C'est vrai que j'étais heureux...

— Eh bien ! monsieur, voulez-vous m'expliquer à moi ce que, au surplus, je m'imagine un peu comprendre ?

— Oui, madame, vous comprenez... je le vois... Vous êtes bonne... exquisement bonne !... Vous avez tout deviné, je le démêle dans vos paroles... votre sourire me l'affirme... C'est bien simple... Pendant les quelques semaines où quotidiennement je voyais Mlle Marguerite, je me suis laissé aller à l'aimer comme un fou.

— Laissez aller... vous luttiez donc ?

— De toutes mes forces ! Et je n'aurais jamais sans doute trahi mes sentiments sans le complet bouleversement survenu. Je ne suis qu'un pauvre artiste sorti du peuple ; mes aïeules portaient des bonnets de paysannes...

— Ce n'est point un déshonneur.

— Non ! mais une raison suffisante pour ne pas élever mes regards jusqu'à la petite-fille du marquis de Trévoux. Joignez à cela que Marguerite devait être riche et que je n'ai, moi, pour toute fortune que mon travail. Vous voyez l'impossibilité... et j'étais très malheureux !... Tandis que j'apprends que Marguerite n'est pas d'un sang plus noble que le mien, qu'elle n'a ni famille, ni fortune... Rien ne

m'empêche plus de chercher à la conquérir. C'est pourquoi mon exclamation triomphante, qui l'a peinée peut-être... pourquoi je suis retourné ce matin chez la femme Rémy pour obtenir d'elle votre adresse. La garde — une religieuse, je l'ai compris — voulait me la refuser ; mais Joséphine Rémy, qui me paraît n'en faire qu'à sa tête, me l'a livrée... Et me voici, madame... Je suis venu, décidé à me confier à vous, que pourtant je ne connaissais pas...

— Mais, mon cher monsieur, il ne suffit pas, pour qu'elle devienne vôtre, que Marguerite n'ait ni famille, ni argent. C'est une ardente petite personne, qui ne consultera que son cœur.

— Madame, je vous supplie de ne point me mal juger, de ne pas m'accuser de fatuité si je vous confie ce qui rendait plus pénible à Murdos ma comédie d'indifférence... c'est que, naïvement sincère, Mlle Marguerite, sans le soupçonner, me laissait lire en elle, et je voyais bien que le même sentiment nous attirait l'un vers l'autre.

— Je voulais vous amener à me le dire.

Et, comme il la regarde étonné, la vieille dame répète :

— Oui, je voulais vous le faire dire. S'écarter d'une jeune fille trop noble et trop riche prouve déjà de la délicatesse de cœur. S'en écarter, lui cacher ce qu'on éprouve alors que l'on sait qu'elle est à l'avance conquise et que ce serait une alliée puissante pour obtenir le consentement de sa famille à un mariage disproportionné, c'est vraiment très beau... Oui, oui, vous êtes indigné que je vous félicite, tant la chose vous paraît simple... Mon cher monsieur, cela prouve que vous n'êtes pas de

vosre temps, et je ne puis pas assez vous en féliciter. Maintenant, vous allez me pardonner si je ne vous laisse pas dès aujourd'hui voir Marguerite. M. de Trévoux est son tuteur, elle porte son nom. C'est de lui qu'il vous faut l'obtenir. Mais voulez-vous m'accepter pour intermédiaire? Voulez-vous que j'écrive à Murdos et que je dise... tout le mal que je pense de vous?

— Je ne puis que vous répéter : comme vous êtes bonne !

— C'est donc convenu, j'écris à l'instant. Dès que j'aurai la réponse, je vous ferai signe. Car elle sera favorable, cette réponse, n'en doutez pas ! et jamais fiançailles ne seront bénies de meilleur cœur que je ne bénirai les vôtres... Allez, maintenant, je vous renvoie... Si vous ne voulez pas que je manque le courrier.

— Vous *lui* direz que je suis venu, que...

— Naturellement, je le lui dirai. Il faut bien, avant de transmettre votre demande à M. de Trévoux, que je sache si vraiment Marguerite est du même avis que vous.

— Vous souriez, madame... Ah ! le délicieux sourire que vous avez ! permettez-moi de vous le dire...

— Oui, parce que vous comprenez qu'il signifie : je sais qu'elle vous aime et veux vous taquiner !

— Merci ! murmura le peintre en baisant, avec une ferveur reconnaissante, la main qu'on lui tendait.

Et il s'en alla, le cœur rempli d'allégresse.

XVII

« Cher Monsieur,

« Laissez-moi plutôt écrire mon cher enfant... La réponse de Murdos nous est arrivée telle que nous l'espérions. M. et Mme de Trévoux, qui ont su vous apprécier durant votre séjour là-bas, se déclarent heureux de vous confier le bonheur d'une enfant qu'ils ne sauraient considérer comme une étrangère et qu'ils ont appris à aimer.

« Faustine tient à ce que vous sachiez qu'elle sera on ne peut plus satisfaite de vous avoir pour beau-frère. Elle l'écrit à sa sœur. Quant aux sentiments de Marguerite, vous les avez devinés : elle vous aime de toute la fougue, un peu excessive peut-être, du sang italien qui coule dans ses veines. Sa tristesse persistante qui m'inquiétait ne venait pas seulement, elle en convient aujourd'hui, du drame de Murdos (car vraiment ce fut un drame). Elle gardait le regret de certain artiste dédaigneux dont elle ne soupçonnait pas le moins du monde les sentiments.

« Après cela, vous croyez sans doute que je n'ai plus qu'à vous dire : « Venez, on vous attend? » Eh bien, pas du tout ! On vous attend sans doute, on désire votre venue. Pourtant je suis chargée de vous écrire : ne venez pas encore !

« Je ne veux pas, m'a dit Marguerite, être heureuse avant ma petite sœur. M. de Gerfeu s'en est éloigné parce qu'il a pu la croire d'une

naissance inférieure à la sienne. Il faut qu'il sache que Faustine est bien la petite-fille du marquis et de la marquise de Trévoux, et qu'il lui revienne. Les fiançailles de Faustine décideront des miennes. M. Firmian doit savoir où rejoindre Mme de Gerfeu et son fils ; qu'il leur écrive ou aille vers eux ; ensuite je mettrai ma main dans la sienne.

« Mon cher enfant, vous n'auriez pas combattu ce romanesque ultimatum avec plus d'ardeur que je n'en ai mis à le combattre ; mais le seul argument qui aurait pu vaincre Marguerite, celui qui me venait au bord des lèvres et me faisait si convaincue, il m'était interdit de m'en servir. Pouvais-je dire à cette petite : « Faustine est bien une Trévoux, soit, mais il se peut que le seul fait d'avoir eu pour mère une femme de théâtre suffise à empêcher Mme de Gerfeu de lui donner son fils. » Julia est aussi la mère de Marguerite, comment lui en parler sur ce ton-là ? Il nous reste à souhaiter que M. de Gerfeu — je ne le connais pas, mais je ne sais pourquoi je le soupçonne d'avoir le sens pratique très développé — que M. de Gerfeu, dis-je, en faveur de la très grosse fortune des Trévoux, pardonne à sa défunte belle-mère de n'avoir possédé aucun quartier de noblesse et porté en fait de couronne que des couronnes de fleurs. Car la pensée du chagrin de Faustine serait capable de pousser Marguerite à quelque absurde sacrifice, inutile à tout le monde... Positivement, cette enfant est trop impulsive et trop entêtée en même temps ! Je serai contente de vous en passer bientôt toute la responsabilité. Tâchez d'accomplir rapidement l'épreuve que, telles les princesses des contes, Marguerite impose à son chevalier ! »

En achevant la lecture de cette lettre de Mme Barine, Henry Firmian eut un mouvement de rage, non point contre Marguerite : il appréciait au contraire ce joli geste d'écarter d'elle le bonheur tant que sa sœur aussi ne l'aura pas atteint. Mais contre la sollicitude maternelle de Mme de Gerfeu, si attentive à distraire Gilbert de ses regrets.

Et la crainte lui venait que pour parachever sa guérison, Gilbert ne fût en train de conclure quelque somptueuse union étrangère. Une princesse hindoue ou la fille d'un milliardaire, les demoiselles de la « cinquième avenue » étant, de par le droit de l'or, admises dans les plus nobles familles sans l'ombre d'un parchemin. Dans un pays où il n'y a pas d'ancêtres, il serait injuste d'en réclamer.

Henry Firmian n'avait aucune nouvelle des voyageurs. Chez eux, il apprit que leur plus récente adresse était au Japon ; ils le parcouraient en ce moment.

Firmian fut un peu rassuré : les Nipponnes, si leur origine est suffisamment millénaire, n'ont vraiment pas un physique d'exportation. Il faut être Nippon pour accepter sans effroi l'idée de voir sa vie durant leurs yeux bridés et leur petit sourire de mousmés. Ce sont des femmes d'étagères, conclut le peintre égayé.

Il ne lui restait qu'une ressource : écrire un volumineux plaidoyer, plein d'éloquence, et se confiant au « faire suivre » fertile en retards et déceptions, attendre.

Mais il attendit vainement. Nulle réponse ne venait des pays étrangers où Gilbert promènerait peut-être encore longtemps sa mélancolie... et les semaines passaient.

Mme Barine et Marguerite ont quitté Paris

pour Dieppe. Marguerite, malgré les instances de sa vieille amie, a refusé de voir Henry Firmian avant son départ.

— Non, je vous en prie ! S'il m'aime, qu'il soit patient ! Je veux que notre premier revoir soit pour célébrer nos fiançailles... et je ne peux pas me fiancer avant Faustine !

Comme l'été brûlant lui rendait odieux le séjour de Paris, Henry Firmian, un beau matin, se décide. Il a la nostalgie de ce pauvre vieux Murdos sauvage, de ce presbytère délabré où il avait aimé — et souffert. Il demanderait à l'abbé Muriel de le recevoir pour quelques jours ; il monterait au château, parlerait de Marguerite avec Faustine... ce serait un peu de triste bonheur.

Il arriva à Murdos sans s'être annoncé, dans une guimbarde cahotante prise à la gare ; deux chevaux étiques la traînaient. Leurs grelots, exagérément multipliés, formaient avec les claquements des rayons trop secs, le grincement des essieux, les bruits de ferraille de l'antique « calèche » un vacarme assourdissant.

— Monsieur le curé... c'est moi... bonjour !

L'abbé Muriel, monté sur une échelle, la soutane haut retroussée, relevait la glycine dont une grosse branche avait quitté le mur.

— Grand Dieu ! monsieur Firmian ! vous ici...

Lestement, l'abbé dégringolait les échelons, venait au-devant du jeune homme.

— Monsieur le curé, vous voyez ? Là, dans la voiture, j'ai ma valise... pouvez-vous me donner l'hospitalité pour quelques jours ?

— Ici... au presbytère ? mais de grand cœur, cher monsieur Firmian.

— Cela vous dérange ?

— En aucune façon ! Comment supposer...

— Laissez-moi vous dire que vous semblez suffoqué.

— C'est que... je pensais... vous n'êtes pas brouillé avec Gilbert ?

— Brouillé ! Pourquoi le supposez-vous ?

— Parce que vous venez chez moi au lieu d'aller au Pic.

— Je ne puis m'installer au Pic en l'absence des Gerfeu...

— Mais, mon cher monsieur, ils sont là depuis huit jours, Mme de Gerfeu et son fils.

— Là... ici... au Pic... eux ?

— Mon Dieu, qu'avez-vous ? Est-ce que vous l'ignoriez ? Ils sont arrivés directement sans s'arrêter à Paris, après leur grand voyage, que d'ailleurs ils ont abrégé, Mme de Gerfeu se trouvant fatiguée... Où allez-vous ?

— Monsieur le curé, excusez-moi... vous ne pouvez pas comprendre... je vous expliquerai... pardon. A bientôt ! Au Pic... je vais au Pic à l'instant... Cocher, au château du Pic, vous savez ?

Retourné sur son siège vers ce client extraordinaire, le cocher ne semblait pas entendre.

— Au Pic ! appuya l'abbé, vous connaissez, cocher, c'est sur la route de...

— Je sais, parbleu ! oui, je sais, mais croyez-vous que mes chevaux sont à mécanique pour fournir des courses comme ça ?... Va à gauche... arrête à droite, puis, sans seulement souffler, repars à gauche... y n'arriveront pas, mes chevaux.

— Je vais vous faire rafraîchir, déclara d'un ton conciliant l'abbé Muriel — il savait quelle vigueur nouvelle donne à un attelage un verre de bon vin bu par le cocher. C'est un effet

connu de tous ceux qui ont voyagé au pays de Béarn.

— Jeanneton ! une bouteille de blanc... du vieux, vous savez...

La gouvernante accourut et, dans son émoi en retrouvant « son malade », faillit laisser choir le plateau avec verres et bouteille.

— Jésus ! notre monsieur le peintre... Et comment c'est que vous allez donc ? Il faut trinquer.

— Trinquons ! concéda Firmian résigné.

— A la vôtre ! dit le cocher du haut de son siège.

L'abbé choqua délicatement son verre à celui du peintre.

— A votre bonne santé, monsieur !

— Eh ! bé, moi qui ne bois guère, je veux trinquer aussi !

— Je crois bien, ma brave Jeanneton !

— A votre santé, Jeanneton !

— Merci, monsieur Firmian. Hein ! c'est-y ben possible qu'on vous voie par chez nous... Vous ne repartez pas ?

— Non, non... j'arrive.

— Il va au Pic, expliqua l'abbé Muriel.

— Ah !... bien.

— Y sommes-nous, cocher ? Je double le prix de la course.

— Ah ! fallait le dire tout de suite... hue, la Rousse !

— Au revoir, monsieur le curé · au revoir, Jeanneton !

« Au Pic... au Pic depuis huit jours ! »

Firmian ressentait des tentations homicides en pensant à son ami Gilbert.

« Il mériterait que je l'étrangle ! Quoi, pas même un mot de réponse ! »

Excité par le vin blanc, amadoué par la promesse d'un beau gain, le cocher s'étant assis de travers sur son siège, pour charmer la longueur de la route, faisait des frais d'éloquence auxquels Firmian répondait mal.

Enfin... le Pic !

Ah ! que cette côte est longue ! Bon... la Rousse a buté... jamais on n'arrivera. Mais si ! voilà Ernest, le chauffeur... il abandonne l'auto qu'il était en train d'astiquer pour accourir recevoir le peintre.

— Comme Monsieur et Madame vont être contents ! Ils n'attendaient pas Monsieur... c'est une surprise.

— Une surprise, oui ; voulez-vous m'annoncer ?

— Oui, Monsieur. On est en camp volant ici. Nous repartons dans quelques jours... Madame a dû venir pour les terres. Nous allons finir l'été dans la montagne... Monsieur reste dans le hall ? Si Monsieur veut entrer au salon?... Monsieur voit, c'est tout enveloppé, on ne s'installe pas. Je vais donner plus de jour...

— Non... c'est bien, merci.

— Ah ! voici Monsieur... Monsieur a sans doute aperçu Monsieur de sa fenêtre... il descend.

— Mon vieux Firmian ! quelle bonne pensée ! Depuis si longtemps... Ah ! c'est gentil, ça ! Comment as-tu su?... Ernest, prévenez Madame.

— Gilbert, tu es ici depuis huit jours sans me donner signe de vie !

— J'allais t'écrire... Parole ! j'allais t'écrire.

— Eh bien ?

— Eh bien ! quoi ?

— Qu'en dit ta mère ?

— De quoi?

— Mais ma lettre...

— Quelle lettre?

— Tu n'as pas reçu ma lettre?

— Non... elle doit courir après nous et nous rejoindra peut-être un jour ou l'autre. Nous avons changé d'itinéraire brusquement, ma mère se sentant fatiguée... Mais elle contenait donc des choses bien graves, cette lettre... Tu as l'air bouleversé.

— Pas reçue ! Alors, je te pardonne.

— Mais explique-toi.

— Non... attends, attends ta mère... je te dirai devant elle... réponds-moi seulement. Tu n'as pas revu Faustine?

Le visage de Gilbert s'assombrit.

— Ne parlons pas d'elle, veux-tu ? Être si près, si près... et ne point la revoir me cause une peine affreuse... Hé ! bien, oui, je suis lâche et ne puis secouer ce souvenir. Rien n'y a fait ! Je l'ai promené partout, cachant la vérité à ma mère qui me croit tout à fait guéri, sans quoi les intérêts de la propriété n'auraient point suffi à la faire consentir à revenir ici, même pour peu de jours. En cachette, je suis allé chez l'abbé Muriel pour parler de Faustine. Il était absent... je n'ai vu que Jeanneton ; peut-être cela vaut-il mieux... Oh ! tu comprends... je ne chercherai jamais à imposer à ma mère pour belle-fille... mais, au fait, tu ne sais rien ?

— Je te demande pardon, je sais tout et c'est toi qui ne sais rien... mais voici ta mère...

Nerveux, hors de lui, Henry arrêta les phrases d'accueil.

— Madame, de grâce, écoutez-moi sans m'interrompre... J'avais écrit à Gilbert une lettre

qui s'est perdue. Et j'attendais sa réponse comme un arrêt de vie ou de mort.

— Un arrêt de vie ou de mort ! Parlez, Firmian, vous m'épouvantez.

Et ardemment, éloquemment, le peintre parla.

XVIII

— Madame, une dépêche...

Il faisait un vent effroyable. Depuis la veille au soir, la mer était soulevée. Des vagues couleur de cendre et d'encre arrivaient sur la plage avec une telle violence, dressées si haut que leur écume jaillissait jusque dans le jardinet de la villa Barine. Assise près de Mme Barine, Marguerite lisait à haute voix.

Malgré la tempête, Edith, entraînant la bande de jeunesse invitée, est allée au casino. Bien que Mme Barine lui en donne toute latitude, Marguerite, le plus souvent, refuse de se joindre au groupe joyeux ; elle préfère demeurer auprès de sa vieille amie, sa confidente à présent et si maternellement consolante !

Mme Barine prit avec un peu d'effroi la dépêche apportée par la femme de chambre. Elle était d'un temps où l'on avait moins qu'aujourd'hui la fureur des communications rapides, d'un temps où l'on n'envoyait pas pour de légers motifs des télégrammes. Il fallait que ce fût grave, alors on s'émuait.

— Marguerite ?

— Madame?... vous souriez... c'est de *lui*...

— Que ce *lui* est éloquent ! Oui. Je ne l'ai

pas lue encore. J'ai vu la signature et les premiers mots ; voulez-vous lire vous-même ?

— J'ai peur.

— Je ne crois pas que vous deviez craindre : voyez quelle longueur ? Elle a dû coûter cher, cette dépêche. M. Firmian n'aurait pas mis tant de hâte à envoyer une mauvaise nouvelle, demandant à être si développée !

— Alors, donnez, madame. Ah !...

— Voyons, voyons... à haute voix... moi aussi je suis curieuse.

« Bien heureux — Tout arrangé — Suis à Murdos avec Gilbert et Mme de Gerfeu — N'avaient pas reçu ma lettre — Leur ai tout raconté — Gilbert ne se résignait pas — A été aussi heureux que moi — Mme de Gerfeu, un peu hésitante, s'est laissé convaincre — Quand recevrez ceci, Gilbert aura vu Faustine — Mme de Gerfeu déjà vu le marquis — Tout convenu — Je prends train pour Dieppe. Respectueux hommages.

« FIRMIAN. »

Mme Barine ouvrait les bras ; Marguerite s'y jeta ; elle pleurait et riait et embrassait la vieille dame. A ce moment, par un phénomène assez fréquent, une brusque accalmie se fit dans la tempête, le vent avait tourné. Le grondement des vagues persistait encore, mais déjà faiblisant ; à l'horizon le voile gris du ciel s'écarta, laissant voir une échappée d'azur.

Mme Barine le montra à la jeune fille.

— Voyez, mon enfant, quelle symbolique coïncidence... Pour vous aussi la tempête mauvaise est finie... Votre pauvre petite barque si cahotée entre au port... votre ciel devient bleu...

— Oui... et j'en viens à bénir Dieu d'avoir connu la dureté de l'ouragan... d'avoir tremblé... d'avoir souffert... Le port me paraîtra meilleur, et plus douce et plus précieuse la belle clarté de notre beau ciel...

Elle sourit, rougit un peu et dit, toute sa jolie gaieté revenue :

— Mère Saint-Jean-Baptiste disait vrai : je n'avais pas du tout, du tout la vocation religieuse !

FIN

*Le prochain roman (n° 134) à paraître
dans la Collection " STELLA "*

Le Mariage de Rose Duprey

par

G. D'ARVOR

I

La nuit était venue, le vent soufflait avec force sur la rive sauvage qui borde les falaises, formant l'extrémité de la pointe de Penmarc'h; les vagues se précipitaient avec un élan prodigieux sur ces grèves merveilleuses de beauté grandiose et terrible, l'océan était en proie à une de ces folles colères qui remplissent les abîmes de débris sans nom.

Sur les flots en furie, un navire se débattait dans la passe dangereuse que resserrent les fameux étaux de Penmarc'h, sorte de chaîne de rochers dont la dent redoutable broie les navires que la tempête pousse à la côte.

Ce bâtiment, qui lutte contre un suprême péril, a cru sans doute éviter un naufrage en quittant la haute mer, mais la rafale est si violente qu'il ne peut plus gouverner; une

LE MARIAGE DE ROSE DUPREY

force invincible le pousse vers ces monstres de granit que les vagues caressent avec d'effroyables mugissements. Peut-être aussi le brick en détresse cherche-t-il un point de débarquement sur une côte déserte, car nous sommes en 1808, en plein blocus continental, et les contrebandiers, malgré la surveillance de la douane, venaient fréquemment atterrir sur les plages isolées du Finistère, où la connivence des habitants leur facilitait le débarquement et la vente de leurs marchandises.

C'était, en effet, un de ces bâtiments de commerce, venant d'Angleterre, qui se trouvait aux prises avec la tempête, redoutant également de devenir la proie des flots ou de tomber aux mains des agents de surveillance.

Du rivage, le navire en perdition avait été aperçu, non du poste de douane de Kérity, mais des villages les plus près de la côte.

Les habitants de ces endroits sauvages avaient conservé les mœurs barbares et la nature farouche qui rendaient si redoutables aux marins l'approche de ces côtes habitées par les trop fameux pillers de mer. La civilisation avait peu pénétré parmi ces populations vouées à la misère; et la religion, qui seule peut adoucir les penchants mauvais des hommes, n'exerçait plus aucun empire sur les âmes. Depuis vingt ans, le culte était détruit et l'existence de Dieu presque ignorée de ces gens — qui n'avaient plus d'humain que le nom.

(A suivre.)

OUVRAGES DE DAMES N° 1

pages grand format, le contenu de plusieurs
Lavette, lingerie d'enfants, blanchissage,
passage, ameublement, exposition des différents
:: :: :: :: :: travaux de dames :: :: :: :: ::

MODELES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix
de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes,*
:: :: :: :: :: *Nappes, Mouchoirs, etc.* :: :: :: :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format,
le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie
au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie
:: :: d'application sur tulle, dentelles en fil, etc. :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie
charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des
compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement,
ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 4 francs; *Franco poste*, 4 fr. 25; *Etranger*, 4 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37×57 1/2.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés
pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Mes-

Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'Album n° 7 : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

Cet album, d : 100 pages grand format, contient 19 modèles
d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en
:: :: :: :: :: grandeur naturelle :: :: :: :: ::

En vente partout : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

La COLLECTION complète de 8 Albums : 42 francs;
franco France, 45 francs; *Etranger*, 58 francs.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte)
à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV').

PAR SES COURRIERS

SES PATRONS

TIPREY

Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis
EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME
24 pages (dont 16 grand format et 4 en couleurs) par numéro (0 fr. 30)

*Deux romans paraissant en même temps.
Articles de mode. Chroniques variées. Contes
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

ABONNEMENTS

France, six mois: 8 francs; un an: 15 francs; Etranger 22 francs
Adresser commandes et mandats-poste à M. le Directeur
du Petit Echo de la Mode, 1, rue Gazan, Paris (14').

Imp. de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV'). — R. C. Seine 53879